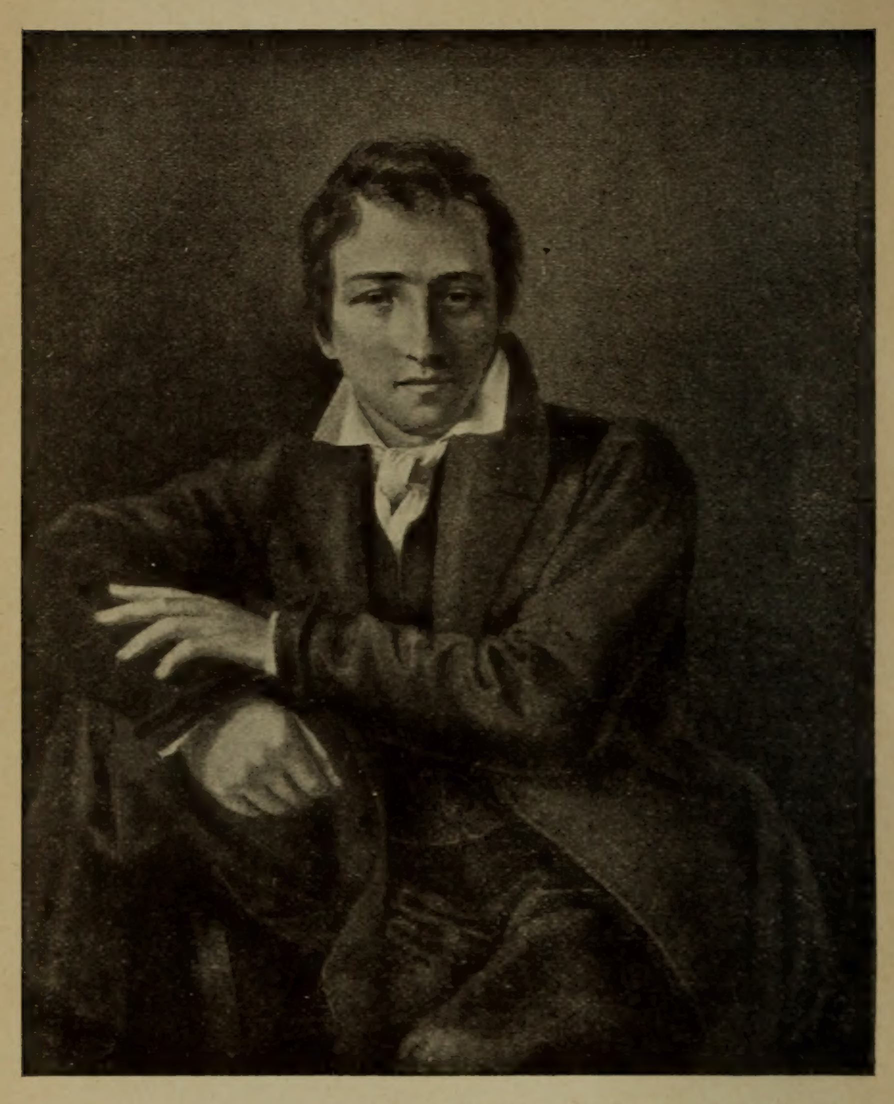
Topin, A.

HEINE



HEINE



D'après une lithographie d'Oppenheim.

Heinrich Heine

HENRI HEINE (1797-1856)

HEINE

1797-1856

La vie de Heine. — L'homme.
L'œuvre. — Heine et son temps.

Par A. TOPIN
Professeur au Collège de Blois.



4 PLANCHES HORS TEXTE

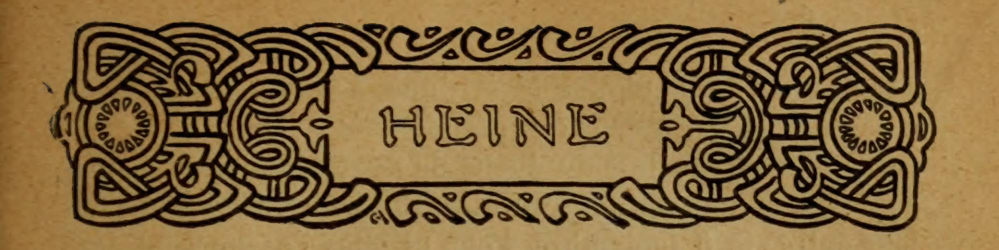




Bibliothèque Larousse
Paris. - 13-17, rue Montparnasse







I. La vie de Heine[1].

Si Gœthe a pu dire de chacune de ses œuvres qu'elle était le fragment d'une vaste confession, avec combien plus de raison encore Heine aurait-il pu reprendre cette parole pour lui-même, car jamais écrivain ne fut plus individualiste, plus impressionniste, jamais poète ne se mit plus entièrement dans son œuvre et ne chanta plus exclusivement ses haines et ses amours, ses rancunes et ses colères, ses chagrins et ses douleurs. Le meilleur biographe de Heine est Heine lui-même; c'est chez lui, dans ses *Mémoires* et sa correspondance, aussi bien que dans ses poésies et ses ouvrages de polémique, que nous irons puiser presque tous les éléments de sa biographie; c'est avec ce qu'il nous livrera de lui-même, de ses sentiments et de ses pensées que nous reconstituerons sa physionomie et que nous essayerons de nous faire une idée de ce génie si plein de contrastes et de dissonances, à la fois si attirant et si énigmatique.

Henri, ou plutôt Harry Heine — il changea le prénom de Harry en Henri en 1825, au moment de sa conversion au christianisme — naquit de parents juifs, à Düsseldorf, le 13 décembre 1797. C'est du moins la date la plus probable

(1) Quelques-unes des gravures insérées dans cette étude nous ont été communiquées gracieusement par M. H. Hermanns, professeur à l'École supérieure de commerce de Cologne. Nous l'en remercions vivement.

adoptée aujourd'hui par la critique, à défaut de l'acte de naissance, disparu dans un incendie.

Düsseldorf, capitale du duché de Berg-Juliers, était alors soumis à la domination française. Nos armées y avaient fait leur entrée le 6 septembre 1795, et elles l'occupèrent jusqu'au traité de Lunéville (1801). Elles y rentrèrent en 1806. L'électeur Maximilien-Joseph, duc de Berg, fut alors élevé au trône de Bavière, et Joachim Murat, beau-frère de Napoléon, lui succéda jusqu'en 1808, époque à laquelle il fut appelé à son tour au trône de Sicile et remplacé par le fils aîné, encore mineur, du roi de Hollande. C'est incontestablement à sa naissance dans une ville rhénane occupée par nos armées victorieuses qui étaient venues lui apporter la liberté dans les plis de leurs drapeaux, c'est aussi à son éducation à demi française dans son milieu natal et au lycée de Düsseldorf que Heine devra plus tard son amour pour la France, sa patrie d'adoption, et son enthousiasme pour le grand Empereur qui la personnifiait et qu'il vit un jour acclamé dans les allées du jardin ducal par un peuple en délire. Dans ces campagnes mémorables de la Révolution et de l'Empire, les Français apparurent en effet aux habitants des bords du Rhin non point comme des conquérants avides et sanguinaires, mais comme des libérateurs. Derrière eux, les barrières séculaires tombaient, les chaînes se brisaient, les privilèges, les castes, le servage étaient abolis, tout un passé féodal disparaissait, la liberté de conscience était proclamée, les Juifs émancipés, un nouveau code introduit qui reconnaissait l'égalité civile et politique de tous les citoyens. La France conquérait ainsi non seulement les provinces, mais encore les cœurs ; notre longue domination sur le Rhin fut un bienfait pour les populations, et Heine est l'un de ceux qui exprimèrent le mieux leur reconnaissance envers la France libératrice.

Sa famille, originaire de Hanovre, était juive ; raison de plus pour que, dès son enfance, il sût gré à la France de la

Révolution d'avoir délivré ses coreligionnaires des ghettos où ils étaient si sévèrement parqués et d'en avoir fait des citoyens. Son père, Samson Heine, avait suivi le prince Ernest de Cumberland en Flandre, en qualité d'officier de bouche, avant de s'établir marchand d'étoffes à Düsseldorf. C'était un homme médiocrement doué, léger et frivole, ne rêvant que chiens, chevaux et théâtres, n'aimant que la parade et le luxe, « jouant au négociant, comme les enfants jouent au soldat », bref le type achevé de ces « philistins » que le poète fustigera plus tard avec tant de verve. Sa mère, Betty van Geldern, était en tout l'opposé de ce gai et aimable fantoche. Fille d'un célèbre médecin, elle unissait le bon sens et le sérieux à une haute culture intellectuelle ; nourrie de l'antiquité classique, elle comprenait en outre le français et l'anglais aussi bien que l'allemand et l'hébreu.

Adversaire acharnée de toutes les conventions et de tous les préjugés, pénétrée du rationalisme du XVIIIe siècle, elle était une fervente admiratrice de Rousseau, dont elle avait lu et médité l'*Émile*, pour en appliquer sur ses propres enfants les principes pédagogiques. C'est elle qui eut dans l'éducation du jeune Harry la plus grande part : elle s'ingénia surtout, elle, « dont la raison et la façon de sentir étaient la santé même », à inspirer à son fils une sainte horreur pour la superstition et la poésie et à étouffer en lui le goût du fantastique et du romanesque. « La poésie lui causait un véritable effroi, » avoue Heine, qui, pourtant, sut rester fidèle à sa vocation et être poète, voire même l'un des plus grands poètes de l'Allemagne, en dépit de sa mère. Au milieu des tribulations de sa vie et au plus fort de ses souffrances, Heine se souviendra toujours avec une pieuse émotion et une respectueuse affection de cette mère si pleine de sollicitude, et le monument qu'il lui a élevé dans ses vers fait autant d'honneur à son cœur qu'à son talent. Dans son ambition maternelle, elle avait rêvé de bonne heure pour son fils les plus brillantes carrières. Vers l'âge de dix ans, elle le fit

entrer au lycée de sa ville natale, installé depuis peu dans un ancien couvent de franciscains et dirigé par des ecclésiastiques, dont deux, au moins, le recteur Schallmeyer, professeur de philosophie, et l'abbé d'Aulnoy, qui enseignait la poésie française selon les principes de Batteux et du Père Bouhours, exercèrent sur son esprit la plus grande influence. Éblouie par la rapide fortune des Rothschild, la mère de notre poète songea à faire de lui aussi, dès sa sortie du lycée, « un apprenti millionnaire » et le poussa vers le négoce, sans se soucier le moins du monde de ses aptitudes naturelles. Envoyé en 1815 dans une banque de Francfort, Heine n'y resta que fort peu de temps ; la même année il allait fonder à Hambourg, sous les auspices de son oncle, le riche banquier Salomon Heine, qui, à partir de ce moment, sera sa providence, une maison de commission. Cette seconde tentative ne réussit pas mieux que la première ; au bout d'un an, la maison « Harry Heine and C° » faisait faillite, et Heine quittait Hambourg, dépité et plein de mépris pour le négoce et les affaires. Il avait une autre raison, infiniment plus sérieuse, de maudire cette ville prosaïque et mercantile où les plans d'avenir de sa mère étaient venus échouer si lamentablement. Dans la maison de son oncle, il avait rencontré en la frivole Amélie Heine la femme qui devait être son tourment et son malheur, celle qu'il aima, sans espoir, d'un amour insensé, jusqu'au dernier jour de sa vie. Orgueilleuse, froide et coquette, Amélie accueillit les hommages de son pauvre et obscur cousin, se laissa encenser par lui, mais ne comprit rien à sa passion, ne fit rien non plus pour la décourager et, finalement, se maria en 1821 à un honorable bourgeois de Königsberg, M. Friedländer. Les suaves et douloureux poèmes du *Livre des Chants* (Buch der Lieder) sont nés de cette ardente passion.

Heine eut beau, dans la suite, chercher l'oubli près d'autres belles moins cruelles, en vertu de ce principe homéopathique que « la femme guérit de la femme » ; il eut beau

s'abandonner entièrement à sa nature à la fois sentimentale et voluptueuse, jamais il ne se consola tout à fait de ce qu'il regardait alors comme une trahison, et il paraît certain que sa première déception amoureuse fut, sinon la cause unique, du moins une des causes principales de la conception pessimiste qu'il se fit plus tard de l'univers. Naïvement il s'était figuré que son talent et ses vers pouvaient tenir lieu d'écus et lui donner droit aux largesses de son oncle non moins qu'à l'amour de sa cousine. Déçu et humilié, il ne se contenta pas de bercer sa douleur, il s'en soulagea et chercha à en guérir en la chantant et en la persiflant. Il ne faut voir assurément qu'une simple boutade, une boutade d'ironiste, comme nous en rencontrerons souvent chez Heine, dans cet aveu cynique qu'il fit un jour à Gérard de Nerval : « Lorsque j'eus perdu le paradis de mon amour, cet amour resta encore pour moi un métier. » La vérité est que Heine a cruellement souffert de son amour malheureux, mais qu'il en a souffert aussi en poète et en artiste, comme Gœthe, comme Musset, comme tous les grands poètes, et que, au-dessus des figures vulgaires et triviales, qui lui procurèrent un instant de plaisir et d'oubli, plana toujours l'image pure de celle qui fit vibrer, pour la première fois, si passionnément son cœur et, du même coup, le brisa.

Quelques années plus tard, durant un nouveau séjour à Hambourg, Heine s'éprit de la sœur cadette d'Amélie, Thérèse Heine. Cette seconde « folie » qui venait se greffer sur l'ancienne n'eut pas un sort plus heureux. Le poète en sortit de nouveau brisé et meurtri « avec un incendie dans le cœur et la tête complètement épuisée ».

Fort heureusement, malgré l'incompatibilité d'humeur et de principes qui régnait entre l'oncle et le neveu, l'un esprit positif, sérieux et ordonné, l'autre caractère insouciant, romanesque et rêveur, le riche banquier se résigna à faire les frais de l'instruction du jeune poète, et celui-ci se rendit, dans l'automne de 1819, à l'université de Bonn pour y commencer

ses études de droit. Inapte au négoce et à la banque, il devait songer maintenant à s'établir un jour avocat à Hambourg ou dans toute autre ville d'Allemagne. Ainsi en avait décidé sa famille ; mais les dieux qui veillaient sur sa destinée en décidèrent encore autrement : né poète, il serait et resterait poète malgré tout. Justement l'université de Bonn, fermée pendant la domination française, venait de se rouvrir et était en pleine prospérité. La plupart des étudiants y étaient affiliés à la vaste corporation connue sous le nom de *Burschenschaft*, qui, aux appels de Fichte et de Jahn, avait été fondée sur les ruines de la Wartbourg, au jour anniversaire de la bataille de Leipzig, le 18 octobre 1817, et dont l'idéal et le but étaient l'unité et la liberté de l'Allemagne. Les gouvernements réactionnaires, l'Autriche de Metternich comme la Prusse de Frédéric-Guillaume III, prirent ombrage de ce foyer de libéralisme, et le meurtre du poète comique Kotzebüe par le fanatique Sand fut l'occasion de mesures rigoureuses décrétées au Congrès de Carlsbad (1819 contre les menées révolutionnaires au sein de la jeunesse des universités. Un grand patriote, comme le poète de la délivrance, Arndt, se voyait brutalement chassé de sa chaire. A son arrivée à Bonn, Heine se fit inscrire lui aussi à la Burschenschaft et dut même comparaître devant le tribunal de l'université pour avoir pris part à la fête organisée par les étudiants sur le Drachenfels — une des sept montagnes aux environs de la ville — en l'honneur de l'anniversaire de Leipzig. Il sut se préserver néanmoins des excès de la teutomanie, de ce chauvinisme étroit et tapageur de Jahn et de ses disciples qu'il devait plus tard combattre à outrance.

Parmi les professeurs de Bonn, G. Schlegel, le coryphée du romantisme allemand, le métricien incomparable, le traducteur génial de Shakspeare et du théâtre espagnol, l'explorateur hardi des littératures de l'Inde et des vieilles épopées germaniques, fut celui vers lequel Heine se sentit le plus puissamment attiré. Le jeune étudiant apportait, du reste, déjà

dans son tempérament tous les germes du romantisme que le rationalisme de sa mère avait été impuissant à extirper.

Heine ne séjourna à Bonn qu'une année. En septembre 1820, il partit pour Gœttingen avec la ferme intention, semble-t-il, de s'appliquer plus sérieusement à l'étude du droit. Mais Gœttingen, avec ses philistins « dont le nombre égale le sable de la mer », son université et ses professeurs pédants, ne lui inspira qu'un mortel ennui, et quand, à la suite d'un duel avec un condisciple, il fut condamné à un exil de six mois, ce fut avec un soupir de soulagement qu'il accepta la sentence et qu'il tourna le dos à Gœttingen. En février 1821, il se rendit à Berlin, où sa réputation d'ailleurs l'avait précédé et où il trouva de suite un milieu plus favorable à l'éclosion et à l'épanouissement de son talent. Dès 1816 il avait écrit, en effet, ses premières poésies, entre autres *les Deux Grenadiers,* et il arrivait à Berlin ayant en poche le manuscrit de ses poésies lyriques, *Jeunes Souffrances* (Junge Leiden), et de ses tragédies, *Almanzor* et *Ratcliff*. Dans le salon d'Élise de Hohenhausen et surtout dans celui de Varnhagen d'Ense qui, à cette époque, était le centre intellectuel de Berlin, et où trônait Rahel, le nouveau venu fit bientôt connaissance avec l'élite de la société berlinoise. C'est ainsi qu'il entra en relations avec les romantiques Chamisso et Fouqué, qui tentèrent inutilement de le conquérir à la poésie pseudo-chevaleresque, et avec des écrivains de talent, mais fantasques, comme Grabbe et Hoffmann. A l'université de Berlin enseignaient alors des hommes de grand savoir et de haute intelligence qui voyaient accourir autour de leurs chaires l'élite de la jeunesse : c'étaient particulièrement Hegel, dont la « Philosophie de l'histoire » ouvrait à la pensée de si vastes horizons ; les deux philosophes Bopp et Wolf, qui révolutionnaient l'étude de l'antiquité, et le jurisconsulte Édouard Gans. Plus tard Heine, tout en reconnaissant le grand rôle de Hegel dans l'histoire de la philosophie allemande, avouera ne l'avoir

jamais très bien compris. « Combien il est difficile de comprendre les écrits de Hegel, dit-il dans son livre *De l'Allemagne,* c'est ce dont je ne m'aperçus que bien des années plus tard, ici, à Paris. Dans la langue française, il faut savoir exactement ce qu'on a à dire, et l'idée la plus bégueule est forcée de laisser tomber ses jupes mystiques et de se montrer dans toute sa nudité. » Il n'en est pas moins certain qu'il fut l'un des disciples les plus assidus de Hegel et que les leçons du maître ne furent point stériles.

A cette époque, des esprits éclairés comme E. Gans tentaient une réforme du mosaïsme, qu'il s'agissait de mettre en accord avec la philosophie moderne, et Heine fut sollicité de collaborer à cette œuvre. La tentative avorta, mais elle nous montre au moins que Heine, hostile déjà à toute religion positive, ne se désintéressait pourtant pas de la cause de ses coreligionnaires, en qui il voyait avant tout des victimes de la persécution et du fanatisme.

En même temps qu'il promettait sa collaboration à la *Revue de la science juive*, il étudiait dans Basnage l'histoire des Juifs au moyen âge et projetait d'écrire, après *Almanzor*, à la glorification des martyrs de la foi mosaïque, un roman, *le Rabbin de Bacharach*, dont un court fragment seulement vit le jour en 1840.

Après avoir assisté à l'échec de ses tragédies et à l'accueil enthousiaste fait au contraire à ses premières poésies lyriques : *Jeunes Souffrances* et *Intermède lyrique*, Heine quitta Berlin en 1823, alla saluer ses parents retirés à Lunebourg, et, incapable de résister à l'impulsion de son cœur, retourna à Hambourg, où ses blessures à peine cicatrisées recommencèrent à saigner : « La vieille passion éclate encore une fois dans toute sa violence, écrit-il à Varnhagen — je n'aurais jamais dû revenir à Hambourg —: une sombre colère comme une couche de métal brûlant s'étend sur mon âme... j'ai soif de la nuit éternelle. » C'est de ce nouveau séjour dans ce « maudit Hambourg » que date le

recueil de poésies qui suit l'*Intermède lyrique* et qui porte le titre de *Retour* (Heimkehr).

De Hambourg, Heine se rendit de nouveau à Gœttingen, où il fut promu docteur, le 20 juillet 1825. Un mois auparavant il était passé au christianisme. Mais sa conversion qui lui avait été imposée, comme à la plupart de ses coreligionnaires, par la nécessité de s'assurer une situation indépendante, n'avait été et ne resta à ses yeux qu'une pure formalité.

Il en fut du reste quelque peu humilié, comme d'une défaillance, et ne se crut jamais tenu à beaucoup d'égards envers la religion qu'il avait choisie. Peu de temps après son baptême il écrivait à son ami Moser : « Cohen m'assure que Gans prêche aujourd'hui le christianisme et cherche à convertir les enfants d'Israël ; si c'est par conviction, Gans est un sot ; si c'est par hypocrisie, un gredin... Il me serait pénible de penser que mon baptême pût t'apparaître sous un jour favorable. Si les lois m'avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser. »

Sa conversion fut, au surplus, un acte inutile dont il ne tira aucun profit.

Sa santé délabrée lui imposa, de 1825 à 1826, un séjour au bord de la mer, à Norderney. La mer, qu'il aima de suite « comme une maîtresse », lui rendit la paix du cœur en le guérissant de ses rêves d'amoureux déçu et en le réconciliant avec la vie. Il lui en témoigna une sincère reconnaissance et la chanta sous tous ses aspects dans le magnifique cycle des *Poèmes de la mer du Nord*.

Des voyages dans le Harz, dans l'Allemagne du Sud, en Italie et en Angleterre, que le poète entreprit après son séjour à Norderney, furent l'origine des *Tableaux de Voyage* (Reisebilder) [1826-1831], œuvre d'une imagination luxuriante, mais en même temps riche d'idées neuves et fécondes et remplie des plus fines observations sur les hommes et les choses.

L'enthousiasme que souleva, à la suite du *Livre des Chants*, la publication des *Tableaux de Voyage* ne détourna pas Heine des projets d'exil que depuis longtemps il avait conçus. Tourmenté par un perpétuel besoin d'agitation, poursuivi d'un autre côté par les soucis mesquins de la vie quotidienne, il avait rêvé, dès son séjour à Berlin, de venir s'installer dans cette France de la liberté qui lui semblait réaliser son idéal, et quand la nouvelle de la Révolution de juillet lui parvint à Helgoland, il exulta et ne songea plus qu'à mettre ses projets à exécution. Bientôt il était à Paris pour y vivre en « Prussien libéré », et une nouvelle période commençait dans son existence. Le poète allait quitter les régions sereines de l'art pour s'essayer dans la politique. La plupart des critiques allemands, l'historien Treitschke en tête, ne se sont pas fait faute de reprocher à la Babylone des bords de la Seine d'avoir corrompu et étouffé les dons merveilleux que Heine avait révélés dans ses premières œuvres. D'après eux, c'est en respirant l'air méphitique de Paris qu'il tomba de plus en plus dans la basse débauche et perdit tout sens moral jusqu'à trahir son pays et se vendre au gouvernement français.

Combien est plus impartial et plus juste le célèbre critique danois, G. Brandès, quand il dit : « Heine devinait d'instinct le milieu le plus propice au développement de son talent ; il est assez probable qu'il n'aurait jamais atteint le rang qu'il occupe dans la littérature, qu'il ne serait jamais devenu un si grand satirique, s'il était resté dans sa patrie. »

De fait, à moins de se condamner à une répétition fastidieuse et de tomber dans le procédé ou de recommencer de nouvelles expériences d'amour qui ne conviennent guère à l'âge de la maturité, Heine, à son arrivée à Paris, avait achevé le premier stade, la période lyrique de sa vie. Si le poète devait survivre à son adolescence, c'était à condition qu'il se modifiât et que sa lyre fît entendre d'autres accords.

Nous ignorons ce qu'il serait devenu en Allemagne après cette superbe floraison du *Livre des Chants* et s'il y aurait trouvé de nouvelles inspirations, mais nous savons fort bien que nous y aurions perdu maintes pages étincelantes d'esprit, des pamphlets quelquefois injustes, mais toujours humoristiques, qui ont autant contribué à la réputation de Heine à l'étranger que ses plus gracieuses poésies.

Heine n'avait assurément ni le tempérament ni les aptitudes du tribun; il était peu fait pour se jeter dans les agitations de la politique active : il n'en fut pas moins un vaillant champion de la liberté contre tous ses oppresseurs.

En débarquant à Paris, plein d'une ardeur belliqueuse, il ne visait à rien moins qu'à servir d'intermédiaire entre la France et l'Allemagne; dans ce but, il acceptait de devenir le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* et de renseigner ses compatriotes sur notre gouvernement, nos institutions, nos mœurs et notre littérature. Ses articles furent réunis et publiés sous les titres de : *la France* (Französische Zustände), en 1832, et de *Lutèce*, en 1854. Pour les Français qui n'avaient pour juger l'Allemagne que le livre de Mme de Staël, il écrivait *l'École romantique* (1833-1835) et *l'Allemagne depuis Luther* (1834). En même temps, tout en restant étranger à notre vie intime, il était introduit dans les salons littéraires de Paris et prenait contact avec nos artistes, nos savants et nos hommes d'État. La princesse Belgiojoso, réfugiée italienne, pour qui il conçut une amitié voisine de l'amour, devint pour lui une protectrice aussi intelligente que dévouée. Il n'est pas téméraire de penser que c'est elle qui plus tard intervint auprès de Thiers pour faire obtenir à l'exilé, réduit à vivre de la rente que lui octroyait l'oncle Salomon, de Hambourg, une pension annuelle du gouvernement français.

On ne peut que regretter que cette noble amitié n'ait point été capable d'arracher Heine à une liaison indigne avec une grisette sans esprit et sans cœur, Mathilde Mirat.

Heine ne tarda pas non plus à entrer en relations avec les principaux représentants de l'école saint-simonienne et à fréquenter assidûment les réunions de la rue Taitbout.

Ce qui le séduisait dans la nouvelle doctrine, ce n'en était pas tant le système économique que le côté moral, religieux et social : réhabilitation de la chair, abolition des privilèges, autres que ceux fondés sur le mérite et l'intelligence, rêve de bonheur universel et de fraternité des peuples, panthéisme et croyance au progrès de l'humanité par la science. Le livre *De l'Allemagne,* tout particulièrement, fut inspiré par le saint-simonisme. Mais la diète de Francfort fit payer cher à l'auteur ses audaces, ce qu'elle appelait son irréligion et son immoralité. Son nom parut en tête de la liste des écrivains de la « Jeune Allemagne » dont les ouvrages passés et futurs furent interdits par le décret du 10 décembre 1835. Heine écrivit à la diète une lettre dans laquelle il réclamait que dans la patrie de Luther les droits de la pensée fussent respectés. Il songea peut-être même, à ce moment, à faire sa soumission auprès des autorités prussiennes, comme le laisse supposer sa correspondance avec la princesse Belgiojoso. Finalement il se décida à s'établir à demeure chez nous et il lança contre Menzel « le dénonciateur » un de ses plus violents pamphlets (1837).

Une fois sa bile échauffée, il batailla aussi bien contre les poètes souabes, imitateurs d'Uhland, dans son *Miroir des Souabes* (Schwabenspiegel) [1838], que contre ses anciens frères d'armes qui aujourd'hui l'accusaient de tiédeur et même de trahison. A ces vertueux Brutus de la démocratie, il répondait par son livre sur Börne (1840), dont le jacobinisme et les tendances catholiques lui inspiraient une profonde aversion.

La polémique pourtant ne l'absorba pas entièrement.

Le charmant auteur des *Tableaux de Voyage* réapparut dans les *Mémoires de Schnabelewopski* (1833), puis dans les *Nuits florentines* (1836). Sa verve lyrique seule sembla tarie.

Après son arrivée à Paris, Heine ne composa plus que des poésies de circonstance ou de commande dont les événements ou des amours vulgaires fournirent presque exclusivement la matière : ce sont les *Nouveaux Poèmes*, parus en 1844. En revanche, il se révéla tout à coup poète satirique de tout premier ordre dans *Atta Troll* (1842) et *l'Allemagne, conte d'hiver* (1844), qu'il écrivit à la suite de son dernier voyage à Hambourg en 1843.

A peine de retour à Paris, le mal qui n'avait jamais cessé de le tourmenter depuis ses années d'enfance s'aggrava subitement et bientôt le terrassa en pleine activité intellectuelle. En 1848, une affection de la moelle épinière accompagnée d'abord d'une paralysie des paupières, puis de tout le corps, le cloua sur sa « tombe de matelas », sa *matratzengruft,* où, pendant huit ans, il souffrit, avec une énergie indomptable, le plus épouvantable des martyres. Il est fort probable que le différend qui s'éleva vers cette époque entre lui et sa famille ne fut pas étranger à la crise finale. En 1844, l'oncle Salomon était mort, et Charles Heine, son fils, refusait de continuer au poète sa rente annuelle. Heine, déjà sérieusement malade et préoccupé d'assurer l'avenir de Mathilde Mirat, en conçut un si vif dépit qu'il exhala toute sa haine dans des vers enflammés et ne trouva pas d'expressions assez énergiques pour maudire son cousin. Son pauvre corps débile ne résista pas à une telle secousse. Plus tard, Charles Heine céda, à condition que le poète ne publiât plus rien sur sa famille, mais le coup n'en était pas moins porté, et Heine ne s'en releva plus. Peu à peu la terrible névrose réduisit son corps à l'état de squelette, mais elle n'eut pas de prise sur ses facultés intellectuelles, qui restèrent intactes et merveilleusement lucides. A quel point il sut montrer alors « qu'une âme forte est toujours maîtresse du corps qu'elle anime », nous en avons une preuve éclatante dans le soin scrupuleux que prit sa piété filiale de cacher jusqu'au bout à sa vieille mère sa maladie et ses atroces souffrances.

Celles-ci furent impuissantes à arrêter, je dirais presque à entraver son activité. Sur le seuil de la tombe, retranché déjà, en quelque sorte, du nombre des vivants, il écrivit ses *Mémoires* et ses *Aveux* et retrouva la haute inspiration lyrique du *Livre des Chants*, pour faire entendre, dans le *Romancero* et les *Dernières Poésies*, son chant du cygne.

Ces dernières œuvres de sa vie, composées dans les tortures de sa maladie, nous révèlent un Heine sensiblement différent de celui que nous connaissions jusqu'ici. Le vaillant lutteur dépose ses armes, vaincu et désespéré.

Au joyeux optimisme de sa maturité a fait place un sombre pessimisme qui voit partout la victoire de la sottise sur l'intelligence, de la médiocrité sur le talent, de la laideur sur la beauté. Son horreur du communisme égalitaire et niveleur dont il prévoit l'avènement le conduit à renier le panthéisme de Hegel, qu'il avait donné un jour comme le terme de toute philosophie. Il croit voir le même mouvement emporter le peuple vers l'athéisme et le communisme et il en rend Hegel responsable. Il le peint « assis avec sa triste mine de poule couveuse sur ses œufs funestes ».

Quant à lui, il ne veut pas de cet athéisme sans beauté « qui sent le suif, le schnaps et le tabac ». D'ailleurs ses souffrances ne lui ont-elles pas appris suffisamment qu'il n'est pas un « bipède divin », comme le lui enseignait Hegel ?

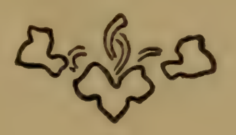
Il écrit dans ses *Aveux* : « Les frais de représentation d'un dieu qui ne saurait être chiche et qui ne ménage ni sa bourse ni son corps sont énormes ; pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé. Or, un beau matin, ces deux choses me firent défaut, et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle s'écroula misérablement... Comme beaucoup d'autres dieux déconfits par la révolution, je dus abdiquer et je redescendis à l'état de simple mortel. Je rentrai dans le bercail de la foi, et je reconnus volontiers la toute-puissance de l'Être suprême qui règle seul les destinées du monde. »

Nous assistons en effet, à ce moment de la vie de Heine, à une évolution sérieuse dans ses idées morales et religieuses. Des souvenirs mal effacés de son enfance se réveillent, et il se produit chez lui comme une renaissance du sentiment religieux mosaïque. Mais il en restera à une vague religiosité; son déisme sera plutôt une protestation contre la divinisation de l'homme; il refusera toujours de s'inféoder à aucune Église et de se soumettre à un dogme positif.

Heine sera indépendant et indiscipliné, jusqu'à la fin, en religion comme en politique. Pour entrer au ciel, il n'a nul besoin des clefs de saint Pierre ou d'un autre concierge. Du reste, l'immortalité de l'âme lui paraîtra toujours une hypothèse toute gratuite; il la compare cyniquement à ce bel os à moelle « que le boucher, quand il est content de ses clients, dépose gratis dans leur panier et avec lequel on fait de si bons consommés pour les malades ». (Postface du *Romancero*.)

Au chevet de son lit d'agonie, peu de temps avant sa mort, l'amour désintéressé, généreux et dévoué sembla réapparaître à Heine sous les traits d'une jeune compatriote, Mme de Krinitz, connue chez nous sous le nom de Camille Selden. Ce fut le suprême rayon qui vint réchauffer et illuminer son pauvre cœur.

Le 17 février 1856, la mort le délivra enfin de ses indicibles souffrances et de toutes les tristesses de sa vie. Il fut enterré au cimetière de Montmartre, à Paris, où il repose encore.





II. L'homme.

Il n'est peut-être pas dans l'histoire des littératures d'écrivain qui ait trouvé à la fois d'aussi fervents panégyristes et d'aussi violents détracteurs que Henri Heine. Les attaques les plus injustes lui vinrent de son vivant, comme de nos jours, de ses compatriotes. L'Allemagne, en effet, n'a jamais cessé de bouder son poète; elle le lit avec délices, souffre qu'on le mette en parallèle avec Gœthe lui-même, et pourtant, à voir les nombreux griefs qu'elle invoque contre lui, il ne semble pas qu'elle soit près d'oublier ses rancunes.

Par l'organe de leurs critiques officiels, les Allemands reprochent surtout à Heine deux choses : sa naissance juive et son cosmopolitisme, et ils cherchent là l'explication de ce qu'ils appellent ses tares morales. Enfant d'une race maudite et errante, rien ne l'attache, prétendent-ils, à son sol natal; il reste étranger à tout ce qui se fait autour de lui, ou, s'il s'y intéresse, il n'y comprend absolument rien. C'est ainsi qu'il bafoue, avec une irrévérence et une ingratitude criminelles, tout ce que les Allemands aiment et vénèrent : leur patriotisme, leur loyalisme, leurs croyances, leurs traditions.

Antiallemand par essence, il affiche, par contre, des sympathies pour la France qui scandalisent le chauvinisme de ses compatriotes. Qu'y a-t-il de fondé dans ces griefs?

S'il est hors de doute que Heine ne sut jamais se dégager complètement des influences ancestrales et qu'il porta toujours des marques indélébiles de son origine, s'il est vrai que, tout en se donnant pour un hellène, amant de la vie et de la joie, adversaire de l'ascétisme chrétien, du *nazarénisme,* comme il l'appelait, il n'en resta pas moins toujours, même à son insu, le descendant du « peuple du livre », s'il est vrai, enfin, que sa sensualité ardente, son imagination, son exubérance et jusqu'à son langage si fortement coloré et poétique trahissent le poète sémite, n'est-ce pas étroitesse d'esprit que de soulever une telle question de race et de renouveler des proscriptions surannées? Le judaïsme de Heine n'est-il pas d'ailleurs suffisamment germanisé pour se faire excuser? Heine n'a-t-il pas puisé le sujet de beaucoup de ses poésies dans le riche trésor des légendes populaires allemandes, n'est-il pas le continuateur des poètes des *Volkslieder* et des *Minnesänger* du moyen âge allemand?

Juif, Heine le fut certes et le resta, même après sa conversion, mais par un sentiment noble de solidarité et de compassion à l'égard d'un peuple honni et malheureux.

En face de diverses religions positives, il garda toujours intacte son indépendance, et l'un de ses derniers et plus audacieux poèmes : *Disputation,* nous éclaire bien sur le fond de sa pensée à ce sujet. Devant la reine d'Espagne, un rabbin et un capucin sont appelés à exposer et à défendre leurs dogmes, et ils le font avec de telles grossièretés et de telles injures, en guise d'arguments, que la reine se déclare incapable de décider qui a tort et qui a raison ; la seule remarque qu'elle ait à faire, c'est que tous deux puent également. Si, sur son lit de mort, Heine abjure le panthéisme hégélien et saint-simonien et fait retour au déisme, ce sera encore pour repousser toute compromission avec les Églises établies. Ses sympathies persistantes pour le judaïsme n'ont pas d'autre raison que ce sentiment d'humanité qui le déter-

minera à ne jamais séparer sa cause de celle des malheureux et des victimes. C'est parce que « le judaïsme n'est pas une religion, mais un malheur » qu'il lui demeura fidèle.

Après ses origines juives, c'est sa prédilection pour la France, ai-je dit, que les Allemands pardonnent le moins à Heine.

Son enthousiasme pour Napoléon, les éloges parfois hyperboliques qu'il adresse à la grande nation hospitalière, et, par contre, les apostrophes véhémentes qu'il jette à l'Allemagne endormie, à ce « Michel allemand » lourdaud et stupide, ce sont là des crimes de lèse-majesté qui longtemps encore pèseront sur sa mémoire. Écrire que les Français sont « le peuple choisi de la nouvelle religion; Paris, la nouvelle Jérusalem, et le Rhin, le Jourdain qui sépare la terre sacrée de la liberté du pays des philistins », tandis qu'on invite les archers rhénans à venir abattre l'aigle noire de la Prusse, c'était plus qu'il n'en fallait pour ameuter les farouches teutomanes de l'école de Jahn et les chauvins de l'Allemagne impérialiste de nos jours. La vérité est que Heine se refusa toujours à confondre l'amour de la patrie avec la haine barbare de l'étranger. Il fut un pacifiste qui travailla sincèrement à la réconciliation de l'Allemagne et de la France, parce qu'il était persuadé que ces deux nations unies réaliseraient le bonheur des peuples. S'il secoue du reste parfois un peu rudement ses compatriotes qui s'obstinent à dormir, il ne nous ménage pas non plus à l'occasion ; il sait mettre aussi à nu nos défauts, nos ridicules et nos vices. A plusieurs reprises il s'est chargé lui-même de nous expliquer son patriotisme, et voici ce qu'il répond encore à ses détracteurs dans une page de ses *Aveux :* « Ce fut le fol orgueil du poète allemand qui m'empêcha, même *pro forma*, de devenir Français ; ce fut une chimère idéale dont je ne pus me débarrasser. Relativement à ce que nous nommons d'ordinaire patriotisme, je fus toujours un esprit fort ; — mais je ne pouvais toutefois me défendre d'une certaine

angoisse, quand il s'agissait de quelque chose — qui, même de loin, pouvait sembler un divorce avec la patrie... Le mariage que j'avais contracté avec Notre-Dame d'Allemagne, la blonde gardeuse d'ours, ne fut jamais heureux. Je me souviens bien de quelques belles nuits de clair de lune où elle me pressait tendrement sur son large sein ; mais ces nuits sentimentales peuvent se compter, et vers le matin survenait toujours un refroidissement chagrin.

« Aussi avons-nous fini par vivre séparés de corps. Mais les choses n'allèrent pas jusqu'à un divorce en forme. Je n'ai jamais pu prendre sur moi de me détacher de ma croix domestique.

« Toute apostasie m'est odieuse... La naturalisation peut convenir à d'autres que moi... elle ne sied pas à un poète qui a écrit les plus beaux *Lieder* allemands. »

Du moment que Heine faisait de la France sa patrie d'adoption, il eut beau rester à distance de notre peuple et ne jamais le pénétrer, il y devait nécessairement, aux yeux des patriotes allemands, gâter ses plus beaux dons naturels et se laisser prendre à la contagion du mal. De là viennent sa légèreté, sa frivolité, sa versatilité. On lui a assez reproché de se moquer de tout, des hommes comme des choses les plus sacrées, on a affirmé qu'il a joué toute sa vie la comédie de l'amoureux déçu, du martyr politique, de l'écrivain persécuté, on a dit que même la liberté, dont il s'intitule le champion, n'est pas assurée contre ses sarcasmes, que toute son œuvre enfin est comme une comédie de Faust où Méphistophélès tient le premier rôle.

Tout en défendant contre le parti pris ou la malveillance la sincérité et la loyauté de Heine, il faut reconnaître qu'il semble justifier quelques-unes de ces critiques, quand on n'y regarde pas de très près. Elles s'atténuent singulièrement ou tombent tout à fait devant un examen sérieux et attentif. Alors ses défauts indéniables n'apparaissent plus que comme le revers de ses qualités et méritent la plus large

indulgence. Heine ne se présente pas à nous, en effet, comme une individualité puissamment ordonnée et *une;* ce qui lui a le plus manqué, ce fut justement l'unité, l'équilibre et la mesure. A lui seul, il a incarné dans sa personne tous les contrastes, toutes les aspirations confuses et contradictoires, tous les rêves d'un siècle en transformation. Comme il avait une âme très fine et très délicate d'artiste, son être entier vibra à toutes les émotions, à toutes les impressions, à toutes les idées en fermentation.

Ajoutons qu'il y eut toujours chez lui deux tendances absolument opposées, une raison saine et clairvoyante qu'il tenait de sa mère et une sensibilité très vive qui, quand elle s'exaspérait sous l'influence des contrariétés ou de la maladie, pouvait aller jusqu'à l'hypéresthésie.

Ces deux tendances hostiles entraient-elles en conflit que Heine se sentait alors incapable de dominer ses sentiments ou ses pensées et que son pauvre esprit allait à la dérive : de là tant de dissonances frappantes, de contradictions étranges et de désordre dans son œuvre. Il n'a jamais su créer un ouvrage de longue haleine, parce que sa sensibilité lui enlevait le calme nécessaire et qu'il ne pouvait écrire qu'au gré de l'inspiration du moment. Il s'inquiétait toujours fort peu ensuite de mettre ce qu'il venait d'écrire en harmonie avec ses œuvres antérieures ou même de donner à ses idées un lien logique ; il lui suffisait souvent de les juxtaposer. A la façon du physicien qui décompose la lumière du soleil, il analyse chaque sentiment et chaque pensée en leurs éléments, en leurs « nuances ».

C'est à lui-même qu'il songe évidemment quand, dans *la Ville de Lucques*, il prête au vieux lézard qui, depuis trois mille ans, étudie les fonctions intellectuelles des hommes et des animaux, les réflexions suivantes : « Aucun homme ne pense, il prend seulement de temps à autre aux hommes une lubie quelconque ; ils appellent pensées de pareilles illuminations involontaires, et penser, l'acte de les ranger à la

file. » N'attendons pas d'un homme, qui se fait de la pensée une conception si atomiste, qu'il se montre jamais doctrinaire farouche et nous offre un système bien coordonné. Ce devait être la rançon inévitable de son tour d'esprit. De même, ne nous étonnons pas si de sa lyre il tire des sons si divers et si discordants, s'il rit et pleure à la fois, blasphème et prie, raille et adore, si la haine chez lui accompagne l'amour, s'il réunit enfin tous les contrastes et toutes les antithèses : c'est qu'il n'est jamais l'homme d'une pensée ou d'un sentiment unique.

Heine, du reste, on le sait, n'arriva jamais à s'affranchir entièrement de l'influence romantique. Le romantisme allemand, dont il avait commencé à être l'adepte, avant de le combattre, ne fut pas sans le marquer d'une profonde et indélébile empreinte. Dans les replis de son cœur, il y eut toujours un coin mystérieux où s'épanouit la fleur bleue.

Ce « romantique défroqué », comme il s'appelait lui-même, ne se contente pas de faire revivre les *Minnelieder* du moyen âge, de chanter « *das wonnevolle Magedein* », de puiser, à la suite de Brentano, d'Uhland et d'Eichendorff, dans le riche trésor poétique du « Wunderhorn (1) »; essentiellement romantique aussi est cette ironie socratique qu'il excelle si bien à manier, cette parodie constante de soi-même (*selbstparodie*) que Frédéric Schlegel exige de tout poète. Déjà Brentano termine un hymne solennel aux dieux par ces mots : « Savez-vous bien que j'ai faim ! » Une autre fois, quand il s'aperçoit qu'il a remué les cœurs et fait couler des larmes, il s'écrie triomphalement : « Les oies! elles croient tout ce que je leur conte ! »

Non moins romantique est le pessimisme, le désenchantement profond qui se révèle dans toute l'œuvre de Heine.

---

(1) Recueil de *Volkslieder*, publié par Clément Brentano (1806-1808).

On connaît les beaux vers de Musset, celui des poètes français qui rappelle le plus le poète allemand :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Pour Justinus Kerner également, un des principaux romantiques allemands, poète macabre et visionnaire, « la poésie est fille de la douleur, et le vrai chant vient du cœur accablé d'une vive affliction ».

Pour Tieck, « la vie n'est qu'un sombre tombeau; tout plaisir, une douleur ». Heine, pessimiste par tempérament, ne devait pas manquer de faire siennes ces théories.

Il croit, par exemple, à l'amour, et aucun poète n'a proclamé comme lui la puissance de ce dieu tyrannique et inexorable, mais il croit également à la trahison et à la perfidie, et au néant de toute chose, et, s'il se prend à aimer, est-ce de sa faute s'il prévoit de suite l'inévitable déception? Que la bien-aimée ouvre seulement la bouche pour lui dire : « Je t'aime, » et voilà qu'il se met à pleurer amèrement, parce qu'avec l'amour d'autres sentiments surgissent en même temps dans son cœur. Pour ne pas être dupe, il croit prudent de rire de sa propre émotion. Il sait si bien que les hommes et les choses sont trompeurs, que rien ici-bas ne dure, il a subi tant de déceptions que la méfiance finit par devenir un trait dominant de son caractère. Et cette méfiance, qui provient d'un excès de clairvoyance et qui explique les contrastes de sa nature, il semble que tout, dans sa propre existence, conspire à la fortifier et à l'accroître. Le sort ne l'avait-il pas destiné, dès le berceau, à être un homme de contradictions?

Dès le berceau, n'était-il pas entré en conflit avec la vie et avec la société? Il naît Juif, c'est-à-dire au sein d'un peuple mercantile et financier, et c'est poète qu'il sera, un pauvre poète réduit à vivre d'aumônes et maudit, en outre, à cause de sa race. Il naît Allemand, mais dans une ville oc-

cupée par les armées françaises, et ses premières impressions d'enfance ne lui inspireront qu'une admiration enthousiaste pour Napoléon et un amour sincère pour notre pays. Il naît sentimental, et ses déceptions amoureuses le jettent dans des amours vulgaires dont il a presque honte : il devient un fanfaron du vice, comme pour se venger d'avoir cru à l'amour. Il naît enfin avec un fond solide de santé morale et physique, avec un amour de la vie qui lui fait prendre en horreur le nazarénisme, et voilà que la maladie impitoyable s'attaque à cet organisme plein de vitalité et le terrasse.

On comprend sans peine que le dualisme que nous avons noté chez Heine l'ait empêché de devenir jamais tribun, ou chef de parti. Il haïssait trop le dogmatisme sous toutes ses formes. Comme Börne, ce jacobin rigide et inflexible, lui avait reproché un jour de n'avoir que du talent, mais pas de caractère, Heine lui répondait que le caractère est souvent signe d'étroitesse d'esprit, quand il n'est pas une pure fanfaronnade. Il ne lui en coûta jamais de confesser ses erreurs ni de renoncer à une idée qu'il avait reconnue fausse ou mauvaise. C'est pourquoi il batailla toujours seul en « sentinelle perdue », refusant obstinément de s'inféoder à une coterie ou à un parti et d'accepter un credo. Il avait la fureur de l'indiscipline comme de l'indépendance. Son idéal politique et social, pendant les premières années de son séjour à Paris, se trouvait à peu près conforme à celui des saint-simoniens. Comme eux, par une généreuse pitié pour les déshérités de la vie, pour les opprimés, pour toutes les victimes des hommes et de la fatalité, il rêvait le bonheur universel de l'humanité réconciliée. Mais, quand il eut conscience que le règne de la démocratie serait aussi celui de la vulgarité, de la sottise et de la grossièreté, que le socialisme saint-simonien pourrait bien n'être que le présage du communisme égalitaire et niveleur, son rêve lui parut un affreux cauchemar, et une scission, dont il devait souffrir

le premier, se produisit entre ses aspirations vers la justice et la liberté et ses goûts d'artiste et d'aristocrate.

Ennemi-né de tous les privilèges dus au hasard, il veut bien certes élever la voix en faveur du peuple. Il écrit dans *l'Allemagne, conte d'hiver* (1844) : « Nous voulons être heureux sur cette terre, nous ne voulons plus souffrir de la faim. Le ventre paresseux ne dévorera plus ce que les mains laborieuses ont amassé. Il croît assez de pain ici-bas pour tous les enfants des hommes. » Mais il entend aussi sauvegarder les droits de la beauté, de l'art et de l'intelligence. Il ne peut se résigner à la pensée que son *Livre des Chants* servira à l'épicier pour faire des cornets et qu'il y versera du café ou du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir.

L'égalité dans la médiocrité lui est odieuse, même sous un régime libéral et républicain. Là où règne la médiocrité, pense-t-il, il n'y a plus de place pour les fortes individualités qui ont toujours été les guides de l'humanité. Précurseur de Nietzche, il a la superstition du grand homme, — il ne dit pas encore du surhomme, — par qui seul doit se réaliser le progrès. Sa vénération pour Napoléon qui ne succomba qu'à la « coalition de la sottise » n'a pas d'autre origine. Il oublie en lui le tyran, l'homme qui arrosa les champs de bataille de l'Europe du sang des peuples, pour ne plus rendre hommage qu'à son génie supérieur.

Il en arrive, après n'avoir bien souvent parlé des rois que pour les envoyer à la guillotine, à saluer dans le plus autocrate des potentats, dans le tsar Nicolas, le « gonfalonier de la liberté ». C'est qu'à ses yeux Nicolas représente au moins une personnalité pleine de grandeur et de force.

Pour la même raison, il sera pour la Révolution contre Louis XVI, ce brave serrurier devenu un jour roi, mais il sera, par contre, pour César contre Brutus, cet imbécile qui ne sut que planter un couteau dans le dos d'un grand homme.

La liberté n'est rien pour Heine sans l'intelligence. S'il

abhorre la société de l'avenir, société d'esclaves émancipés, c'est qu'elle menace toutes les conquêtes intellectuelles de la civilisation et qu'elle est un recul dans la barbarie. N'en a-t-il pas un exemple dans les États-Unis d'Amérique, où « le plus insupportable des tyrans, la populace, exerce sa grossière souveraineté » ? Là, tous les hommes sont égaux, égaux en imbécillité, à l'exception de quelques millions à peau noire qui sont traités comme des chiens. On devine à quel point devait lui être antipathique l'idéal de Börne, qui aboutissait à transformer la société en une immense caserne ou en une prison, aussi bien que le phalanstère de Fourier, qui visait à en faire une vaste maison de travail d'où l'art et la poésie auraient été rigoureusement bannis, comme un luxe aristocratique et malsain.

Tel nous paraît dans son ensemble l'homme si méconnu et si décrié. Comme il a touché d'une main quelquefois brutale à toutes les questions qui nous divisent encore aujourd'hui et qu'il ignorait l'art des ménagements, quoi d'étonnant que sa gloire ait subi de rudes assauts?

Chaque parti devait le juger avec ses préventions ou ses préoccupations du moment. Tandis que les uns loueraient sa fière indépendance vis-à-vis de tous les dogmes politiques, religieux ou sociaux, les autres, — et ce serait le plus grand nombre, — lui dénieraient toute espèce de caractère et de valeur morale. Heine n'avait pas redouté ces calomnies, qui ne lui furent pas épargnées de son vivant. Il semble faire plaisamment le dénombrement de ses ennemis : « ce sont les sots et les justes en littérature, les inepties vertueuses, les grandes convictions qui bredouillent, les poètes qui font des muses les vivandières de la liberté et qui n'ont eux-mêmes aucune liberté d'esprit, les philistins de la démagogie dont la vieille queue est mal cachée sous leur bonnet rouge, toute la race des insectes enragés bourdonnant avec colère et distillant sur le nez des despotes leur petite fiente de mouche. »

Il y a loin assurément entre un tempérament si combatif et l'« indifférentisme » quelque peu égoïste d'un Gœthe. Tandis que ce dernier assistait placidement aux convulsions de son époque et se renfermait jalousement dans sa tour d'ivoire, Heine ne se contentait pas d'emboucher la trompette guerrière, il descendait dans l'arène, la lance au poing, pour prendre part à la lutte. Quelque temps avant sa mort il exprimait le désir, dans ses *Aveux,* qu'on gravât sur sa tombe ces simples mots : « Ici repose un poète allemand, » et nous savons, par ailleurs, avec quelle fierté il revendiquait ce titre et quel prix il attribuait à ses chants.

Mais ce poète, doublé d'un homme de cœur épris de liberté, a mis toute son intelligence au service de la cause de l'humanité : « Je n'ai jamais, écrit-il, considéré la poésie que comme un simple jouet, un moyen consacré à un but céleste... Vous placerez un glaive sur ma tombe, oui, un glaive, car j'ai toujours été un bon soldat dans la guerre de l'indépendance du genre humain. »

Ne faisons pas sans doute de Heine un héros ou un martyr; mais sachons reconnaître qu'il fut, en dépit de ses erreurs, ou plutôt à cause même de ses erreurs, un beau spécimen d'humanité, qu'il a incarné, souffert et magnifiquement exprimé tous les sentiments de l'homme moderne, son agitation fébrile, sa nervosité, ses contradictions, ses grandeurs et ses petitesses, et aussi ses aspirations vers un avenir meilleur de justice, de liberté et de beauté.





III. L'œuvre.

L'ŒUVRE de Heine se distingue avant tout par sa richesse et sa variété : elle comprend des poésies lyriques et satiriques, deux essais malheureux de tragédies, des récits de voyage, des écrits politiques, des ouvrages de polémique et de critique littéraire et philosophique. Rien de plus morcelé, de plus décousu et de plus incohérent en apparence, comme la vie même de l'auteur. Et pourtant ces productions de l'un des esprits les plus ouverts et les plus mobiles du XIXe siècle sont rattachées les unes aux autres par un étroit lien qui donne à cette diversité une profonde unité. Toute l'œuvre de Heine est, en effet, la plus subjective qui soit dans l'histoire des Littératures ; Heine a passé toute sa vie à noter les vibrations de son cœur. Cela ne veut pas dire qu'il ferme les yeux au monde extérieur ; il est au contraire très capable de l'observer et de le pénétrer, d'en saisir, mieux que quiconque, les beautés aussi bien que les laideurs. Mais son observation n'est jamais objective; il mêle sa personnalité à tous ses jugements et à toutes ses perceptions. C'est pourquoi, d'ailleurs, il lui fut toujours impossible de se faire longtemps le disciple d'une doctrine ou d'un homme; il n'eut pas de plus grand souci que de sauvegarder en tout son indépendance.

Pour traduire ses émotions et ses pensées, il n'attend même pas que le temps, avec la réflexion, les ait atténuées ou adoucies ; il nous les livre au moment même où elles

l'obsèdent dans toute leur intensité, où elles le maîtrisent encore complètement.

Au contraire de Gœthe, par exemple, qui fait d'un poème une œuvre d'art, il en fait, lui, avant tout, une œuvre de vie : et c'est ce qui fait qu'il nous empoigne et nous secoue autant qu'il nous charme. Il compare lui-même, dans son livre *De l'Allemagne*, les poésies de Gœthe aux marbres antiques, « malheureux mélanges de divinité et de pierre que leur immobilité et leur froideur séparent de notre vie chaude et animée ». Pour lui, si artiste qu'il soit, il n'oublie pas que la vie est encore supérieure à l'art et qu'à la statue de Pygmalion il manque une qualité essentielle, celle d'être vivante. Aussi « les *Lieder* de Heine ont-ils, comme le dit Edmond Schérer, une saveur d'amour et d'amertume, un arrière-goût de larmes et de passion qui manque à ceux de Gœthe ». Et ce même caractère de subjectivité, de « nécessité momentanée », comme s'exprime d'autre part M. R. Meyer, explique également l'âpreté de la satire chez Heine, son ironie et son humour, et l'inexactitude ou la partialité apparente de ses jugements en politique, en littérature et en philosophie. Heine, commençant toujours par éprouver, par vivre lui-même tout ce qu'il écrivait, devait nécessairement manquer de cette sérénité et de cette impartialité de l'observateur objectif qui s'est dépouillé de sa sensibilité et domine de haut et de loin les hommes et les choses. Beaucoup de ses jugements ont donc été revisés, beaucoup de ses victimes réhabilitées. Mais, par quelle puissante vitalité ne rachetait-t-il pas ce défaut ? L'ensemble de son œuvre porte le cachet d'une individualité toujours captivante, pleine de vie et originale. — Bien que le poète n'abdique jamais complètement chez Heine, que le rossignol allemand continue à chanter jusque dans le fracas des armes, nous analyserons, dans les chapitres qui vont suivre, d'abord les œuvres poétiques, puis les œuvres en prose.

Les œuvres poétiques se divisent en deux groupes : 1° poé-



MAISON NATALE DE HENRI HEINE, A DÜSSELDORF (état actuel).
Dans l'angle, portrait de Heine vers 1815.

sies lyriques : *le Livre des Chants*, *Nouveaux Poèmes*, *Romancero*, *Derniers Poèmes ;* 2° poésies satiriques, qui prennent place entre *le Livre des Chants* et le *Romancero* : *Atta Troll* et *l'Allemagne, conte d'hiver.*

Les principales **œuvres en prose** sont, par ordre de date : les *Tableaux de Voyage*, *De la France*, *De l'Allemagne*, *Lettres à Lewald,* pamphlets contre les *Souabes*, *Menzel* et *Börne*, *Lutèce*, *Aveux*.

Heine a surveillé lui-même de près la traduction de la plupart de ses œuvres. Son principal collaborateur, Gérard de Nerval, qui se rendait compte de la difficulté de l'entreprise, avouait que traduire les poésies, tout au moins, c'était vouloir montrer « du clair de lune empaillé ». Heine, en effet, a eu beau passer chez nous la dernière moitié de son existence et s'assimiler bien des qualités de notre style, il est un des auteurs étrangers les plus intraduisibles en français. La meilleure traduction ne donnera de son style et de son tour d'esprit qu'une idée fort incomplète. Je me servirai ici, en général, avec quelques retouches, de celle qui a paru sous sa signature (*Œuvres de H. Heine*, 8 vol. : Michel Lévy, Paris, 1857-1860, avec préface de Théophile Gautier [1]).

L'ŒUVRE POÉTIQUE.

LE LIVRE DES CHANTS.
***Buch der Lieder* (1827).**

Heine est surtout célèbre dans l'histoire de la poésie lyrique comme auteur du *Livre des Chants*. Dès son apparition en 1827, ce recueil souleva un enthousiasme dont on ne peut se faire une idée qu'en le comparant à celui qui accueillit les premières œuvres de Gœthe et de Schiller, *Werther* et

(1) Une excellente traduction en vers des principales poésies lyriques de Heine a paru sous le titre : *H. Heine. Chansons et Poèmes.* Transcriptions en rimes françaises, par Maurice Peilisson (Hachette, 1910). — Nous recommandons cet ouvrage à nos lecteurs.

les Brigands. D'emblée, le jeune poète prenait place à côté des plus grands poètes lyriques de sa nation et conquérait l'immortalité. C'était une poésie toute nouvelle, à la fois mystérieuse et ensorcelante, qui se révélait ; jamais, dans le Parnasse allemand, la muse n'avait fait entendre de tels accents. Tout le monde prêta l'oreille à sa voix enchanteresse et en subit le charme irrésistible.

Quand il publia *le Livre des Chants*, Heine n'était pourtant pas un inconnu ; en 1821 déjà, il avait fait paraître à Berlin une mince plaquette intitulée *Poèmes* (Gedichte) et, deux ans plus tard, les deux tragédies *Almanzor* et *Ratcliff*, accompagnées d'un *Intermède lyrique* (lyrisches Intermezzo).

Le Livre des Chants comprenait en plus des *Poèmes* et de l'*Intermède lyrique* deux autres cycles de poésies, écloses de 1823 à 1827 : *Retour* (Heimkehr) et *la Mer du Nord* (Nordsee). Comme les premiers vers dataient de 1816, il embrassait donc plus de dix ans de la vie du poète, c'est-à-dire toute son adolescence et les premières années de sa maturité. Il constituait comme le journal poétique où Heine avait, jour par jour, fixé ses sentiments, ses rêves et ses désenchantements, ses joies et ses douleurs. Dans ces pages frémissantes de passion et de désespoir amoureux palpitait un pauvre cœur déchiré et blessé à mort, mais s'obstinant pourtant à vivre et à aimer. Avec une habileté consommée qu'il ne dépassera plus, Heine avait fait d'un recueil de poésies de différentes époques et de différentes inspirations une œuvre d'art et de vie en même temps, à laquelle son moi donnait une forte unité. Jusqu'au cycle de *la Mer du Nord* il a omis, à l'exemple des poètes des Volkslieder, de donner des titres à ses poèmes, comme pour éviter de briser le lien qui les rattache les uns aux autres et les présenter comme les fragments d'un tout, comme les alinéas d'un même chapitre.

Si nous mettons à part les chants peu nombreux inspirés au poète par Josepha, la fille du bourreau de Düsseldorf,

nous pouvons dire que ce sont les deux grandes crises amoureuses de son adolescence qui révélèrent à Heine son génie lyrique.

Avec un peu d'attention il est facile de reconnaître dans *le Livre des Chants* la trace de ces deux passions, malgré le soin discret qu'a pris l'auteur de la dissimuler et de dérouter la critique. A la décharge des deux héroïnes de la muse de Heine, il faut bien avouer que l'amour de cet étrange poète, amour désespéré, au moment même où il s'épanouit, était bien fait pour les déconcerter. C'est chez lui surtout que la femme est à la fois ange et démon, plus souvent démon, mais démon aimable et séduisant; elle est l'ondine dont les bras blancs et glacés entraînent et retiennent l'amant au fond des eaux, la « sphynge » à la croupe de lionne et aux griffes d'airain.

A cette conception désolée de l'amour, s'opposait une exubérance de vie, une conception du monde faite d'enthousiasme et de confiance. Pessimisme et scepticisme commencèrent chez Heine par être d'ordre purement sentimental; ils ne s'étendirent à la vie elle-même et n'aboutirent au nihilisme calme et résigné de ses dernières années qu'à la suite des amertumes de son existence. *Le Livre des Chants*, c'est, à vrai dire, le conflit entre le pessimisme sentimental et l'optimisme en face de la vie. Le poète oscilla de l'un à l'autre jusqu'à ce que l'optimisme à la fin l'emportât dans les poèmes de *la Mer du Nord*.

Puisque l'amour n'était que vanité et n'apportait que désenchantements, ne valait-il pas mieux se tourner vers la vie bienfaisante et consolatrice et se venger de Cupidon en lui rejetant sa flèche empoisonnée?

I. Jeunes Souffrances.
(Junge Leiden.)

Dans *le Livre des Chants*, les *Poèmes* parus en 1821 portent le titre de *Jeunes Souffrances* et sont divisés en plusieurs parties : *Visions de rêve* (Traumbilder), *Sonnets*, *Lieder* et *Romances*. Diverses

influences s'y manifestent visiblement, entre autres celle du romantisme allemand et celle de Bürger et de Hoffmann. Le rêve y tient une large place : c'est un défilé de visions macabres, de fantômes et de revenants et de scènes d'amour dans des cimetières. La blessure que le poète porte au fond du cœur saigne encore trop sans doute pour lui permettre de reprendre ses sens; il est encore comme étourdi du coup qui l'a frappé et il n'a conscience de ses douleurs qu'à travers un cauchemar. Dans la poésie qui ouvre les *Visions de rêve,* il voit en rêve une jeune fille au bord d'une claire fontaine, occupée à laver un linceul; puis elle frappe à coups de hache le tronc d'un chêne, pour en faire un cercueil, et enfin prend une bêche pour creuser une tombe. C'est le linceul, le cercueil, la tombe du poète qu'elle prépare avec cette inconsciente cruauté!

Une vision du même genre termine le recueil. Un ménétrier se lève à minuit de sa tombe pour chanter la vieille chanson, « celle que les anges nomment joie céleste; les démons, mal infernal, et les hommes, amour », et ses chants vont réveiller tous les morts qui gisent là, couchés eux aussi par la puissance de l'amour.

Même dans les poésies où il ne se sert plus du rêve, Heine fait toujours de l'amour le frère de la mort. Le pauvre Pierre, dans la ballade du même nom, va de lui-même s'étendre dans le froid tombeau, parce que c'est là seulement qu'il peut être heureux, depuis qu'il a vu son amante aux bras d'un rival.

En même temps qu'il chantait son chagrin d'amour, Heine adressait ses sonnets à G. Schlegel, son maître, à Christian Sethe, son ami et confident de Bonn, et à sa mère; il écrivait aussi ses premières romances, la ballade de *Belsazer* et surtout *les Deux Grenadiers*. Il montrait ainsi qu'il était capable, à l'occasion, de se déprendre de lui-même et de s'intéresser à des douleurs étrangères.

Quelle déception d'amour égale le désespoir qui étreignit

plus d'un vieux grognard de la Grande Armée à la nouvelle de la défaite de Waterloo :

Les Deux Grenadiers. — Vers la France allaient deux grenadiers qui avaient été longtemps retenus captifs en Russie. Et quand ils arrivèrent dans nos contrées d'Allemagne, ils baissèrent douloureusement la tête.

Car ils venaient d'apprendre que la France avait succombé, que la Grande Armée était vaincue et anéantie et que lui, l'empereur, l'empereur était prisonnier.

A cette lamentable nouvelle, les deux grenadiers se mirent à pleurer. L'un dit : « Comme je souffre ! Comme me brûle ma vieille blessure ! »

Et l'autre dit : « La chanson est finie; moi aussi je voudrais mourir avec toi. Mais j'ai là-bas femme et enfants qui périront sans moi.

« Que m'importent femme et enfants. J'ai bien d'autres soucis. Qu'ils aillent mendier s'ils ont faim ! ! ! L'empereur, l'empereur est prisonnier !

« Camarade, écoute ma prière : si je meurs ici, emporte mon cadavre avec toi et ensevelis-moi dans la terre de France. La croix d'honneur avec son ruban rouge, tu me la placeras sur le cœur ; tu me mettras le fusil à la main et tu me ceindras l'épée au côté.

« C'est ainsi que je veux être dans ma tombe, l'oreille attentive, comme une sentinelle, jusqu'à ce que j'entende le grondement du canon et le galop des chevaux hennissants.

« Alors l'empereur passera à cheval sur mon tombeau, au milieu des éclairs et du cliquetis des sabres ; et moi, je sortirai tout armé pour le défendre lui, l'empereur, l'empereur ! »

Après cette magnifique ballade, il nous faut citer également l'un des deux sonnets que Heine adressa à sa mère. Nous y verrons que l'amour filial était aussi capable de faire vibrer son cœur que l'autre amour.

A ma mère. — Dans une heure de fougue insensée je t'ai quittée un jour : je voulais aller jusqu'au bout du monde et voir

si je rencontrerais l'amour pour le saisir et l'embrasser éperdument.

J'ai cherché l'amour sur tous les chemins : je tendais la main devant chaque seuil, mendiant une pauvre aumône d'amour, — mais on ne me donna en riant que la froide haine.

Et toujours, toujours j'errais à la recherche de l'amour sans pouvoir le trouver, et je suis revenu au logis, malade et triste. Là, tu es venue au-devant de moi, et alors ce que j'ai vu briller dans tes yeux, c'était l'amour, le doux amour si longtemps cherché.

II. Intermède lyrique. *(Intermezzo.)*

Paru deux ans après les *Jeunes Souffrances*, l'*Intermède* traite le même sujet, la même déception amoureuse. Mais, dans l'intervalle, le poète s'était repris et assagi, sa douleur toujours aussi sincère avait perdu son acuité; il pouvait maintenant, sinon la dominer, du moins contempler d'un œil plus calme les ravages qu'elle avait faits en son cœur, et au moment où on aurait pu croire qu'il en avait extrait toute l'amertume et toute la poésie, voilà qu'il se remettait à la bercer, à en revivre tous les épisodes et à la chanter sur un nouveau mode. Ce n'est pas sans raison qu'on a rapproché l'*Intermezzo* du Cantique des Cantiques : chez le poète de la Bible, comme chez Heine, l'amour a la même forme et parle le même langage passionné. C'est une adoration et une extase à laquelle s'associe toute la nature : les oiseaux, les fleurs et les étoiles; c'est un mélange d'amour divin et d'amour profane.

Rien de moins impersonnel qu'une pareille poésie. Le décor s'y réduit à rien; nous n'avons plus devant nous qu'un cœur aimant et souffrant, à ce point absorbé par sa passion qu'il ne trouve pour l'exprimer que des soupirs ou des sanglots. En des strophes courtes et décousues, où l'émotion se montre dans toute sa nudité, le poète nous narre « la vieille histoire toujours nouvelle » et nous fait repasser par toutes les phases de son amour, depuis l'éclosion jusqu'à la trahison de l'infidèle. Ici plus de rêves ni de

visions. La nature s'est réveillée de son sommeil d'hiver et le gai soleil du printemps a chassé, avec les froides brumes, les noirs cauchemars. Les spectres qui fuient la lumière sont rentrés dans la nuit du tombeau. Le printemps n'est-il pas la saison de l'amour et de la joie?

Dans le merveilleux mois de mai, alors que tous les bourgeons s'ouvraient, l'amour s'est épanoui dans mon cœur.

Dans le merveilleux mois de mai, alors que tous les oiseaux commençaient à chanter, je lui ai confessé mes soupirs et ma passion.

Dès lors, le poète amoureux ne pense plus qu'à sa bien-aimée, dont la gracieuse image s'est gravée dans son cœur. Partout il la sent, la voit et la respire :

Dans les flots du Rhin, du beau fleuve, se mire la grande, la sainte Cologne avec son grand dôme.

Dans le dôme est une image peinte sur cuir doré; dans ma vie désolée et déserte, elle a projeté ses doux rayons.

Des fleurs et des anges flottent autour de Notre-Dame; les yeux, les lèvres et les joues me rappellent ma bien-aimée.

Mais, hélas! la fleur d'amour à peine éclose est déjà desséchée et flétrie, avant que le poète ait eu le temps de la cueillir. A peine les premiers aveux ont-ils été échangés, que l'infidèle vole aux bras « du premier qu'elle rencontre et que l'amant en est tout malheureux ». Bien que son cœur soit brisé par cette trahison, il n'éclate cependant pas en reproches et en imprécations; il se résigne au malheur qu'il a prévu, en pensant que la bien-aimée ne sera pas plus heureuse que lui et qu'il sera vengé de ses dédains :

Comme la déesse née de l'écume marine, ma bien-aimée rayonne dans tout l'éclat de sa beauté : c'est aujourd'hui son jour de noces.

Mon cœur, mon cœur si patient, ne murmure pas de cette trahison; supporte la douleur, supporte et excuse, quoi qu'elle t'ait fait, la chère folle.

***

Je ne murmure pas, non, quoique mon cœur se brise, bien-aimée que j'ai perdue, je ne murmure pas. Tu as beau briller de l'éclat de tes diamants, aucun rayon n'illumine la nuit de ton cœur.

Je le sais depuis longtemps; je t'ai vue dans mes rêves, j'ai vu la nuit qui obscurcit ton âme, j'ai vu la vipère qui ronge ton cœur, j'ai vu, ô ma bien-aimée, combien tu es malheureuse.

Le pauvre poète trahi commence à se tourner vers la nature apaisante et la prie de prendre part à sa peine, comme elle s'est associée un jour à sa joie d'aimer :

Si elles savaient, les petites fleurs, combien mon cœur est profondément blessé, elles verseraient sur ma plaie le baume de leur parfum.

Et si les rossignols savaient à quel point je suis triste et malade, ils viendraient avec leurs chants joyeux me distraire de mes souffrances.

Et si là-haut les étoiles d'or savaient ma douleur, elles descendraient du ciel pour m'apporter leurs consolations.

Mais personne ne peut savoir ma peine. Elle seule la connaît, elle qui m'a déchiré le cœur.

Les gémissements du poète ne restent pas sans écho; mais ce ne sont pas des consolations que les fleurs, les oiseaux et les étoiles lui apportent. Toute la nature prend son voile de deuil et souffre avec lui : les roses pâlissent, des bosquets de jasmin s'exhale une odeur de mort, l'alouette chante mélancoliquement dans les airs, le soleil éclaire les prairies d'une lueur chagrine et froide, la terre est grise et morne comme une tombe.

La mort seule sera la délivrance, car le serpent s'est glissé jusqu'au cœur du poète et y a laissé son venin mortel. Adieu donc à l'amour ainsi qu'à la souffrance, adieu aux lourds et tristes rêves!

Qu'on le dépose dans un cercueil plus grand que la grosse tonne de Heidelberg, porté par douze géants plus forts que le vigoureux saint Christophe du dôme de Cologne, et qu'on jette le cercueil à la mer : un aussi grand cercueil qui renferme tant d'amour et tant de douleur demande aussi une grande fosse.

III. Retour. *(Heimkehr.)* La dernière poésie de l'*Intermède* sonne-t-elle réellement le glas du désespoir d'amour? Sont-elles enterrées toutes « les vieilles et méchantes chansons »? En tout cas, dans le recueil suivant, *Retour,* le poète va marquer de plus en plus son intention de s'en affranchir et de revenir à la vie.

Le conflit que j'ai noté chez lui entre son pessimisme sentimental et son optimisme en face de la vie se continue encore sans doute, mais on en pressent déjà l'issue. A voir avec quelle désinvolture et quelle ironie l'amoureux déçu supporte maintenant son chagrin, comment la foi dans la vie souriante et belle l'élève au-dessus de ses préoccupations, il semble bien que la guérison n'est plus loin.

En foulant de nouveau, après quelques années d'absence, le sol de Hambourg, « ce berceau de sa douleur », Heine ne peut d'abord s'arracher aux souvenirs cruels qui l'assaillent à chaque pas, et son ancienne passion semble renaître de ses cendres :

Je vais encore par mon chemin d'autrefois, par les rues que je connais si bien; je viens de la maison de ma bien-aimée, si triste et si déserte aujourd'hui.

Ah! que les rues sont étroites! Que le pavé est dur! Ces maisons vont m'écraser. Je m'empresse de fuir au plus vite.

Bien vite, en effet, le poète fuit les souvenirs qui s'attachent à lui comme son ombre, et il secoue sa tristesse. Qu'elle s'évanouisse cette dernière larme des anciens jours qui lui trouble encore la vue; qu'elle s'évanouisse comme

un vain souffle, comme l'amour lui-même! Le monde n'est-il pas assez beau pour consoler des peines d'amour?

Mon cœur, mon cœur, ne sois plus triste; supporte ta destinée; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

Et que de biens te restent encore! Que le monde est encore beau!

Et puis, mon cœur, tout ce qui te plaira, tu pourras l'aimer.

Un nouvel amour, en effet, a guéri Heine de l'ancien. Thérèse a remplacé Amélie. Mais, cette fois, l'amoureux averti ne se laissera pas prendre au piège; il aimera aussi sincèrement que jadis; les beaux yeux bleus de Thérèse lui feront écrire des vers aussi pleins de grâce et de fraîcheur que ceux de l'*Intermezzo*, mais le chagrin d'amour ne le poussera plus à invoquer la mort libératrice.

Quoi qu'il arrive, dira-t-il, ne crois pas que je me tue, charmante enfant; j'ai éprouvé tout cela déjà une fois.

Oui, le temps est passé des premières illusions et des grands désespoirs. Mûri par l'expérience, le poète est tout prêt à rire aujourd'hui de sa folie. Parle-t-il encore çà et là de la mort, on sent qu'il ressemble au bûcheron de la fable et que jamais il n'a tant désiré vivre :

Celui qui aime pour la première fois, lors même qu'il n'est pas aimé, est un dieu. Mais celui qui aime pour la seconde fois, sans être payé de retour, celui-là est un fou. Moi, je suis un fou de ce genre, et j'aime encore sans être aimé. Le soleil, la lune et les étoiles en éclatent de rire; je ris avec eux... et je meurs.

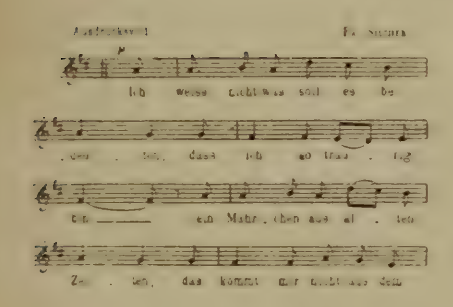
Le *Retour*, ce n'est pas encore la fin de la lutte opiniâtre que le poète soutient contre son cœur, mais c'en est déjà l'heureux présage. Ce n'est pas seulement le retour à Hambourg, c'est aussi le retour du bon sens après la période de folie. Heine a inséré dans ce cycle quelques-unes de ses
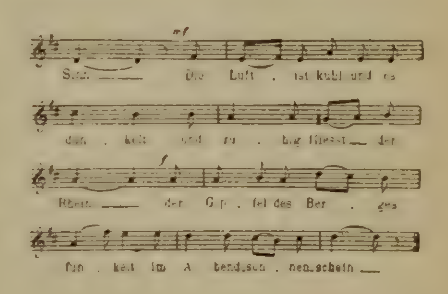


LURLEI

Rocher situé sur la rive droite du Rhin, entre Saint-Goar et Oberwesel, d'où l'ondine de la légende attire les bateliers sur les écueils.

LA LORELEI





2

Die schönste Jungfrau sitzet
Dort oben wunderbar;
Ihr goldnes Geschmeide blitzet,
Sie kämmt ihr goldenes Haar;
Sie kämmt es mit goldenem Kamme
Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame,
Gewaltige Melodei.

3

Den Schiffer im kleinen Schiffe
Ergreift es mit wilden Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
Er schaut nur hinauf in die Höh'.
Ich glaube, die Wellen verschlingen
Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
Die Lorelei gethan.

H. Heine.

plus belles ballades où l'élément personnel est moins apparent. Dans *la Lorelei,* il célèbre la vierge aux cheveux d'or du rocher de Lurlei, la sirène fatale évoquée par Brentano :

La Lorelei. — Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable; un conte des anciens temps m'obsède de son souvenir.

L'air est frais, la nuit tombe et le Rhin coule paisiblement; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du soleil couchant.

La plus belle des vierges est assise là-haut comme une apparition merveilleuse; sa parure d'or étincelle, elle peigne sa chevelure d'or.

Elle la peigne avec un peigne d'or et chante une chanson, une chanson d'une mélodie puissante et merveilleuse.

Le batelier dans sa barque se sent pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les récifs, il ne voit que la vierge de la montagne.

Et je crois que les vagues à la fin engloutissent barque et batelier. Voilà ce que la Lorelei a fait avec son chant.

Une autre fois, un souvenir de sa jeunesse, une procession dans la vallée du Rhin vers la vierge de Kevlaar, fournit à Heine le sujet d'une ballade qu'on croirait ressuscitée du moyen âge, tant elle en reproduit l'âme avec ses naïves croyances et son innocente simplicité :

I

Pèlerinage à Kevlaar. — A la fenêtre se tient la mère; le fils est couché dans son lit. « Ne veux-tu pas te lever, Wilhelm, pour voir la procession?

— Je suis si malade, mère, que je n'entends ni ne vois; je pense à Gretchen qui est morte, et cela me déchire le cœur.

— Lève-toi, nous irons à Kevlaar, prends tes Heures et ton rosaire; la mère de Dieu guérira ton cœur endolori.

— Les bannières flottent au vent, les saints cantiques retentissent; c'est à Cologne sur le Rhin que passe la procession. »

La mère et le fils suivent la foule, tous deux chantent avec le chœur : « Gloire à toi, Marie! »

II

Notre-Dame de Kevlaar porte aujourd'hui ses plus beaux atours; aujourd'hui elle a beaucoup à faire, il lui vient des malades en foule.

Les malades lui présentent comme offrande des membres de cire, beaucoup de pieds et de mains de cire.

Et celui qui offre une main de cire, sa main malade devient saine, et celui qui offre un pied de cire, son pied guérit.

Bien des gens allèrent à Kevlaar avec des béquilles qui maintenant sautent à la corde, beaucoup jouent maintenant du violon qui y vinrent ne pouvant remuer un seul doigt.

La mère prit un cierge et en forma un cœur : « Porte cela à la mère de Dieu, elle guérira ton mal. »

Le fils prit en soupirant le cœur de cire, le porta en soupirant devant la sainte image; les larmes lui jaillirent des yeux, ces mots lui jaillirent du cœur :

« Très glorieuse Marie,... entends ma plainte! Près de nous demeurait Gretchen, mais elle est morte à présent. Marie, je t'apporte un cœur de cire, guéris la blessure de mon cœur.

« Guéris mon cœur endolori, et je dirai et chanterai matin et soir avec ferveur : « Gloire à toi, Marie! »

III

Le fils malade et la mère dormaient dans leur chambrette; survint la mère de Dieu, qui entra sur la pointe du pied.

Elle se pencha sur le malade, posa légèrement la main sur son cœur, sourit doucement et disparut.

La mère vit tout comme dans un rêve, elle a même vu quelque chose de plus; elle sortit de son assoupissement, les chiens dans la cour aboyaient si fort!

Son fils était là étendu sur son grabat : il était mort; les lueurs rouges du matin jouaient sur ses joues blanches.

La mère joignit pieusement les mains et pieusement, à voix basse, elle chanta : « Gloire à toi, Marie! »

Le mal d'amour nous est ainsi dépeint comme un mal si violent et si redoutable que les puissances célestes elles-

mêmes, la Vierge Marie en personne, ne peuvent en guérir le cœur qui en souffre qu'en le faisant cesser de battre.

IV. La Mer du Nord. *(Nordsee.)* Ce nouveau cycle de poésies qui termine *le Livre des Chants* est un hymne triomphal à la vie. Le spectacle de la nature grandiose a achevé l'œuvre d'apaisement de la muse.

Le séjour prolongé que Heine dut faire à Norderney dans les années 1825 et 1826 n'a pas seulement rétabli sa santé physique, il eut encore l'action la plus heureuse sur sa santé morale, non moins fortement ébranlée. A partir de cette date, le poète a retrouvé l'équilibre un moment détruit et il jouit de la plénitude de ses facultés.

La mer entrevue déjà à Cuxhaven, quelques années auparavant, n'avait pas été sans produire sur lui une profonde impression et sans lui inspirer quelques-uns de ses plus beaux poèmes du *Retour;* mais c'est à Norderney qu'elle lui apparut dans toute sa magnificence et avec toute sa poésie, au moment précis où il était le plus disposé à la laisser agir sur lui et à céder à sa fascination.

C'est alors qu'un cri d'enthousiasme s'échappe de sa poitrine, celui-là même que les Dix-Mille firent retentir un jour, quand ils arrivèrent sur la plage de la mer hellénique :

Thalatta! Thalatta! je te salue, mer éternelle! Je te salue dix mille fois d'un cœur joyeux, comme autrefois te saluèrent dix mille cœurs grecs, aux prises avec l'adversité, soupirant après leur patrie, cœurs illustres dans l'histoire du monde...

Je te salue, mer éternelle! Dans le mugissement de tes ondes je retrouve comme la langue de ma patrie, et je crois voir les rêves de mon enfance scintiller sur tes vagues... Je respire enfin librement sur le rivage où m'ont poussé les beautés barbares du Nord, et je salue la mer bienfaisante et libératrice — Thalatta! Thalatta! (*Salut à la mer.*)

Pour la première fois, dans la poésie allemande, la mer grondait et mugissait, le vent de tempête fouettait les flots,

des vagues blanches d'écume et hautes comme des montagnes venaient déferler sur le sable du rivage, la mouette déchirait l'air de son cri aigu ou bien le soleil couchant et la lune pâle se miraient dans les eaux de cristal à peine effleurées par la brise. Gœthe, chez qui pourtant le sentiment de la nature était si développé, était resté insensible à la poésie de la mer. Quand il la vit à Venise sur le Lido, voici ce qu'il écrivit : « J'entendis d'abord un grand bruit ; c'était la mer, et je la vis bientôt. Elle s'approchait tout en se retirant : c'était le reflux. J'ai enfin vu la mer de mes propres yeux, c'est un grand spectacle. » Pour Heine, au contraire, la mer avec son calme et ses tempêtes devient le symbole du cœur humain, tandis que ses horizons lointains et sa majesté disposent l'âme à la rêverie et aux plus hautes réflexions.

En face de la mer, l'imagination de Heine se fait tantôt antique, tantôt moderne. Il se plaît à répéter qu'il l'aime comme « son âme », comme « son amante ». Et, ce ne sont pas là, croyons-le, de vaines hyperboles : il se laisse véritablement enchanter et fasciner par la grande voix de la mer et l'éternelle chanson des vagues, comme le batelier, par le chant de la sirène.

Un soir, voyageur égaré, surpris par la tempête, il entre dans une cabane de pêcheur pour réchauffer ses membres et faire sécher ses vêtements. La belle jeune fille qui l'accueille lui inspire alors ce tableau d'un réalisme sobre autant que délicat :

Le vieux père et le fils sur la mer sont partis
Et, seule de la maisonnée,
La fille du pêcheur est restée au logis ;
Elle écoute, en la cheminée,
La bouilloire chanter sa fantasque chanson.
Parfois elle met des sarments sur les tisons
Et souffle ; alors la flamme claire
Jette un reflet doré sur son visage en fleur

Et colore à travers la chemise grossière
Ses épaules à la délicate blancheur.
Malgré le dur travail, ses mains aussi sont blanches ;
Et tandis qu'autour du foyer
Elle s'active, elle a noué son tablier
Sur sa taille cambrée et sur ses fines hanches (1).
(*La Nuit sur la plage.*)

Auprès de cette fille à la santé robuste, aux joues vermeilles, la cruelle et dédaigneuse Molly (Amélie) est bien vite oubliée ; mais ce n'est qu'un enivrement bref, une griserie fugitive. Aussitôt qu'il respire de nouveau le vent du large, voilà notre poète reconquis par la poésie de la mer, la danse de la blanche écume, le grondement des flots, les brumes vaporeuses, l'azur des cieux et des eaux.

Ici, il voit au fond des eaux toute une ville engloutie qui peu à peu émerge, pleine de vie et de mouvement, avec ses coupoles, ses tours et ses maisons. Une jeune fille est assise, la tête appuyée sur son bras, à la fenêtre basse d'une vieille maison solitaire. Le poète la reconnaît : c'est la bien-aimée qu'il a perdue, et il s'apprête à se jeter dans ses bras quand il est tiré de sa rêverie et rappelé à la réalité par la voix du capitaine : « Docteur, êtes-vous possédé du diable ! » (*Au fond de la mer.*)

Ailleurs, le Christ, vêtu d'une robe blanche flottante et grand comme un géant, s'avance sur les flots, bénissant la mer et la terre : « Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent soleil, et ce cœur radieux et enflammé, foyer d'amour et de clarté, répandait ses chauds et bienfaisants rayons et sa lumière éternelle sur terre et sur mer. » (*Paix.*)

Dans un autre poème, le poète rêveur voit, au clair de lune, des nuages informes planer au-dessus de sa tête ; ils ressemblent à de colossales figures de dieux. Peu à peu la

(1) Traduction Pellisson.

brume qui les enveloppe disparaît, les contours se dessinent et toute l'Olympe hellénique surgit : c'est Kronion avec sa foudre éteinte, l'altière Junon détrônée par la Vierge, Pallas Athénée qui, avec toute sa sagesse, n'a pu retarder la ruine des dieux, Aphrodite qui n'est plus que la déesse de la mort, Vénus Libitina, Phœbus Apollon avec sa lyre brisée, et que d'autres encore! Le poète maintenant se réveille, et ce défilé du panthéon hellénique l'amène à philosopher sur l'enlaidissement du monde depuis que de nouveaux dieux ont chassé les anciens.

Lui aussi s'agenouille pieusement pour faire, avant Renan, sa prière sur l'Acropole :

Je ne vous ai jamais aimées, vieilles divinités classiques, car les Grecs me sont antipathiques, et, pour les Romains, je les déteste! Pourtant une sainte pitié et une ardente compassion s'emparent de mon cœur, lorsque je vous vois là-haut, dieux abandonnés, ombres mortes et errantes, pauvres brumes que le vent disperse effrayées, et, quand je songe combien lâches et légers sont les dieux qui vous ont vaincus, les nouveaux et tristes dieux qui règnent maintenant au ciel, renards méchants recouverts de la peau de l'agneau! oh! alors une sombre colère me saisit, et je voudrais briser les nouveaux temples et combattre pour vous, antiques divinités, pour vous et votre bon droit parfumé d'ambroisie; et, devant vos autels relevés et fumants d'offrandes, je voudrais me prosterner et prier, et lever des bras suppliants... (*Les Dieux de la Grèce.*)

Mais, voici qu'à la fin la réalité vient arracher le poète à ses réflexions. Ces divinités qu'il est tout près d'adorer reprennent leur forme véritable de nuages qui passent sur la lune et s'évanouissent à l'horizon. La vision sortie du réel y revient. Schiller, lui aussi, a écrit une pièce célèbre : *les Dieux de la Grèce,* mais elle n'a guère de commun avec la poésie de Heine que le titre. C'est un développement philosophique, froid et aride, qui ne s'adresse qu'à notre raison et ne va pas ébranler notre cœur comme ces apparitions de

dieux auxquels Heine redonne un instant de vie. Rien ne montre mieux toute la distance qu'il y a entre la philosophie et la poésie, l'art et la vie, que la comparaison de ces deux poèmes.

Voyage dans le Harz. *(Harzreise.)* Pour ne pas interrompre cette étude sur *le Livre des Chants*, dont *la Mer du Nord* est le couronnement, nous avons omis de parler jusqu'ici de tout un groupe de poésies intercalées dans la prose du premier *Tableau de Voyage*, le *Voyage dans le Harz*, publié en 1826. Ces poésies forment la transition entre les poèmes du *Retour* et ceux de *la Mer du Nord*.

Avant de chanter la mer, Heine commence à s'affranchir de sa passion amoureuse en chantant la montagne et la vie simple et laborieuse des mineurs du Harz. Une perle dans ce nouveau recueil, c'est l'*Idylle dans la montagne*, qui rappelle de tous points la scène de *Faust* où Marguerite interroge son séducteur sur ses croyances religieuses :

Sur la montagne se dresse la cabane où demeure le vieux mineur; au-dessus mugit le vert sapin et brille la lune dorée.

Dans la cabane est un fauteuil merveilleusement ciselé. Il est heureux celui qui s'assied dans ce fauteuil, et cet heureux mortel, c'est moi.

Sur l'escabelle est assise la jeune fille ; la petite appuie son bras sur ses genoux. Ses yeux sont comme deux étoiles bleues, sa bouche comme la rose purpurine.

Et les charmantes étoiles bleues me regardent de toute leur candeur céleste ; et elle pose son doigt de lis finement sur la rose purpurine...

« J'ai bien de la peine à croire que tu pries souvent; cette moue de tes lèvres ne vient certainement pas de la prière.

« Cette moue méchante et froide m'effraye ; pourtant mon inquiétude est calmée par le doux rayon de tes yeux.

« Je doute aussi que tu aies ce qui s'appelle la foi. N'est-ce pas que tu ne crois pas en Dieu le Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit?...

« Ah ! ma chère enfant, quand, tout petit, j'étais assis sur les

genoux de ma mère, je croyais déjà en Dieu le Père qui règne plein de bonté et de grandeur...

« Quand je devins plus grand, je commençai à comprendre bien davantage. Et je compris et devins raisonnable et je crus aussi au Fils ;

« Au Fils chéri qui, en aimant, nous a révélé l'amour et, en récompense, comme c'est l'usage, a été crucifié par le peuple.

« Aujourd'hui que je suis homme, que j'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé, mon cœur se gonfle fièrement et, de tout mon cœur, je crois au Saint-Esprit.

« Celui-ci a fait les plus grands miracles et il en fait de plus grands encore à présent. Il a brisé les donjons de la tyrannie, il a brisé le joug de l'esclavage.

« Mille chevaliers bien harnachés ont été choisis par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté, et il les a armés d'un fier courage.

« Leurs bonnes épées étincellent, leurs bonnes bannières flottent.

« N'est-ce pas que tu voudrais bien, ma chère enfant, voir de ces vaillants chevaliers?

« Eh bien, regarde-moi, ma chère enfant! Embrasse-moi et regarde-moi sans peur, car moi-même je suis un vaillant chevalier du Saint-Esprit. »

Nouveaux Poèmes.
(Neue Gedichte, 1844.)

L'arrivée de Heine à Paris, en 1831, inaugura pour lui une sphère nouvelle d'activité et la seconde période de son existence. Sorti vainqueur des crises amoureuses qui avaient déchiré son adolescence et dont nous avons suivi les divers épisodes à travers *le Livre des Chants*, il ne se contente pas maintenant de descendre des hauteurs de la poésie, si élevées au-dessus des agitations des hommes, il comprend qu'après avoir enterré définitivement les vieilles chansons, il s'agit de travailler à l'édification de la cité future. L'humanité semble justement arrivée à un tournant de son histoire ; sous un calme apparent et superficiel, elle traverse une de ses époques les plus troublées, celle qui précède les grandes cata-

strophes. La société ancienne vermoulue chancelle, l'édifice craque de tous côtés depuis que la Révolution en a sapé les fondements; une sourde fermentation règne dans les esprits, menaçant à chaque instant d'éclater et de tout bouleverser. Plus que jamais la lutte est ardente entre les puissances du passé et celles de l'avenir. Heine voit où est son poste de combat et il se jette à corps perdu dans la politique et dans toutes les questions brûlantes du jour.

Pendant ce temps sa muse lyrique se tait ou du moins s'assoupit pour ne se réveiller qu'au seuil du tombeau. Néanmoins, Heine fit paraître en 1844, sous le titre général de *Nouveaux Poèmes*, un recueil de poésies amoureuses et érotiques : *Nouveau Printemps* et *Diverses*, et de poésies de circonstance ou politiques (*Zeitgedichte*).

Les pièces de ce recueil remontent à des dates diverses; les plus anciennes sont de 1830. Celles qui constituent le *Nouveau Printemps* furent composées à la demande du compositeur Methfessel, pour être mises en musique, et cela prouve assez leur manque d'inspiration et leur caractère artificiel. Heine tombant dans le procédé et la manière, Heine, imitateur de lui-même, donnait un semblant de raison à ses adversaires qui lui dénient toute sincérité. On devine bien que, malgré toute son habileté, il lui fut difficile de faire croire à un renouveau d'amour. Il n'en est pas moins surprenant de rencontrer çà et là, au milieu de pièces parfaitement insipides et fastidieuses, de véritables perles poétiques dignes de figurer dans l'*Intermezzo*. J'en veux citer comme exemple la ballade du *Vieux Roi* :

Il était un vieux roi; son cœur était lourd et sa tête était grise. Et le pauvre vieux roi prit une jeune femme.

Il était un beau page; sa tête était blonde et son cœur léger. De la robe de soie de la jeune reine le beau page portait la traîne.

Connais-tu la vieille chanson, la chanson si douce et si triste. Ils durent mourir tous deux, ils s'aimaient beaucoup trop.

Voici une autre poésie empreinte de la même mélancolie douce et résignée :

En ma mémoire ont refleuri
Des images longtemps fanées...
Mais qu'a donc ta voix, mon aimée,
Qui me fait tressaillir ainsi ?

Ne dis pas : « Je t'aime », maîtresse ;
Car je sais trop bien qu'ici-bas
Clair printemps et belle tendresse
Sont vite déflorés, hélas !

Ne dis pas : « Je t'aime » ; muette,
Baise mes lèvres et souris,
Si demain matin ton poète
Te montre ces lilas flétris (1).

Quant aux poésies réunies sous le titre de *Diverses*, elles sont consacrées aux amours vulgaires et fugitives auxquelles le poète éthéré du *Livre des Chants* se complaisait maintenant. Sujet peu poétique en vérité et qui est comme une scorie dans un monceau d'or ! « J'ai vu, écrit Quinet, les chastes images de Thécla, Clara et Marguerite qu'insultaient de grossières courtisanes. Le ricanement de l'orgie a pris la place des larmes saintes, et des vices prétentieux se sont couronnés eux-mêmes de la couronne des vierges. »

Des grisettes ou des courtisanes de bas étage n'étaient guère propres en effet à relever et à fortifier l'idéal du poète. Aussi n'essaye-t-il plus de se délivrer de l'amour, parce qu'il en souffre : il en fait l'objet de ses railleries et de ses persiflages. *Diverses* apparaît ainsi comme une parodie du *Livre des Chants ;* le joyeux épicurien, l'homme déniaisé et blasé se venge cruellement d'avoir cru aux beaux rêves d'or de son adolescence.

La seconde partie des *Nouveaux Poèmes*, les poésies de

(1) Traduction Pollisson.

circonstance (*Zeitgedichte*) méritent plus notre attention. Le rôle de tribun que, à tort ou à raison, Heine se croyait appelé à jouer devait faire jaillir en lui une nouvelle source de poésie. Cette brillante ironie par laquelle il avait triomphé de ses crises d'amour emprunte à présent la forme du *witz*, de l'esprit sarcastique ou de la verve aristophanesque la plus bouffonne pour se mettre au service de la politique. Tous les satiriques allemands avant Heine étaient de ceux dont parle Voltaire, qui épargnent les vautours et déchirent les colombes. Heine est le premier qui fasse de la satire une arme redoutée contre les puissants. Il s'attaque à tout et à tous, depuis les têtes couronnées jusqu'aux poètes démocrates et n'épargne pas plus, à l'occasion, ses amis et compagnons de lutte que ses pires adversaires. Sans doute le régime de compression qui chaque jour pèse davantage sur la nation, toutes les mesures tracassières prises par la réaction féodale et piétiste pour étouffer le libéralisme, les rigueurs de la censure qui atteignent tous les écrivaiens indépendants, le bâillonnement de la presse, ce sont là des raisons suffisantes pour expliquer la métamorphose du poète lyrique en poète satirique. Mais Heine eut quelquefois le tort de ne pas s'en tenir là. Une fois sa bile échauffée, il se crée des ennemis comme à plaisir. La colère l'aveugle, le bruit du combat le grise, et ses plus violentes satires se trouvent parfois dictées par un sentiment vulgaire de jalousie ou par une animosité personnelle indigne d'un si grand esprit.

Après avoir cloué au pilori le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, ce romantique couronné, et le roi Louis de Bavière (*le Nouvel Alexandre — Chants et louanges au roi Louis*), il crible de ses traits acérés les inoffensifs poètes de l'école souabe qui s'attardent à chanter, sur un ton suranné, à la suite d'Uhland, les fleurs et les petits oiseaux et la douceur d'aimer. Il prend violemment à partie les poètes politiciens (*Tendenzdichter*), dont il est lui-même

au fond, mais dont il ne peut supporter les airs fanfarons et belliqueux, les gestes pathétiques et les attitudes de Brutus.

Des poètes comme Herwegh et Hoffmann von Fallersleben, Freiligrath et Dingelstedt, ne lui inspirent, avec leur rhétorique creuse et sonore, que des railleries ou des dédains, bien qu'il partage et défende leur idéal.

A certains moments Heine sent gronder la révolution qui s'approche pour l'Allemagne, et il salue l'aurore de l'ère nouvelle. Voilà *les Tisserands silésiens* qui tissent le linceul de la Vieille Allemagne :

Les Tisserands silésiens. — Point de larmes dans leurs yeux sombres : assis devant leur métier, ils chantent en grinçant les dents : « Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul, et nous mêlons au tissu la triple malédiction — nous tissons, nous tissons.

« Maudit soit Dieu, le Dieu des heureux, à qui nous avons adressé nos prières dans les froides nuits d'hiver et dans les longs jours de famine. Nous avons en vain attendu et espéré; il nous a trahis, trompés et bernés — nous tissons, nous tissons.

« Maudit soit le roi, le roi des riches dont nous avons en vain imploré la miséricorde. Il a soutiré de notre poche le dernier liard, et à présent il nous fait fusiller comme des chiens — nous tissons, nous tissons.

« Maudite soit la patrie perfide, ce pays où ne prospèrent que l'infamie et l'opprobre, où chaque fleur se flétrit avant de s'épanouir, où tout pue le mensonge et la pourriture — nous tissons, nous tissons.

« La navette vole, le métier craque. Nous tissons le jour, nous tissons la nuit. Vieille Allemagne, nous tissons ton linceul, nous mêlons au tissu la triple malédiction — nous tissons, nous tissons (1). »

---

(1) Cette poésie fut écrite après l'émeute des tisserands de Peterswaldau (Silésie) en juillet 1844. Gerhart Hauptmann s'est inspiré du même sujet dans son drame : *les Tisserands* (1892)

Plus souvent la satire du poète va cingler le peuple allemand, ce bon Michel, qui n'a même plus la force de secouer ses chaînes et qui dort couché au pied de ses maîtres :

Nous dormons comme dormait Brutus, mais celui-ci se réveilla et il enfonça l'acier de son poignard dans le cœur de César. Les Romains étaient des tyrannophages.

Nous ne sommes pas des Romains; nous fumons du tabac. Chaque peuple a son goût, chaque peuple a sa grandeur. C'est en Souabe qu'on fabrique les meilleures saucisses...

Si, par hasard, un Brutus naissait parmi nous, il chercherait vainement un César. Nous n'en avons pas, mais nous avons, en revanche, d'excellents bonshommes en pain d'épice.

Nous possédons trente-six rois et roitelets, et ce n'est pas trop. Chacun porte sur son cœur une étoile protectrice, et il n'a rien à craindre des ides de Mars.

Nous les appelons nos pères, et nous nommons patrie, ce qui, par droit héréditaire, appartient à nos pères royaux ou sérénissimes. Nous aimons aussi la choucroute et les saucisses.

Quand un de ces pères va se promener, nous ôtons respectueusement nos chapeaux. L'Allemagne n'est pas une caverne de bandits; nous ne sommes pas des Romains tyrannophages.

Dans la célèbre ballade du *Tannhäuser*, curieux mélange de *Volkslied* et de *Zeitgedicht*, Heine revient encore sur cette idée d'une Allemagne assoupie dans une profonde torpeur. Le noble chevalier revient de Rome, où il a vu le pape Urbain, et il retourne chez dame Vénus. Arrivé au haut du Saint-Gothard, il entend les ronflements du peuple allemand qui dort paisiblement sous la protection de ses trente-six monarques. En Wurtemberg, il s'arrête chez les poètes souabes, qu'il trouve assis sur de petites chaises percées, avec de petits bourrelets sur leurs petites têtes. A Weimar, séjour des muses, on pleure et on se lamente. Hélas ! Gœthe n'est plus, mais M. Eckermann vit encore ! Ainsi, l'imbécillité débonnaire du Michel allemand, son engourdissement, sa vie terne et prosaïque servent de cible à

la raillerie de Heine. Si les princes ont de longs bras, les prêtres de longues dents, le peuple, lui, a de trop longues oreilles pour qu'il soit jamais autre chose qu'un âne bâté.

Atta Troll (1842). Parmi les poésies politiques et satiriques de Heine, *Atta Troll* et *l'Allemagne, conte d'hiver*, occupent le premier rang, à cause de leur dimension et de leur importance. Comme toutes les œuvres de ce genre, nées de l'actualité, ces deux poèmes ont perdu pour nous, aujourd'hui, beaucoup de leur intérêt ; un commentaire historique est souvent nécessaire pour en saisir toutes les allusions. De plus, notre goût est parfois choqué par de grossiers calembours, et nous finissons par nous lasser, à la longue, de cette raillerie perpétuelle et de cette verve intarissable renouvelée d'Aristophane. Toutefois, il y a là des scènes d'un si haut comique et en même temps si poétiques que nous ne nous étonnons pas que de telles œuvres aient survécu au moment qui les a fait naître.

Heine appelait *Atta Troll* « le dernier chant forestier du romantisme ». — « J'ai écrit *Atta Troll*, dit-il dans sa préface, pour mon propre plaisir, dans la manière fantasque et rêveuse de cette école romantique où j'ai passé ma jeunesse et où j'ai fini par battre mes maîtres. »

Si l'on fait abstraction de certains détails extérieurs, du vêtement sous lequel se dissimule l'esprit moderne, rien de moins romantique pourtant. Le sujet repose sur un fond réel ; c'est un voyage aux Pyrénées qui en est le point de départ, comme les promenades dans le Harz et le séjour à Norderney nous avaient déjà valu les poèmes de *la Mer du Nord* et le *Voyage dans le Harz*. Tous les incidents du voyage avec les impressions qu'il laissa dans l'esprit du poète sont rendus avec une scrupuleuse exactitude. Quelle description vivante et poétique de cette neige qui s'ennuie dans sa solitude éternelle, « qui soupire et gémit et raconte au vent sa blanche misère » ; de ce village accroché en nid d'aigle au flanc

de la montagne et d'où l'écho nous renvoie les gais refrains des enfants qui dansent sur la place : giroflino, giroflette !

S'arrêtant un jour à Cauterets, Heine se mêle à la foule des badauds pour voir danser un ours. Tout à coup celui-ci brise sa chaîne et s'échappe dans la montagne, où son maître le poursuit et le tue. C'est de cette chasse à l'ours, dans le décor grandiose des Pyrénées, que le poète a fait la plus brillante des satires. Sans jamais perdre de vue la réalité d'où il est parti, il va maintenant déployer toute son imagination et donner libre carrière à sa fantaisie. L'ours Atta Troll, qui exécute si gravement la gavotte, sa danse favorite, au grand amusement des badauds, c'est le poète politique qui fait sonner des rimes, qui a toujours de grands mots sur les lèvres, mais ne s'inquiète pas de les mettre en accord avec ses actes.

Heine connaissait bien ce genre de poètes ; il avait combattu autrefois sous leur bannière, pour les mêmes principes, puis il s'était détourné d'eux avec horreur quand il les avait vus incliner vers la négation de l'art désintéressé et faire des muses les vivandières de la Liberté. Il leur en voulait d'avoir inventé « l'antithèse du talent et du caractère ». Aujourd'hui il se levait pour percer ces outres gonflées de vent et proclamer, en face de la doctrine utilitaire, les droits imprescriptibles de l'esprit, l'autonomie de l'art :

Rêve d'une nuit d'été, ma fantasque chanson est sans but, oui, sans but, comme l'amour, comme la vie, comme toute la création et peut-être le créateur lui-même.

Mon Pégase n'obéit qu'à son caprice, soit qu'il galope, ou qu'il trotte, ou qu'il vole dans le royaume des fables.

Ce n'est pas une vertueuse et utile haridelle de l'écurie bourgeoise, encore moins un cheval de bataille qui sache piaffer et hennir pathétiquement dans le combat des partis.

Les chants de guerre d'un Herwegh ou d'un Dingelstedt, de ces poètes de caractère qu'on se plaît à opposer à Heine,

n'excitent chez lui qu'un malicieux sourire et les plus burlesques comparaisons. Ce sont des cris d'oies qui auraient sauvé le Capitole, des pépiements de moineaux qui, avec des allumettes chimiques dans les pattes, se démènent comme l'aigle de Jupiter armé de la foudre ; ce sont des roucoulements de tourterelles qui, rassasiées d'amour, voudraient maintenant haïr, et qui traînent le char de Bellone au lieu de celui de Vénus ; ce sont enfin des bourdonnements de hannetons qui annoncent le printemps des peuples et que saisit une aveugle fureur.

Atta Troll, le représentant des *Tendenzdichter*, c'est aussi le parti vieil-allemand, teutomane et piétiste ; ses jeunes oursines bien léchées sont blondes comme des filles de pasteurs, et le plus jeune ourson, fleur de culture autochtone, sait faire la culbute aussi bien que Massmann ; comme Massmann, il ne prise que sa langue maternelle et n'a que du dédain pour le jargon des Grecs et des Romains. Avec quelle docilité il se laisse catéchiser par son père qui le rappelle au respect des vertus et des croyances de ses ancêtres !

Garde-toi, ô mon fils, de la doctrine des hommes : elle te gâterait le corps et l'âme. Parmi eux tous, il n'en est pas un de bon.

Même les Allemands, jadis les meilleurs... sont aujourd'hui dégénérés.

Ils ne croient plus en Dieu et prêchent l'athéisme ; ô mon fils, garde-toi de Feuerbach et de Bauer (1).

Ne deviens pas athée, un ours dénaturé, sans respect pour le créateur — oui, il y a un créateur à cet univers.

Le soleil et la lune là-haut, aussi bien que les étoiles, celles à queue et celles qui n'en ont pas, sont le reflet de sa toute-puissance.

Le pou le plus minuscule qui, dans la barbe du vieux pèlerin, l'accompagne en son pèlerinage terrestre, chante la gloire de l'Éternel...

---

(1) Auteurs d'ouvrages sur le christianisme et les évangiles, précurseurs de Renan avec Strauss.

Atta Troll enfin, que nous avons vu poète politique, puis teutomane de l'école de Jahn, subit un dernier avatar et devient le démagogue égalitaire, le communiste qui commence à inspirer à Heine une si vive répulsion :

L'égalité complète, que ce soit là la loi fondamentale de toutes les créatures de Dieu, sans distinction de croyances, de peau ou d'odeur.

Égalité stricte ! Que tout âne puisse s'élever jusqu'aux plus hauts emplois de l'État, tandis que le lion portera le sac au moulin !

Dans la société nouvelle de l'égalité, la propriété doit disparaître comme un vestige de l'ancienne barbarie. N'est-elle pas le vol protégé par la ruse et la force ? La nature nous a tous créés sans poche, hommes et animaux ; la poche que l'homme s'est ajoutée par la suite est aussi antinaturelle que le droit de propriété.

Comme on le voit, le caractère d'Atta Troll est assez composite : il incarne à peu près toutes les antipathies et les haines du poète. Peut-être aurait-il gagné à avoir plus d'unité, mais Heine n'était pas homme à s'arrêter, une fois les rênes de sa fantaisie lâchées. Il ne lui suffit même pas d'avoir flagellé tour à tour politiciens, teutomanes et révolutionnaires ; dans cette débauche d'imagination il y a place aussi pour le satire purement littéraire. Un soir, le poète est conduit par son guide Lascaro chez la vieille sorcière Uraka. Là il trouve tapi dans un coin de l'âtre et métamorphosé en chat un poète souabe qui ne reprendra sa forme humaine que quand une vierge pure pourra lire sans s'endormir les poésies de Gustave Pfitzer. Mais c'est surtout à Freiligrath, l'auteur du *Löwenritt* (la Chevauchée du lion) et du *Mohrenkönig* (le Roi more), que Heine s'en prend dans *Atta Troll :*

Est-ce que les rossignols ne chantent pas ? Et Freiligrath n'est-il pas poète ? Qui chanterait mieux le lion que son compatriote le chameau ?

Chez Freiligrath, pensée et expression sont rarement simultanées ; le mot vient d'abord, la pensée suit comme elle peut. Comme Platen et Hugo, il recherche la rime rare, frappante, étrange, bizarre, barbare « comme une musique turque ». Pour obtenir des effets de rime, il emploiera gravement les comparaisons les plus baroques. Le prince more sort de sa tente blanche et brillante, armé de pied en cap, telle la lune sombre sort des brillants nuages. Chez Heine, ce sera d'abord la langue de l'ours Atta Troll qui sera comparée à la lune; puis, quand le poète rencontre au Jardin des Plantes, à la fin de son poème, le pauvre roi nègre de Freiligrath devenu gardien de fauves, la même image burlesque s'impose encore à lui. Grâce aux bons morceaux que lui sert sa femme, une cuisinière alsacienne, le roi détrôné voit son petit ventre noir s'arrondir et sortir de sa chemise, comme une lune noire sort des blancs nuages.

Ce que Heine raille ainsi chez Freiligrath, ce n'est, au fond, qu'une exagération de ses propres tendances; lui-même est un virtuose de la rime, et c'est justement dans *Atta Troll* qu'il arrive à la maîtrise de son art.

La fin du poème, c'est encore de la satire littéraire, une fine parodie de la versification du roi Louis de Bavière. Sur la statue que le roi-poète élèvera à l'ours Atta Troll dans le Panthéon de la Walhalla, on lira cette inscription en style lapidaire :

Atta Troll, ours sans culotte, égalitaire sauvage. Époux estimable, esprit sérieux, âme religieuse, haïssant la frivolité;

Dansant mal, mais portant la vertu dans sa poitrine velue; quelquefois aussi ayant pué.

Pas de talent, mais un caractère.

Le texte allemand avec son accumulation de participes rappelle les vers durs et raboteux du roi Louis, qu'on peut lire encore sur les murs de la galerie des Arcades, à Munich.

Un des morceaux les plus poétiques d'*Atta Troll,* c'est

cette vision de la *Chasse infernale* qui vient un jour surprendre le poète dans la hutte de la sorcière. Diane qui représente l'art grec, la fée Abonde l'art romantique, et Hérodiade, la Juive, l'art passionné, passent devant ses yeux en une course échevelée. Hérodiade, au milieu de ses serviteurs noirs, joue avec la tête sanglante de saint Jean-Baptiste. C'est l'amour jouant avec le sang et la mort. C'est l'art et la poésie selon la conception de Heine :

C'est toi que je préfère! Plus que cette déesse grecque, plus que cette fée du Nord, je t'aime, ô Juive morte!

L'Allemagne, conte d'hiver (1844). Le mélange de réalisme et de romantisme, ce procédé observé particulièrement dans les poèmes de *la Mer du Nord* et dans *Atta Troll*, et qui consiste à partir de la réalité pour s'élever de là dans les régions sublunaires du rêve et de la fantaisie pour revenir, à la fin, au point de départ, se retrouve employé avec un talent supérieur dans *l'Allemagne, conte d'hiver*.

Ce nouveau poème fut composé, on le sait, à la suite du dernier voyage de Heine à Hambourg, en 1843. Depuis longtemps, en effet, le poète déjà sérieusement malade et meurtri par les luttes de la politique avait rêvé de revoir encore une fois les chênes et les tilleuls fleuris et les forêts de hêtres de sa patrie. A Paris, d'ailleurs, il vivait maintenant dans un isolement intellectuel et moral qui n'avait fait qu'aviver cette *sehnsucht*, cette nostalgie du pays natal dont mainte de ses poésies porte la trace : « Allemagne, chantait-il en 1839, ô mon amour lointain, quand je pense à toi les larmes me viennent aux yeux ; la gaie France me semble triste, son peuple léger me pèse lourdement. »

L'Allemagne, conte d'hiver, est donc au même titre qu'*Atta Troll* un « tableau de voyage » en vers, dans la trame duquel l'auteur a brodé toutes sortes de variations poétiques et satiriques. Ici non plus, il ne faut pas chercher plus d'unité que n'en comporte un carnet de route sur lequel le voyageur

note ses impressions. Heine, parti de Paris avec l'espoir de trouver aux lieux témoins de son enfance un peu de repos et d'apaisement, éprouva encore de ce côté une déception.

La réalité était tout autre que ses rêves. A peine arrivé à la frontière, il s'aperçut que l'Allemagne n'avait guère changé depuis le chevalier Tannhäuser; que, si elle ne ronflait plus aussi sourdement, elle se laissait encore bercer aux vieilles chansons.

Une petite harpiste chantait; elle chantait avec une voix fausse et un sentiment vrai; mais cependant sa musique m'émut.

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, le sacrifice et le bonheur de se revoir là-haut dans un monde meilleur, où toute douleur s'évanouit.

Elle chantait cette terrestre vallée de larmes, nos joies qui s'écoulent dans le néant comme un torrent, et cette patrie posthume où l'âme nage transfigurée au milieu des délices éternelles.

Elle chantait la vieille chanson des renoncements, ce dodo des cieux avec lequel on endort, quand il pleure, le peuple, ce grand mioche...

Heine vient chanter une chanson nouvelle, une chanson meilleure: « Nous voulons ici sur la terre établir déjà le royaume des cieux; laissons l'autre aux anges et aux moineaux. »

Les douaniers du *Zollverein* font ouvrir au voyageur ses malles pour voir s'il n'y a pas de dentelles, de bijoux ou de livres défendus. Ils cherchent en vain; il porte toute sa contrebande dans sa tête: « Sa tête est un nid où gazouille toute une couvée de livres à confisquer. »

A Aix-la-Chapelle, la vue des officiers prussiens réveille chez le poète sa vieille rancune contre la Prusse. Mais c'est à Cologne surtout, à Cologne, la ville sainte, que sa colère va éclater, au souvenir des bûchers allumés là jadis par le fanatisme religieux et à la vue du dôme, bastille de l'esprit,

dont Luther vint arrêter à temps la construction. Après une apostrophe au Rhin, provoquée par les vers fameux de Nicolas Becker sur « le Rhin allemand », le poète flâne une dernière fois à travers les rues de la ville, et voici que derrière lui une figure se dresse, qu'il a déjà aperçue maintes fois la nuit à sa table de travail et qui maintenant le suit comme son ombre. Sous le manteau de ce mystérieux compagnon, quelque chose étincelle d'une lueur sinistre.

Le poète l'interpelle, lui demande qui il est, et voici la réponse qu'il reçoit :

Je ne suis point un fantôme du passé, un spectre échappé de la tombe; je n'aime pas la rhétorique et ne suis pas non plus grand dialecticien.

Je suis d'une nature pratique, toujours calme et taciturne. Sache-le donc : ce que ton esprit médite, c'est moi qui l'exécute... toi tu penses, et moi, j'agis.

Tu es le juge, je suis le bourreau, et avec l'obéissance d'un valet j'exécute le jugement que tu rends — fût-il même injuste...

Je suis ton licteur et je te suis sans cesse avec la hache impitoyable; je suis l'acte de ta pensée.

Le poète et son licteur pénètrent alors dans le dôme et s'avancent jusqu'à la chapelle des rois mages. Là, froidement le licteur lève sa hache et réduit en poussière les trois squelettes dans leur sarcophage de marbre.

Par Mülheim et Hagen notre voyageur arrive à la célèbre forêt de Teutobourg, où Hermann (Arminius), le Vercingétorix germanique plus heureux que le nôtre, défit les légions de Varus. Quelle meilleure occasion de bafouer encore une fois le chauvinisme étroit des teutomanes?

Si Hermann n'avait pas gagné la bataille avec ses hordes blondes, c'en aurait été fait de la liberté allemande; nous serions devenus Romains. Mais, grâce à Dieu, Hermann a gagné la bataille, et on lui élève à Detmold un monument pour lequel moi-même j'ai souscrit.

Un arrêt forcé au milieu de la forêt met le poète en présence de loups, auxquels il tient le discours suivant qu'on peut interpréter comme une réponse plaisante à ceux qui doutent de la fermeté de ses convictions :

Frères loups, ne doutez pas de moi, ne vous laissez pas prendre aux paroles de ceux qui prétendent que je suis passé du côté des chiens et que j'ai songé à devenir conseiller aulique à la cour des agneaux. La peau de mouton dont vous me voyez parfois revêtu ne sert qu'à me réchauffer, car je suis loup et toujours hurlerai avec les loups.

En traversant la Thuringe, tout près du Kyffhäuser sous lequel l'empereur Barberousse dort, entouré de ses pages et de ses chevaliers, Heine entend un refrain que sa vieille nourrice lui a chanté jadis. Les contes charmants qui ont enchanté son enfance lui reviennent alors à la mémoire, et insensiblement, fidèle à son habitude, il glisse de la réalité dans la vision.

Le voilà lui-même, en rêve, dans la caverne du Kyffhäuser, et le vieux Barberousse s'est réveillé un moment pour s'entretenir avec lui sur le ton le plus badin et le plus bouffon. Le poète lui narre les principaux événements qui se sont déroulés dans le monde depuis qu'il dort dans cette voûte souterraine; cyniquement il lui dit la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette sur l'échafaud. L'empereur, à la fin, perd patience devant une telle impertinence et il traite son hôte de butor et de malappris.

Ma foi, monsieur Barberousse, répond le poète, je regrette bien les politesses que je vous ai faites; vous n'êtes qu'une vieille fable : nous saurons nous passer de vous. Les républicains riraient bien s'ils voyaient à notre tête un fantôme du passé avec une couronne et un sceptre. Restez dans votre caverne. Tout bien considéré, nous n'avons pas besoin d'empereur.

Nous voici à Minden, triste et sombre forteresse. La nuit, le poète croit voir dans la houppe suspendue au-dessus de

son lit, l'aigle de Prusse qui lui déchire le foie. Enfin il arrive au terme du voyage. A Hambourg, il va tout d'abord tomber aux genoux de sa vieille mère et il trouve, pour lui redire son amour, les accents les plus touchants. Pourquoi ne s'est-il pas arrêté là? L'évocation d'Hammonia, déesse protectrice de Hambourg, qu'il transforme en vile prostituée, est un manque de tact et de pudeur. Était-il nécessaire de nous faire pénétrer dans le taudis d'une courtisane pour nous annoncer le réveil de l'Allemagne et nous révéler son avenir?

La dernière pièce du poème « l'Enfer du poète », qui nous rappelle *les Châtiments* de Victor Hugo, est un avertissement et en même temps une menace altière à l'adresse du roi de Prusse.

O roi, je ne te veux pas de mal et je vais te donner un conseil : honore les poètes qui ne sont plus, mais ménage ceux qui vivent.

N'offense pas les poètes vivants; ils ont des flammes et des armes plus terribles que la foudre de ce Jupiter qu'ils ont créé.

Offense les dieux, les anciens et les nouveaux, toute la clique de l'Olympe là-haut et le grand Jéhovah par-dessus le marché. Mais n'offense pas les poètes...

Connais-tu l'Enfer du Dante, les terribles tercets? Celui que le poète y a enfermé, il n'est pas de dieu qui puisse le sauver.

Il n'est pas de dieu, il n'est pas de sauveur qui le délivre de ces flammes chantantes. Prends garde que nous ne te condamnions à cet enfer.

Romancero (1851). Derniers Poémes (1869).

J'ai dit, dans la biographie de Heine, l'évolution qui s'opéra dans ses idées morales et religieuses pendant sa longue et cruelle agonie. A côté des *Mémoires*, des *Aveux* et des lettres qui en sont un témoignage irrécusable, nous pouvons invoquer encore, à l'appui de cette assertion, le *Romancero*, publié en 1851, et les *Derniers Poèmes,* qui ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, en 1869. Ces deux recueils sont

une confession, une profession de foi du poète mourant. Après les luttes stériles qui l'avaient broyé, Heine revenait à la poésie intime; tristement il se penchait sur son cœur endolori et retrouvait, pour dire sa désespérance et ses regrets, l'inspiration du *Livre des Chants*.

Mais, entre *le Livre des Chants* et le *Romancero*, toute une vie s'était écoulée pleine d'expériences amères et de désenchantements. Tandis que, dans les poésies de jeunesse de Heine, le scepticisme sentimental luttait contre la foi enthousiaste en la vie, c'est un pessimisme universel qui est la note dominante des poésies de l'agonie.

Le *Romancero* est divisé en trois parties : *Romances*, *Lamentations* et *Lazare*, *mélodies hébraïques*.

Les romances ou ballades (*l'Asra, le Champ de bataille d'Hastings, l'Éléphant blanc, Fiancées célestes, le Poète Firdusi, Geoffroi Rudel, Pomare, le Bateau d'esclaves, Bimini, le Roi more, Walkyries, Promenade nocturne*, etc...) fournissent à Heine la légende sous le voile de laquelle il chante ses propres sentiments. Presque tous ses héros succombent comme lui à la puissance de l'injustice et du mal ou sont les victimes de leur dévouement ou de l'amour. Un des critiques les plus sagaces de Heine, M. Legras (*Heine, poète*), dit avec raison que les ballades du *Romancero* sont le livre d'or des vaincus. C'est l'Asra, condamné à mourir aussitôt qu'il aime :

Mon nom est Mohamed, je suis de l'Yémen et de la race des Asra qui meurent quand ils aiment.

C'est Charles Ier, berçant son futur bourreau dans la hutte du charbonnier; Firdusi, le chantre divin, mourant dans l'exil et la pauvreté; le roi more Boabdil, chassé de Grenade; le noble chevalier don Juan Ponce de Léon, à la recherche de l'île Bimini, où il doit trouver la fontaine de Jouvence; c'est la sombre tragédie des Atrides espagnols : don Fredrego décapité par son frère don Pedro, don Pedro tué à son

tour par Henri de Transtamare et les deux enfants qu'il a eus de Maria de Padilla jetés dans un noir cachot.

C'est encore le bon et brave roi Harold tombant sur le champ de bataille d'Hastings et dont la ballade est une des plus belles du *Romancero.*

A la nouvelle de la mort du roi dans la plaine d'Hastings, l'abbé de Waltham envoie deux moines à la découverte de son cadavre. Mais, celui-ci restant introuvable, l'abbé décide de le faire chercher par Édith au col de cygne que le roi a jadis aimée puis oubliée, et les deux moines se dirigent vers la demeure d'Édith :

Vers le milieu de la nuit, les messagers arrivèrent à la cabane dans la forêt : « Édith au col de cygne, éveille-toi et hâte-toi de nous suivre...

« Suis-nous à Hastings pour y chercher parmi les morts le cadavre du roi. Nous le porterons à l'abbaye de Waltham, ainsi que nous l'a ordonné l'abbé. »

Édith au col de cygne ne dit pas un mot; elle se troussa bien vite et suivit les moines. Sa chevelure grise flottait au vent.

Pieds nus, elle allait à travers les marais et les ronces.

Au lever du jour ils arrivèrent en vue des plages crayeuses d'Hastings.

Des milliers de cadavres gisaient là misérablement sur la terre sanglante, dépouillés, mutilés, déchirés, pêle-mêle, au milieu des charognes des chevaux...

Édith au col de cygne cherchait à gauche, cherchait à droite; plus d'une fois il lui fallut chasser avec peine les bandes de corbeaux affamés. Les moines haletaient derrière elle.

Elle avait déjà cherché tout le jour, et le soir était venu.

Tout à coup de la poitrine de la pauvre femme sort un cri aigu, épouvantable.

Édith au col de cygne a trouvé le cadavre du roi Harold. Elle ne dit pas un mot, elle ne verse pas une larme, elle baise le visage, le pâle visage.

Elle baise le front, elle baise la bouche, elle tient le corps étroitement embrassé; elle baise la poitrine toute couverte de sang noir, elle y baise chaque blessure.

Sur les épaules du roi elle remarque aussi, et elle les couvre de baisers, trois petites cicatrices de morsures qu'elle-même y avait faites en des jours plus heureux.

Les moines pendant ce temps rassemblaient des branches d'arbres et préparaient la litière sur laquelle ils portèrent le roi.

Ils le portèrent à l'abbaye de Waltham pour qu'on l'y ensevelît. Édith au col de cygne suivait le convoi du cadavre de son amour...

Une autre ballade du *Romancero*, *Promenade nocturne*, semble, à elle seule, résumer l'idée pessimiste qui présida à la conception de tout le recueil. Un amant y jette sa fiancée dans les flots pour la préserver des souffrances et de la misère et de « l'ordure » du monde.

Ainsi va s'assombrissant toujours davantage l'imagination du poète; les tristes visions des *Traumbilder* semblent de nouveau l'obséder. L'humanité lui paraît partagée en deux camps bien distincts : d'un côté les bourreaux, de l'autre les victimes ; ici les négriers, là les esclaves ; et ce sont les bourreaux, les négriers, les méchants qui de plus en plus l'emportent.

C'est pourquoi, au soir de sa vie, Heine, qui a perdu toute confiance en la bonté et la justice des hommes, ne considère plus que comme une suprême moquerie la divinisation de l'homme, que lui-même a proclamée autrefois, à la suite de Hegel et des saint-simoniens.

Les *Mélodies hébraïques* marquent plus spécialement son retour aux sentiments religieux de son enfance et sont comme l'écho poétique de ce qu'on est convenu d'appeler sa « conversion ». Heine n'y dissimule pas la prédilection qu'il a toujours eue pour le peuple d'où il est sorti. Il redevient nazaréen. Le « dieu païen » est tué en lui, et il n'est plus qu'un « pauvre Juif » qui consacrera ses dernières forces à célébrer Jéhovah et les grandes figures de l'Ancien Testament. Il glorifiera le grand poète juif du moyen âge,

Jéhuda ben Halevy ; il chantera la princesse Sabbat, libératrice d'Israël :

Chien, avec des pensées de chien, Israël fait le chien toute la semaine dans la boue et les ordures de la vie, et les gamins de la rue le bafouent.

Mais le vendredi soir, quand la nuit vient, tout à coup s'évanouit l'enchantement, et le chien redevient une créature humaine.

Dans les *Lamentations,* comme dans le livre de *Lazare* et dans les *Derniers Poèmes,* Heine renonce au voile de la légende et il exprime directement son désenchantement et son pessimisme navré :

Pourquoi le juste se traîne-t-il, sanglant et misérable, sous le poids de sa croix, tandis que le méchant, heureux comme un vainqueur, se pavane sur son fier coursier?

A qui la faute? Dieu ne serait-il pas tout-puissant? Ou bien est-ce lui-même l'auteur de ce désordre? Ah! ce serait scandaleux.

Telles sont les questions que nous ne cessons de répéter jusqu'à ce que d'une poignée de terre on nous ferme la bouche. Mais, est-ce là une réponse? (*Lazare.*)

Si cruelle et injuste que soit la vie, le poète la regrette pourtant sincèrement, et il souffre surtout de n'en plus pouvoir jouir. Avec ses amertumes, le passé lui a apporté aussi tant de joies qu'à certains moments c'est seulement le souvenir de ces dernières qui subsiste. Avec quelle énergie ce martyr se cramponne, dans ses tortures, à la vie qui s'échappe! Avec quelle invincible horreur il repousse le spectre hideux de la mort assis à son chevet! Où sont-ils, hélas! ces beaux jours où, sur son passage, les arbres de la forêt se courbaient en arcs de triomphe? (*Lamentations — Solitude de la forêt.*) La réalité présente, si funèbre, lui fait sentir plus vivement encore la perte de son bonheur :

Mon jour fut serein; heureuse fut ma nuit. Mon peuple m'acclamait chaque fois que je touchais la lyre. Mon chant n'était que

joie de vivre et que flammes; il a allumé plus d'un bel incendie.

Je suis encore dans l'été de la vie, et pourtant déjà j'ai rentré ma moisson dans la grange; et il me faut quitter ce qui me rend ce monde si beau et si cher.

La lyre tombe de ma main; en éclats se brise le verre que tout à l'heure encore je portais si joyeusement à mes lèvres orgueilleuses.

O Dieu! quelle chose laide et amère que la mort!

O Dieu! la vie est si douce et si délicieuse dans ce nid délicieux et doux qui s'appelle la vie!

Tout à l'heure, pendant que la pièce se jouait sur la scène, le public applaudissait son poète avec frénésie. Mais le rideau tombe, la pièce est finie, la salle est muette. Joie et lumière, tout s'éteint. Près de la scène vide un dernier bruit, un sifflement désespéré se fait entendre : c'est la dernière lampe qui se meurt, et cette pauvre et dernière lumière est l'âme du poète.

Tandis qu'il se consume dans le silence et la solitude, des figures de femmes passent dans ses rêves. C'est sa cruelle cousine de Hambourg, dont l'amour le poursuit ainsi jusqu'au tombeau. Ce sont toutes les amoureuses rencontrées au hasard de la route, aimées un jour, puis dédaignées. L'an prochain, l'une d'elles ira s'agenouiller sur une tombe et y versera des larmes hypocrites. D'avance, le poète qui sait mieux que tout autre la valeur des serments d'amour, lui pardonne, et il prie les anges de veiller, pour lui, sur sa compagne délaissée. Sa « fiancée d'élection », Mme de Krinitz (La Mouche), qui a éveillé en lui un amour impuissant, fait jaillir de son cœur des chants de désespoir :

Je le vois bien, c'est toi que j'ai toujours aimée; mais quelle amertume de nous rencontrer au moment de l'éternelle séparation, et de nous dire adieu en nous souhaitant la bienvenue!

Cet amour, qui s'épanouit sur le bord d'une tombe, ne peut, en effet, rappeler le mourant à la vie. La femme noire

a pressé sur son cœur la tête de sa victime ; ses baisers ont sucé la moelle de ses os. L'heure a sonné de l'inévitable séparation. C'est un bon soldat qui meurt à son poste, qui a toujours combattu en sentinelle perdue, mais qui tombe invaincu :

Sentinelle perdue dans la guerre pour la liberté, j'ai tenu fidèlement pendant trente années. J'ai lutté sans espoir de vaincre. Je savais bien que je ne rentrerais pas dans mes foyers sans blessure.

Un poste est vacant; mes blessures s'ouvrent béantes.

Quand l'un tombe, les autres serrent les rangs. Mais je tombe invaincu; mes armes ne sont pas brisées, mon cœur seul se brisa. (*Lazare — Enfant perdu.*)

ŒUVRES EN PROSE

TABLEAUX DE VOYAGE *(Reisebilder, 1826-1831.)*

De même que *le Livre des Chants* est une œuvre unique dans la poésie allemande, de même Heine inaugura avec les *Tableaux de Voyage* un nouveau genre dans la prose que personne jusqu'ici n'a pu faire revivre. Avant lui comme après lui, sans doute, il ne manqua pas d'écrivains et de poètes qui nous laissèrent de leurs aventures et de leurs voyages de merveilleuses relations ; mais un tel mélange de fine observation et de fantaisie capricieuse, d'ironie et d'humour dans un style si tranchant et si incisif ne devait aussi se rencontrer qu'une fois dans la prose allemande. En donnant au récit de voyage l'empreinte de son esprit, Heine le transforma. A vrai dire, toutes ses œuvres, même ses recueils poétiques, sont plus ou moins des tableaux de voyage. Toutes correspondent à un déplacement, à un changement de climat et d'habitudes. Il ne faut donc pas nous étonner de trouver dans ces œuvres, si diverses d'inspiration et écrites à tant d'années de distance, le même procédé.

Qu'il note les pulsations de son cœur, qu'il nous entraîne à sa suite, sur les routes d'Allemagne, d'Italie ou d'Angleterre, qu'il nous invite à une chasse à l'ours dans les Pyrénées ou nous promène, à Paris, dans les antichambres de nos ministres, dans nos musées ou nos théâtres, Heine se laisse guider par un principe immuable qui donne à l'ensemble de son œuvre un cachet d'unité. Ce principe est le suivant : qu'il s'agisse de peindre le monde moral, son moi, ou le monde extérieur, Heine analyse sa sensation ou sa pensée pour n'en retenir que les traits saillants et les détails caractéristiques; il éclaire ensuite ces détails, ces « nuances » de pensée ou de sensation d'une vive lumière et les anime d'une vie intense. Tout ce qui n'a pas ému et fait vibrer son moi extraordinairement sensible se trouve du même coup relégué dans l'ombre. Son œuvre apparaît ainsi comme une succession de points lumineux juxtaposés, groupés cependant par l'art le plus habile en vue de l'effet à obtenir. Si nous ajoutons à ce procédé constant chez Heine son souci déjà noté d'unir à la prose de la réalité la poésie de la fiction, de produire des états d'âme, des *stimmungen,* au moyen d'images sensibles, de fondre ainsi l'art et la vie, nous aurons une idée approximative de sa technique.

Les *Tableaux de Voyage* nous montrent le poète en pleine possession de cette technique et de cet art.

Heine fait entrer dans ses descriptions et ses récits toute la vie sociale, politique, religieuse et littéraire de son temps; il effleure tout, s'attaque à tout : institutions, gouvernements, opinions, préjugés, décochant à droite et à gauche ses flèches empennées. Il n'a pas en effet de plan défini; il lâche les rênes à sa fantaisie et à son caprice, qu'il semble toujours bien incapable de maitriser, et il donne ainsi droit de cité dans la littérature allemande au genre feuilleton, qui devait y fleurir de 1830 à 1840, à ce genre hybride qui participe de la poésie et de la prose, qui vise à l'effet par la

forme primesautière, le style chatoyant, l'esprit, l'humour, le ton mi-badin, mi-sérieux et l'exagération, bref, par tout ce qui rehausse et fait valoir la personnalité de l'auteur.

I. Voyage dans le Harz.

Les *Tableaux de Voyage* débutent par le *Voyage dans le Harz*, mélange de prose et de vers, paru en 1826.

Après un adieu humoristique à Gœttingen, ville célèbre par ses saucisses, son université, ses églises, non moins que par le grand nombre de ses professeurs pédants et de ses philistins étroits et bouffis d'orgueil, le jeune étudiant, dégoûté des *Institutes* et des *Pandectes*, s'en va secouer la poussière des livres et respirer les senteurs vivifiantes de la montagne. Il traverse le Harz, s'enivrant d'air pur, du parfum des fleurs et des pins, chantant avec les oiseaux de la route. Parfois, au milieu des trilles joyeuses, un sifflement aigu retentit : c'est le merle moqueur, la « spottdrossel » de la forêt allemande qui vient troubler la mélodie du rossignol. Par opposition à la platitude des philistins de Gœttingen, notre voyageur se sent tout de suite attiré et charmé par la vie simple, si poétique dans sa simplicité, des mineurs de la Thuringe. Il s'arrête au village minier de Clausthal et s'amuse à peindre un intérieur de ces braves gens :

Toute calme et immobile que paraisse la vie des mineurs, c'est pourtant une vie véritable, animée. La femme vieille et tremblotante, qui était assise derrière le poêle, en face de la grande armoire, avait peut-être passé un quart de siècle à la même place, et ses sentiments et ses idées se sont profondément identifiés sans doute avec toutes les saillies de ce poêle, avec toutes les sculptures de cette armoire. Et alors, armoire et poêle vivent, car un homme leur a donné une partie de son âme.

Ce n'est que des profondeurs d'une pareille identification avec le monde extérieur qu'ont pu naître les vieux contes de nourrice en Allemagne, dont le propre est de faire parler et agir, non pas

seulement les animaux et les plantes, mais aussi une foule d'objets inanimés...

La vieille femme en face de l'armoire, derrière le poêle, portait une robe à fleurs, d'une étoffe passée, la robe de noce de sa grand'mère. Son arrière-petit-fils, petit garçon blond, aux yeux étincelants et déjà habillé en mineur, était assis aux pieds de sa bisaïeule et comptait les fleurs de cette robe, et elle lui a peut-être raconté sur cette robe beaucoup d'historiettes, beaucoup d'historiettes graves et jolies que l'enfant n'oubliera certainement pas de sitôt.

Un autre jour, il descend dans les sombres galeries de la Caroline, si profondes que les mineurs peuvent y entendre les hourrahs poussés en Amérique en l'honneur de La Fayette, et son cœur s'attendrit de compassion pour ces humbles et ces vaillants qui travaillent là, dans la nuit, sans songer à se plaindre de leur destin. Sur la terre et dans la lumière du jour, les philosophes, pendant ce temps, s'acharnent à la solution de l'énigme de la vie et s'amusent à disséquer la raison, comme ce savant docteur Saül Ascher, aux jambes abstraites et à l'habit étriqué d'un gris transcendantal, dont le spectre apparaît une nuit à Heine. Ils ferment leurs yeux aux splendeurs de l'existence et ne sentent pas la poésie qui émane des choses et des êtres restés en communion avec la nature. Heine, lui, va découvrir la poésie et l'amour dans une pauvre chaumière de mineur perdue dans la forêt, comme Faust, dans la chambre de Marguerite, et il écrira la charmante *Idylle de la montagne*. Il fera l'ascension du Brocken, s'assiéra, rêveur, sur les rochers moussus accumulés là depuis le temps des sorcières, à qui ils servaient de balles à jouer, quand elles se rendaient au sabbat. Il prêtera l'oreille au murmure des sources, il entendra battre le cœur de la montagne. Il chantera la belle princesse Ilse, tombant en cascades d'argent dans la vallée.

Comme elle brille au soleil sa blanche robe d'écume, comme ils flottent au vent ses rubans argentés, comme ses diamants étin-

cellent! Hêtres, bouleaux et chênes assistent à ses ébats. Les oiseaux dans les airs applaudissent et les fleurs du rivage soupirent tendrement : « Oh! emmène-nous, emmène-nous avec toi, chère petite sœur! »

II. La Mer du Nord. Le *Tableau de Voyage*, qui suit le *Voyage dans le Harz*, nous transporte sur les plages de la mer du Nord et sert de commentaire aux poèmes du même nom. Après la poésie de la montagne, c'est la poésie de la mer, nous l'avons dit, qui guérit Heine de son chagrin d'amour et le rattacha à la vie. A qui sait le comprendre, qu'il est profond et mystérieusement poétique, en effet, le langage des flots! Quels jolis et aussi quels terribles contes ils savent narrer, quels horizons ils ouvrent à l'âme éveillée! Est-il symbole plus vivant du cœur humain? Toutes les visions qui passent dans les vers du poète réapparaissent dans sa prose, sans rien perdre de leur charme et de leur grandeur. Son amour n'est pas encore complètement éteint, mais il n'est plus un feu qui consume; la souffrance d'amour est devenue une douce mélancolie résignée.

Je me promène souvent au bord de la mer, et je songe à ces contes merveilleux que les marins se transmettent d'âge en âge. Le plus effrayant de ces contes est sans doute l'histoire du *Hollandais volant* (1) que l'on voit passer dans la tempête, cinglant à toutes voiles, et qui par moments met une chaloupe à l'eau, pour charger les navires qu'il rencontre de toutes sortes de lettres qu'ensuite on ne peut faire parvenir en mains propres, parce qu'elles sont adressées à des personnes mortes depuis bien longtemps. Quelquefois aussi je songe à la vieille et charmante légende du jeune pêcheur qui avait épié au bord de la mer la ronde nocturne des nixes, et qui, plus tard, parcourait le monde entier avec son violon et mettait partout les hommes en extase, en leur jouant la ravissante mélodie de la valse des ondines.

Ce qui offre un charme particulier, c'est de croiser autour de

---

(1) Le *Vaisseau fantôme*, dont Wagner a tiré le sujet d'un opéra.

l'île. Mais il faut que le temps soit beau, que les nuages en fuyant prennent des formes fantastiques et que l'on se trouve soi-même étendu sur le dos dans l'embarcation, pour contempler le ciel à son aise; il faut aussi, si c'est possible, que l'on ait un peu de ciel dans le cœur. Alors les vagues murmurent toutes sortes de refrains étranges, toutes sortes de mystérieuses paroles qui éveillent des souvenirs chéris, toutes sortes de noms qui résonnent dans l'âme comme de doux pressentiments... « Evelina! »

J'aime la mer comme mon âme.

Souvent il me paraît même que la mer est véritablement mon âme. En effet, ainsi que dans la mer il y a des plantes aquatiques cachées qui ne se montrent à la surface qu'au moment où elles s'épanouissent et qui s'y enfoncent de nouveau, lorsqu'elles se fanent : ainsi surgissent parfois des profondeurs de mon âme de merveilleuses visions de fleurs aux yeux bleus et aux lèvres vermeilles, lis de pudeur et roses de beauté qui répandent leur parfum et disparaissent de nouveau... « Evelina! »

On dit que non loin de l'île, où il n'y a rien que de l'eau aujourd'hui, se trouvaient autrefois les plus belles villes et bourgades, mais qu'un jour la mer les submergea toutes subitement et que les bateliers voient encore, par des temps clairs et calmes, les flèches étincelantes des églises englouties par les flots; plus d'un prétend y avoir entendu par des matinées de dimanche retentir le pieux carillon des cloches. La légende est vraie, car la mer est mon âme... Et parfois en m'éveillant j'entends de lointains sons de cloche et des chants sacrés, et ce nom... « Evelina! »

Le Tambour Legrand. — Evelina! ce nom poétique qui revient comme un refrain dans cet hymne à la mer désigne vraisemblablement Thérèse Heine, la fille cadette du banquier de Hambourg.

Il semble que le pauvre poète amoureux réussisse mieux à s'affranchir de ses souvenirs et qu'il rentre en possession de toute sa raison dans le livre suivant : *le Tambour Legrand* (1827). Ici, avant d'entreprendre une nouvelle étape, qui ne sera pas la moins tourmentée, il jette un regard en arrière

sur ses années d'enfance et de jeunesse et il revit, par la pensée, ses premières impressions dans la maison paternelle :

J'ai vu le jour sur les rives de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes; on la cueille en automne, on la presse, on la met en cave, en tonneaux, et on l'envoie à l'étranger.

Oh! c'est là un beau pays, plein de grâce et de soleil. Les montagnes se mirent dans les flots bleus étincelants, avec leurs vieilles ruines de châteaux, leurs forêts et leurs cités gothiques.

— Düsseldorf est une ville sur le Rhin où vivent seize mille personnes, où se trouvent en outre enterrées quelques centaines de mille autres personnes, et parmi ces dernières, comme disait ma mère, il en est qui feraient mieux de vivre, par exemple mon grand-père et mon oncle, le vieux baron de Gueldern, et le jeune baron de Gueldern qui étaient tous deux des docteurs si célèbres, qui guérirent tant de gens et qui se virent pourtant forcés de mourir eux-mêmes. Et la douce Ursule qui me portait enfant sur les bras, elle aussi y est enterrée, et un rosier pousse sur sa tombe.

Avec un attendrissement sincère, Heine rappelle ses jeux d'enfance avec le petit Wilhelm, qui se noya en voulant sauver un chat des flots du Rhin, puis ses premières velléités d'amour : la petite Véronique et surtout la belle Johanna d'Andernach, dont les mains, blanches comme des hosties, présageaient la fin prochaine. Il retrace la scène de l'abdication de l'électeur, l'entrée des Français à Düsseldorf et la proclamation du grand-duc Joachim, au milieu des vivats de la foule. En ces jours fameux qui lui sont restés gravés dans la mémoire, l'univers semblait badigeonné à neuf; la ville prenait un aspect de fête pour recevoir dignement ce joyeux peuple de la gloire qui avait traversé le monde clairon sonnant, tambour battant. Perché sur le grand cheval de bronze de la statue de l'électeur Jean-Wilhelm, Heine assistait au défilé des vieux grenadiers, avec

leurs bonnets à poil et leurs cocardes tricolores. Il n'y avait pas d'école pour les enfants, ces jours-là, puisqu'on voulait rendre tout le monde heureux !

Les maîtres du lycée de Düsseldorf ne sont pas oubliés, on le pense bien, dans cette évocation des vieux souvenirs. Heine, ce gai et cruel frondeur, parle de chacun d'eux avec une reconnaissante sympathie. Mais c'est surtout le tambour Legrand, qui logea chez ses parents pendant l'occupation française, qui lui inspira l'attachement le plus sérieux et le plus vif. Il savait si bien tambouriner sur sa caisse l'histoire moderne que son enseignement surpassait tous les manuels d'école :

M. Legrand ne savait que des lambeaux d'allemand, seulement les expressions principales : *Brot*... *Kuss*... *Ehre*... (Du pain... un baiser... de l'honneur). Mais il savait très bien se faire comprendre sur sa caisse. Ainsi, quand je ne savais pas ce que signifiait *liberté*, il me tambourinait la *Marseillaise*, et je comprenais. Si j'ignorais la signification du mot *égalité*, il me jouait la marche : *Ça ira, ça ira! les aristocrates à la lanterne!* et je comprenais.

... Il voulut un jour m'expliquer le mot *Allemagne*, et il joua cette simple et primitive mélodie que l'on joue les jours de foire, devant des chiens savants, et qui retentit ainsi : *dum, dum, dum!* (imbécile). Je me fâchai ; mais je compris cependant...

M. Legrand me racontait les faits héroïques du grand empereur et me tambourinait les marches, si bien que je voyais et que j'entendais tout en réalité. Je vis ainsi le passage du Simplon... l'empereur en avant et, derrière, ses braves grenadiers qui grimpent, tandis que les oiseaux de proie effrayés s'envolent en croassant et que les glaciers tonnent au loin... Je vis l'empereur, le drapeau à la main, sur le pont de Lodi... Je vis l'empereur en manteau gris à Marengo... Je vis l'empereur à cheval, à la bataille des Pyramides... Rien que fumée de poudre, que Mameluks! Je vis l'empereur à la bataille d'Austerlitz... Houi! comme les balles sifflaient sur la plaine glacée!... Je vis, j'entendis la bataille d'Iéna : *dum! dum! dum!*... Je vis et entendis les batailles d'Eylau, de Wagram... Non, je pouvais à peine y tenir! M. Legrand tambourinait de manière à déchirer mon propre tympan.

Quand, un jour, l'empereur apparaît lui-même dans le jardin de la cour de Düsseldorf, Heine se sent transporté de cet enthousiasme religieux qui s'empara des Hébreux, ses pères, à la vue de Moïse descendant de la montagne avec les Tables de la Loi :

Que devins-je, lorsque je le vis lui-même de mes propres yeux, lui en personne, hosannah! l'empereur?

Il venait d'entrer dans l'allée du jardin de la Cour, à Düsseldorf. En me pressant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand m'avait tambourinés; mon cœur battait la générale... et cependant, en même temps, je pensais à l'ordonnance de police qui défend de passer à cheval dans l'allée, sous peine de cinq thalers d'amende. Et l'empereur avec sa suite chevauchait au beau milieu de l'allée; les arbres, interdits, se courbaient en avant, à mesure qu'il avançait; les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage; et dans le ciel bleu on voyait distinctement flotter une étoile d'or...

Un tel dieu n'a pu succomber qu'à la coalition de la sottise et à la trahison; il a eu le sort, hélas! de tout ce qui est grand et beau. Mais sa mort sera pour l'Angleterre une honte éternelle que toute l'eau de la mer ne saura laver. Le jour de la vengeance arrivera, et elle sera terrible :

Il sera couché dans la poudre le peuple de l'orgueil; les tombes de Westminster seront en ruine et dispersées, la royale poussière qu'elles renferment livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera au souvenir du sauveur laïque qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Meara et Antommarchi (1).

---

(1) Las Cases a écrit le *Mémorial de Sainte-Hélène;* O'Meara et Antommarchi, médecins de Napoléon dans sa captivité, ont également publié leurs mémoires.

III. Voyage de Munich à Gênes. Les Bains de Lucques. La Ville de Lucques.

Le troisième volume des *Tableaux de Voyage* contient le *Voyage de Munich à Gênes* et *les Bains de Lucques*. Mais, bien que *la Ville de Lucques* ait été publiée dans le quatrième volume, je la rattache au troisième, qui est consacré entièrement à l'Italie. Du reste, les deux derniers volumes des *Tableaux de Voyage*, le troisième et le quatrième, se distinguent nettement des deux premiers par une intention de polémique et une âpreté plus violente dans la satire. C'est que, dans l'intervalle, un changement s'était également opéré dans l'esprit de Heine. Son *Tambour Legrand* lui avait valu les honneurs de la censure, et le roi de Bavière, en lui refusant une chaire à l'Université de Munich, l'avait rejeté dans l'opposition. D'un autre côté, sa conversion au protestantisme, loin de lui servir, ne lui avait attiré que des attaques de la part de ses anciens coreligionnaires, qui le traitaient de renégat, et de ses nouveaux, à qui il n'inspirait guère de confiance.

N'ayant donc plus rien à ménager maintenant, il va, dans son *Voyage en Italie,* user de représailles et laisser éclater toute sa rancune. Tandis que Gœthe, quand il avait fait ce pèlerinage aux sanctuaires de l'art, avait laissé de plus en plus son œil « devenir lumière » et s'était dépouillé de son subjectivisme, Heine mêle toujours son moi aigri à ses observations et à ses impressions. Décrit-il l'amphithéâtre de Vérone et évoque-t-il les hommes de la Rome antique, qu'aussitôt le lugubre tintement d'une cloche d'angélus fait évanouir ces fières ombres et rappelle brutalement le rêveur au présent « catholique, apostolique et autrichien ».

C'est ici que le cléricalisme, ligué avec le despotisme, dont il est le plus ferme appui, fait peser le plus lourdement son joug. Heine lui déclare une guerre acharnée, comme au plus redoutable adversaire de la liberté ; il en veut mortellement aux prêtres qui font de la religion un instrument de domination, qui oppressent les consciences, étouffent l'intelligence



D'après une gravure allemande.

Henri Heine
3. avenue Matignon, Champs Elisées

HENRI HEINE, vers 1854.

et perpétuent, en même temps que les aristocraties, l'esprit de caste de l'ancienne Égypte.

La religion, respectable et sainte dans son principe, s'est viciée, aussitôt qu'elle a cessé d'être libre pour devenir religion d'État : à partir de ce moment elle est devenue aussi la pire des tyrannies secondée par la force.

Heine ne pardonne pas non plus à l'ascétisme chrétien d'avoir chassé la joie de la terre. Il assiste une fois, à Lucques, à une procession nocturne qui se déroule dans les rues de la ville, pendant qu'aux fenêtres entr'ouvertes apparaissent des visages frais et roses de jeunes filles :

C'est la Vie qui célèbre son mariage avec la Mort et a invité à la fête la Jeunesse et la Beauté. C'était certainement la Mort que je vis aux côtés d'un prêtre pâle et soucieux ; elle lui tenait de ses mains desséchées et tremblantes le cierge qui pétillait, lui faisait de son pauvre chef dépouillé des signes d'amitié et tout encourageants; et, quelque peu solide qu'elle fût elle-même sur ses jambes, elle soutenait encore de temps à autre le pauvre prêtre. Elle avait l'air de lui souffler du cœur et de lui dire : attends encore quelques petites heures, nous rentrerons; alors j'éteindrai le cierge et je te mettrai au lit, et tes jambes froides et fatiguées pourront se reposer, et tu dormiras d'un sommeil si profond que tu n'entendras pas la cloche plaintive de Saint-Michel.

Une telle religion de « décadents » inspire à Heine presque autant d'horreur qu'à Nietzche, et pourtant sa pitié pour les humbles, les souffrants et les vaincus de la vie la lui fait en même temps révérer. C'est qu'à côté de « l'hellène » sensuel, joyeux de vivre, il y a toujours l'ennemi-né de tous les privilégiés du sort, l'ami et le défenseur de tous les malheureux.

Le protestantisme rationaliste n'est guère plus épargné par Heine que le catholicisme romain qui fleurit dans l'Italie autrichienne. Un des personnages les plus amusants qu'il introduit dans *les Bains de Lucques*, le juif Hirsch-Hyacin-

the, raconte qu'il a mis à la loterie les numéros des psaumes inscrits au tableau d'une église luthérienne, mais qu'aucun n'est sorti. Peut-on se fier à une religion si peu efficace? Ce juif Hirsch-Hyacinthe et son maître, le marquis Gumpelino, sont, à leur tour, des caricatures plaisantes de juifs tripoteurs et brasseurs d'affaires, comme Heine en avait connu à Hambourg. En s'expatriant, ils changent de religion aussi facilement que de nom. Il est vrai qu'ils ont à cela une excuse. Leur religion n'est pas une religion, mais « un malheur ».

Il y a dans le *Voyage en Italie* autre chose encore que des attaques contre la tyrannie des religions positives et, en particulier, de la théocratie romaine. La satire littéraire et politique en est aussi un des éléments essentiels. Heine n'a pas assez de sarcasmes pour en accabler Massmann, le teutomane, son heureux rival, aujourd'hui professeur à l'université de Munich :

Lui seul a conservé encore le costume de démagogue et le langage conforme. Il célèbre toujours Arminius le Chérusque et Mme Thusnelda, comme s'il était leur petit-fils. Il a toujours la même haine patriotique contre la Babel welche, contre l'invention du savon, contre la grammaire grecque païenne de *Thiersch*, contre les gants et contre tous les hommes qui n'ont pas le nez à sa convenance.

Il est le monument ambulant d'un siècle passé.

Comme le dernier des Mohicans, il est resté seul de toute une horde puissante, lui, le dernier démagogue.

Oui, dans notre nouvelle Athènes, où nous manquons encore de démagogues, nous pouvons employer celui-là : c'est un si bon démagogue, si apprivoisé, en même temps, qu'il lèche toutes les écuelles, qu'il mange dans la main des noisettes, des châtaignes, du fromage et des saucisses, bref, tout ce qu'on lui donne. Et comme il est unique en son genre, nous avons encore cet avantage particulier, qu'une fois mort nous le ferons empailler et que nous le garderons intact pour la postérité, comme le dernier des démagogues.

Une autre fois, Heine se moque spirituellement de la tourbe vile des plagiaires qui veulent singer le génie.

Ce brave Eckermann, qui se croit aussi du talent parce qu'il a approché Gœthe, qui ne comprend pas toute la distance qu'il y a entre lui et son maître, devient la cible de plaisanteries pleines d'humour. La nature, voulant un jour se regarder dans un miroir, créa Gœthe, et Gœthe fut un miroir si fidèle qu'il acquit, à la fin, lui-même une vertu créatrice. C'est du moins ce qu'assure sérieusement Eckermann : « Si Dieu, au moment de la création du monde, avait dit à Gœthe : « Mon cher ami, j'ai maintenant fini, j'ai « tout créé, sauf les oiseaux et les arbres; tu serais très « aimable si tu voulais te charger de ces bagatelles, à ma « place. » Gœthe aurait créé les oiseaux et les arbres aussi bien que le bon Dieu et dans l'esprit du reste de la création ; aux premiers, il aurait donné des plumes, et les arbres, il les aurait peints en vert (1). »

Heine approuve entièrement Eckermann ; il va même plus loin : il croit que Gœthe aurait fait les choses mieux que le bon Dieu lui-même, que, par exemple, il aurait créé un M. Eckermann tout autre et infiniment supérieur. Il l'aurait également doté de plumes et peint en vert. Peut-on opposer plus ironiquement la platitude au génie ?

Ailleurs, Heine, par la bouche du vieux lézard de *la Ville de Lucques*, met à nu la vanité de tous les systèmes philosophiques. Ils ne sont qu'air et eau, comme les nuages du ciel, qui passent aujourd'hui, superbes et azurés, au-dessus de nos têtes, et que demain le soleil va fondre et dissoudre dans le néant d'où ils sont sortis.

Il s'acharne enfin avec un cruel plaisir contre Platen, qui l'avait quelque peu égratigné dans « l'Œdipe romantique ». Les représailles étaient violentes ; le savant mé-

(1) Eckermann, secrétaire de Gœthe, nous a pourtant laissé un livre précieux : *Gespräche mit Gœthe.* — Heine vise ici son ouvrage : *Beiträge zur Poesie mit besonderer Hinweisung auf Gœthe.*

tricien, qui n'avait eu que le tort de donner à la forme la place prépondérante et de la considérer presque comme la révélation du génie, ne méritait pas une si sévère condamnation.

IV. Notes sur l'Angleterre. Dans ce nouvel ouvrage, qui termine les *Tableaux de Voyage*, Heine continue la lutte pour les idées libérales contre l'oppression et la tyrannie. Il avait espéré trouver en Angleterre la réalisation de son idéal politique et, en abordant aux rives de la Tamise, il avait entonné un hymne à la liberté :

Salut liberté ! jeune soleil du monde rajeuni ! Ces vieux soleils, l'amour et la foi, sont ternis et froids et ne peuvent plus ni éclairer, ni réchauffer. Ils sont abandonnés, ces vieux bois de myrtes qui jadis débordaient de vie, et il n'y reste plus que quelques colombes timides. Elles tombent les vieilles cathédrales qu'élevèrent autrefois à une hauteur gigantesque des races hardiment pieuses qui voulaient édifier leur foi jusque dans le ciel ; elles se démolissent pièce à pièce, et leurs dieux ne croient plus à eux-mêmes. Ces dieux sont décrépits, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute la force qu'enferme le cœur de l'homme devient aujourd'hui amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion de notre temps, et c'est encore une religion qui se prêche, non aux riches, mais aux pauvres, et elle aussi a ses apôtres, ses martyrs et ses Ischariotes.

Mais bientôt le désenchantement était venu. Vus de près, les Anglais ne parurent plus à Heine ce peuple d'élection qu'il avait rêvé ; leur égoïsme, leur froid calcul, leur positivisme étroit, la hideuse misère qu'il rencontra dans les basfonds de la société londonienne, tout cela refroidit singulièrement son enthousiasme.

Sur la façon différente dont les Anglais, peuple d'intérieur, les Français, peuple sociable, et les Allemands, peuple spéculatif et idéologue, conçoivent la liberté, il

écrit maintes pages d'une justesse frappante et qui témoignent d'une observation très pénétrante.

L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime; il la possède, et, quoiqu'il ne la traite pas avec une tendresse particulière, il sait pourtant, au besoin, la défendre comme un homme. Le Français aime la liberté comme la fiancée de son choix; il brûle pour elle, il s'enflamme, il se jette à ses pieds avec les protestations les plus exagérées, il se bat pour elle à mort, et pour elle il fait mille folies. L'Allemand aime la liberté comme il aime sa vieille grand'mère...

Peut-être que l'Anglais spleenique, dégoûté de sa femme, lui mettra un jour la corde au col et l'ira vendre au marché de Smithfield. Le léger Français deviendra peut-être infidèle à sa fiancée, la quittera et s'en ira, chantant et dansant, faire la cour aux dames de son Palais-Royal. Mais l'Allemand ne mettra jamais tout à fait à la porte sa vieille grand'mère; il lui donnera toujours une petite place au foyer, où elle pourra conter aux enfants attentifs ses contes de fées. Si, un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté avait disparu du monde entier, ce sera un rêveur allemand qui la retrouvera dans ses vers.

Comme il était devenu carbonaro en Italie, pour haïr les prêtres et les aristocrates, Heine devient radical en Angleterre. Son barbier de Londres, master White, avait l'habitude, raconte-t-il, de manier son rasoir avec une colère significative, quand il venait de parler du pauvre peuple mourant de faim, pour engraisser de gros lords, des chiens de chasse et des prêtres. Heine, lui aussi, a peine à dominer son sauvage courroux contre le haut clergé et la haute noblesse; lui aussi poursuit d'une haine implacable Wellington, le vainqueur imbécile de Napoléon, le représentant des lords (1) :

Cet homme a eu le malheur d'être heureux partout où les plus grands hommes du monde ont été malheureux, et cela nous

(1) L'année même où il faisait paraître les *Notes sur l'Angleterre* (1831), Heine écrivait un violent pamphlet contre l'aristocratie : *Lettres de Kahldorf sur la noblesse* (adressées au comte de Moltke)

révolte et nous le fait haïr. Nous ne voyons en lui que la victoire de la sottise sur le génie... Arthur Wellington triomphe là où Napoléon Bonaparte succombe ! Jamais homme n'a été favorisé par la fortune d'une façon plus ironique...

Ce qui me chagrine le plus est la pensée qu'Arthur Wellington sera aussi immortel que Napoléon Bonaparte ; le nom de Ponce-Pilate n'est-il pas resté de la même manière aussi immortel que le nom du Christ ! Wellington et Napoléon ! c'est un bizarre phénomène que l'esprit humain puisse penser à tous les deux en même temps. Il n'existe pas de plus grand contraste qu'entre ces deux hommes, même à l'extérieur. Wellington, mannequin imbécile, avec une âme grise et terne dans un corps de toile cirée, sourire de bois sur une figure glacée... Qu'on se figure auprès de lui l'image de Napoléon !

Comme épilogue aux *Tableaux de Voyage*, Heine lance au peuple allemand une apostrophe véhémente. Tel ce fou, Kuntz von der Rosen, qui réussit à s'introduire dans le cachot où l'empereur Maximilien achève de mourir lentement, seul avec son affliction, « abandonné de tous ceux qui lui avaient prodigué leurs caresses aux jours ensoleillés du bonheur », tel Heine vient aussi, sous la livrée de la folie, apporter au peuple allemand dans les fers, consolations et conseils et lui annoncer la fin prochaine de sa servitude :

Car toi, mon peuple, tu es le véritable empereur, le véritable maître du pays... Ta volonté est souveraine, et bien plus légitime que ce bon plaisir vêtu de pourpre qui invoque un droit divin sans autre consécration que les huiles des charlatans tonsurés... Ta volonté, mon peuple, est la seule source légitime de toute-puissance. Encore que tu sois dans les fers, ton bon droit l'emportera à la fin ; le jour de la délivrance approche, une nouvelle ère commence... Mon empereur, la nuit vient de finir, et dehors brille la pourpre matinale.

Pour avoir apporté cette bonne nouvelle à son peuple, le pauvre fou lui demande seulement, comme récompense, de

ne pas le faire tuer. Il sait, en effet, que la reconnaissance de la foule se manifeste souvent d'une façon brutale, et qu'il est de règle que le peuple lapide ses bienfaiteurs. En s'enthousiasmant pour la liberté du peuple, il ne perd pas de vue qu'elle peut devenir entre ses mains un instrument de destruction et de tyrannie.

De la France (1832). — Lettres à Lewald (1837). — Lutèce (1843-1854).

Dans l'été de l'année 1830, Heine se trouvait en villégiature dans l'île d'Helgoland, et, bien décidé à laisser là philosophie et politique, s'amusait à lire Homère, la Bible et l'« Histoire des Lombards » de Warnefried. Après ses premières escarmouches il avait pressenti l'inanité de ses efforts et vu sa belle ardeur juvénile s'éteindre peu à peu. Il lui semblait alors que l'humanité était condamnée à tourner éternellement dans le même cercle désolé, soumise, comme la mer, aux lois éternelles du flux et du reflux. Et voilà que la nouvelle de la révolution de Juillet venait ranimer son courage abattu et faire de lui un homme nouveau. Dans l'ivresse de son enthousiasme, il n'hésite plus ; il va, lui aussi, prendre les armes et se jeter dans la mêlée. Il arrive donc à Paris, où tant de réfugiés allemands trouvent, à cette époque, une si généreuse hospitalité, et y devient le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg,* un des nombreux journaux dirigés par le baron Cotta, de Stuttgart. Sa tâche est d'y renseigner ses compatriotes sur les choses de France. Mais, dès le mois de juin 1832, il doit cesser sa collaboration, devenue compromettante, et il réunit alors ses articles sous le titre de *la France* (französische Zustände). Ce n'est que huit ans plus tard qu'il envoie de nouveau à la *Gazette d'Augsbourg* — 1840 à 1843 — des correspondances publiées également en volume sous le titre de *Lutèce*, en 1854. Dans l'intervalle, il écrit les *Lettres à Lewald,* un de ses amis, directeur d'une revue dramatique à Stuttgart.

Dans ces trois recueils, nous avons l'ensemble des jugements toujours sincères et intéressants portés par Heine sur notre pays et son gouvernement, son rôle et son avenir. Comme toutes les natures enthousiastes, il était prédestiné à voir partout ses beaux rêves s'évanouir en face de la réalité. Sa vie n'avait été jusqu'ici que déceptions et désillusions ; celle qui l'attendait dans la « nouvelle Jérusalem » ne devait pas être la moins douloureuse. Dès son entrée dans Paris, il remarque que çà et là, aux coins des rues, les mots de *liberté*, *égalité* et *fraternité* sont déjà effacés, que les joues de la belle Lutèce sont encore rouges, il est vrai, des baisers de flamme du soleil de Juillet, mais que sur sa poitrine le bouquet de fiançailles commence à se faner. Bientôt la révolution de Juillet, que, de loin, il avait saluée comme l'aurore d'une ère de liberté, va lui sembler avortée. Il va voir, de près, que le peuple n'a fait que changer de maîtres, et que ses nouveaux, les aristocrates de l'argent, ont tous les défauts des anciens, sans une seule de leurs qualités :

Il ne me vient pas à l'esprit de regretter l'ancien régime du privilège nobiliaire ; ce n'était que putréfaction peinte, cadavre fardé et parfumé qu'il fallait coucher doucement dans la tombe ou précipiter de force, au cas où il eût voulu continuer sa vie mensongère et ne pas se laisser enterrer. Mais le régime nouveau qui a succédé à l'ancien est bien plus repoussant encore, et il est bien plus difficile de supporter cette grossièreté sans vernis, cette vie sans parfums, cette industrieuse chevalerie d'argent, cette garde nationale, cette force armée qui frappe quiconque ose prétendre que seuls le génie, la beauté et l'amour doivent gouverner le monde. Les hommes de pensée qui, au XVIIIe siècle, ont préparé, au prix de tant de peines, la révolution en France, rougiraient de voir comme l'égoïsme bâtit ses misérables cabanes sur l'emplacement des palais renversés, et comme de ces cabanes sort une nouvelle aristocratie qui, plus déplaisante que l'autre, ne tente même pas de se légitimer par une idée, par la foi à la vertu héréditaire.

Comme il se trompait, hélas! ce brave pêcheur d'Helgoland qui voyait naïvement dans la révolution de Juillet le triomphe des pauvres!

Quant à la royauté, issue de la Révolution, c'est, aux yeux de Heine, un gouvernement indécis et sans énergie, qui louvoie entre les partis et se rend suspect à tous. Louis-Philippe méconnaît le principe auquel il doit la vie. C'est le peuple et les pavés de Juillet qui l'ont élevé au trône, et, aujourd'hui, il ne cherche plus qu'à s'y maintenir et à affermir sa dynastie en s'alliant avec les princes et en continuant la période de la Restauration. Aussi la nation se trouve-t-elle divisée entre philippistes et républicains, également acharnés à se combattre. Pour les premiers, Louis-Philippe, en vertu de ses origines, est un protecteur sûr de la liberté et de l'égalité, en même temps qu'un garant de la paix. Pour les républicains, au contraire, il est un mandataire insuffisant des intérêts sacrés de la République, et il est condamné à une intolérable duplicité.

Les ministres de Louis-Philippe sont incapables de lui montrer sa voie. Heine n'est guère tendre ni pour Thiers, ni pour Guizot; mais c'est surtout en Casimir Périer, l'homme du juste milieu, qu'il voit le mauvais génie du roi : « Cette figure sombre s'est placée entre le peuple et le soleil de Juillet... C'est un Prométhée à rebours, qui vole la lumière aux hommes pour la rendre aux dieux. » Si jamais la France périt, si les bottes sales des Teutons souillent encore une fois le sol sacré des boulevards, toute la responsabilité en retombera sur cet homme néfaste, par qui la France est transformée en un grand hall de la Bourse.

Au conflit entre monarchistes et républicains, Heine assiste en spectateur désintéressé, parce que la forme du gouvernement reste toujours pour lui chose secondaire. L'histoire n'a-t-elle pas connu des républiques tyranniques qui ne furent au fond que des oligarchies, comme les républi-

ques grecque et romaine, et, par contre, des monarchies démocratiques? N'est-ce pas précisément sous la dictature de Napoléon, du moins avant le 18-Brumaire, que les Français ont joui le plus de l'égalité civile et politique? Napoléon était alors un saint-simonien qui s'attachait à substituer aux privilèges du hasard les privilèges du mérite et du talent :

Arrivé qu'il était, par sa supériorité intellectuelle, à la suprême puissance, il n'avançait que le règne des capacités et avait pour but le bien-être physique et moral de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Il régnait moins au profit du tiers état, de la classe moyenne, du juste milieu, que dans l'intérêt des hommes dont la richesse tout entière est dans le cœur et dans les bras. Son armée était une hiérarchie dont les gradins d'honneur n'étaient occupés que par le mérite personnel et la capacité. Le moindre fils de paysan y pouvait, aussi bien que le gentilhomme de la race la plus antique, obtenir les dignités les plus élevées et gagner de l'or et des étoiles d'honneur.

Le meilleur gouvernement est, pour Heine, celui qui réalise le mieux son idéal social et moral. Il l'écrit dans une lettre significative à son ami Laube, en 1833 :

Vous êtes plus haut que tous les autres qui ne voient dans la Révolution que le côté extérieur et n'en comprennent pas les profonds problèmes. Il ne s'agit ni de la forme, ni des personnes, ni d'une république à établir ou d'une monarchie à limiter, mais du bien-être matériel d'un peuple. L'ancienne religion spirituelle a été salutaire tant que la majorité des hommes a vécu dans la misère et n'avait pour se consoler que la religion du ciel. Mais les progrès de l'industrie et des sciences économiques ont permis de tirer ces hommes de la misère matérielle et de les rendre heureux sur terre.

Aussi son culte personnel pour Napoléon, les souvenirs que le grand empereur a laissés dans le peuple ne font pas oublier à Heine que Napoléon, après avoir été l'homme de

la Révolution, fut aussi celui de la contre-Révolution. La France tient à lui parce qu'il l'a grisée de gloire :

Les jours de l'Empire sont la poésie de la masse du peuple, poésie qui fait contraste avec l'esprit mesquin de la bourgeoisie victorieuse. L'héroïsme de l'époque impériale est la seule chose à laquelle les Français soient encore sensibles, et Napoléon est le seul héros auquel ils croient encore.

Il n'est pas certain néanmoins que Napoléon ne fut pas, à tout prendre, un malheur pour son pays, comme Heine s'en était déjà avisé en visitant, dans son *Voyage de Munich à Gênes,* le champ de bataille de Marengo.

Au 18-Brumaire, Napoléon trahit la Révolution, sa mère : ce n'est plus qu'un aristocrate et le féodal ennemi de toute égalité. Et puis, que de foyers n'a pas vidés son insatiable ambition ! Combien de troupeaux d'hommes il a conduits à la boucherie ! Si Heine lui conserve malgré tout sa sympathie, c'est que, comme la masse du peuple, il s'en laisse imposer par cette puissante individualité. En tout cas, sa clairvoyance et son bon sens sont toujours prêts à le préserver des excès de l'enthousiasme.

Il croit deviner que les Français, avec leur goût du faste et du luxe, leur gloriole et leur soif de distinctions, ne s'accommoderont jamais entièrement d'un régime républicain. Dans la capitale de la gastronomie, dans la patrie des Véry, des Véfour et des Carême, on ne goûtera jamais les mauvaises sauces noires des Spartiates. Robespierre s'est imaginé à tort qu'il introduirait la sévérité républicaine dans ce Paris où « 150 000 modistes, parfumeurs et coiffeurs exercent leur riante, odorante et frisante industrie ». Les Français sont aussi peu mûrs pour la République, qu'ils sont pourtant condamnés à subir un jour ; ils sont aussi dépourvus des vertus républicaines que les Allemands réunis, le 27 mai 1832, à Hambach, pour proclamer la République européenne, et n'osant même pas se proclamer compétents.

Cependant la corruption et la démoralisation descendent chaque jour de la bourgeoisie dans le peuple, un travail de dissolution et de désagrégement se poursuit lentement dans les bas-fonds de la société; et, ce ne sera pas seulement la République qui sera la fin de la chanson, mais un communisme hideux qui mènera la France à l'abîme. Heine qui a coopéré à son avènement, croyant travailler au règne de la liberté, tremble maintenant devant son œuvre. Il s'aperçoit avec frayeur qu'en combattant, avec les saint-simoniens, les privilégiés du sort et de la naissance, il a semé les idées de révolte et que son rêve généreux d'eudémonisme universel n'aboutit qu'au plus grossier matérialisme. Une soif effrénée de jouissances vulgaires, un déchaînement des appétits les plus sauvages, un égalitarisme niveleur menacent l'art, la science, toute la culture intellectuelle de l'Europe. Devant cette invasion de barbares qui va se ruer sur la vieille société, les sentiments de Heine à l'égard du gouvernement de Louis-Philippe changent. A partir de 1840 surtout, il est tout à fait réconcilié avec le roi-citoyen et ses ministres, dont la sagesse seule peut encore retarder l'heure du cataclysme :

Louis-Philippe est le grand sorcier qui, par sa prudente sagesse, tient enchaînées les tempêtes. Quiconque veut dormir tranquille doit recommander dans ses prières la vie du roi de France à tous les anges gardiens de nos destinées.

C'est à lui qu'il appartient de faire l'éducation de la démocratie, de la préparer à l'exercice raisonnable et juste de ses droits, pour que la révolution sociale qui gronde ne la prenne pas au dépourvu :

En fait, la continuation de cette période de paix où l'on peut engranger la récolte mûrie est notre plus pressant besoin. La semence des principes libéraux a d'abord poussé, abstraitement, en épis verts, et il importe que ces épis aient le temps de mûrir tranquillement, que toute cette abstraction puisse se changer en

réalité concrète et solide. La liberté, qui jusqu'à présent s'est incarnée seulement çà et là en quelques hommes, doit aussi pénétrer dans les masses elles-mêmes, dans les couches les plus profondes de la nation et se faire peuple. Cette incarnation populaire de la liberté, cette évolution mystérieuse qui, comme toute naissance, comme toute maturation, exige, comme condition nécessaire, du temps et du repos, n'est certainement pas moins importante que ne le fut, jadis, la proclamation des principes par nos devanciers. Le Verbe se fait Chair, et la Chair saigne. Nous avons une besogne plus humble, et nous endurons des souffrances pires que nos devanciers.

Pendant son séjour à Paris, Heine suit d'un œil aussi attentif le mouvement littéraire que le mouvement politique. Il avoue que l'époque terne et prosaïque du régime de Juillet est peu favorable à l'éclosion du génie, voire même du talent. Sous l'Empire, les héros de Corneille et de Racine pouvaient encore compter sur la sympathie : ils jouaient devant la loge de l'empereur ou devant un parterre de rois. Mais ces temps sont passés. Napoléon est mort et, avec lui, la vieille aristocratie ; le trône n'est plus qu'un vulgaire siège de bois recouvert de velours rouge : c'est le règne de la bourgeoisie sans idéal et des héros de Paul de Kock et d'Eugène Scribe.

Victor Hugo, ce « beau bossu », avec ses oripeaux, son or et ses pierreries, est insupportable à Heine. Celui-ci déclare tout net qu'il faut que la bourgeoisie nouvelle ait bien des fautes à expier pour être condamnée à aller avaler, au Théâtre-Français, « la desserte de la cuisine romantique d'Allemagne, la choucroute versifiée, *les Burgraves* de M. Victor Hugo! »

Lamartine aussi n'est qu'un brillant et ennuyeux rhéteur ou un « saule pleureur ».

Alexandre Dumas, sans être aussi grand poète que Victor Hugo, lui est bien supérieur par ses qualités théâtrales ; il a la verve et le talent dramatique; le théâtre est sa vraie

vocation. De droit, tous les sujets dramatiques lui appartiennent, qu'il les puise dans la nature, dans Schiller, Shakspeare ou Calderon. Il fond de nouvelles monnaies avec des vieilles, et nous devrions le remercier des larcins qu'il fait au passé pour en enrichir le présent.

Mais George Sand, pour la prose, et Alfred de Musset, son *cavaliere servente*, pour la poésie, surpassent tous leurs contemporains. George Sand est en tout l'opposé de Victor Hugo ; elle personnifie la vérité, la beauté, le goût, l'enthousiasme, toutes choses qui justement manquent à Hugo. Extérieurement, elle est belle comme la Vénus de Milo. Sa tête porte un cachet idéal qui rappelle les plus nobles monuments de l'art grec. Comme les femmes qui défendent avec le plus d'ardeur l'émancipation féminine ne s'en croient pas moins obligées de chercher une autorité, un appui dans l'homme, George Sand aussi a son directeur de conscience, le « capucin philosophe » Pierre Leroux, et malheureusement l'action de ce dernier sur son talent est funeste. Elle se laisse aller parfois à la déclamation creuse, au lieu de créer de belles formes et d'honorer l'art pour l'art.

Pour ce qui est des acteurs au théâtre, Heine loue sans réserve les Français nés comédiens.

Les Français savent si bien apprendre leurs rôles dans toutes les situations de la vie et se draper si avantageusement que c'est plaisir à voir. Ils sont les comédiens ordinaires du bon Dieu, une troupe d'élite, et toute l'histoire de la France m'apparaît quelquefois comme une grande comédie, représentée d'ailleurs au bénéfice de l'humanité. Dans la vie, comme dans la littérature et dans les arts plastiques, c'est le théâtral qui domine chez les Français.

Cela ne l'empêche pourtant pas de regretter que la vie publique et le système représentatif en France absorbent pour le moment les meilleurs talents d'acteurs

et qu'au théâtre on ne trouve plus que des médiocrités.

Parmi les plus belles pages de critique que Heine a consacrées à notre littérature et à notre art, nous devons mentionner encore, entre autres, celles qu'il écrivit sur Meyerbeer, Chopin, Liszt et Berlioz, et sur nos historiens : Thiers, Guizot, Michelet et Quinet. Ces deux derniers, il les défendit vaillamment contre la réaction cléricale, et il prononça sur Quinet le jugement le plus flatteur et le plus juste :

Il n'y a pas maintenant dans le monde entier trois poètes qui soient doués d'autant d'imagination, de richesse d'idées et d'originalité qu'Edgar Quinet.

De l'Allemagne (1833-1834).

La principale préoccupation de Heine à Paris fut de servir d'intermédiaire entre l'Allemagne et la France. Il était persuadé que ces deux nations étaient faites pour s'entendre dans le domaine intellectuel comme dans le domaine économique et que leur union serait la paix de l'Europe. Aussi l'avons-nous vu batailler, sans trêve ni repos, contre les teutomanes gallophobes qui vivaient encore sur les idées de 1813 et confondaient le patriotisme avec la haine de la France. Après que la diète de Francfort eut interdit les ouvrages de la Jeune Allemagne, il écrivait dans un violent pamphlet contre Menzel le Dénonciateur : « La France est notre alliée naturelle ; qui ne le voit pas est un imbécile, et qui le voit et agit à l'encontre est un traître. »

Le meilleur moyen, à ses yeux, pour réconcilier la France et l'Allemagne était de dissiper tout malentendu entre les deux pays et de les faire connaître l'un à l'autre. Pendant qu'il envoyait à Cotta, pour la *Gazette d'Augsbourg,* et à son ami Lewald ses « correspondances » parisiennes, il écrivait pour les Français, dans *l'Europe littéraire* de V. Bohain (1833) : *État actuel de la littérature en Allemagne; De l'Al-*

lemagne depuis Mme de Staël, et, dans la *Revue des Deux Mondes : De l'Allemagne depuis Luther* [1834] (1).

Ce vaste tableau de l'Allemagne est une œuvre audacieuse qui résume toute la pensée de Heine, ses aspirations et ses tendances durant ses premières années à Paris. C'est la doctrine saint-simonienne, en effet, dont Heine était alors épris, qui l'a inspirée ; la première édition en parut même avec une dédicace enthousiaste à Enfantin.

Heine emprunte aux saint-simoniens leur philosophie de l'histoire. Au spiritualisme chrétien, qui a brisé la belle harmonie du corps et de l'âme, de l'esprit et de la matière et qui a étendu sur l'humanité un voile de deuil, a succédé enfin, proclame-t-il, le panthéisme naturaliste dont les philosophes allemands, de Kant à Hegel, furent les prophètes. Avant eux, Luther, le premier, avait eu le courage d'affranchir son pays de la tyrannie de la tradition, au nom de la libre pensée et de la raison. Lessing, son continuateur, le délivra, à son tour, du culte de la lettre, devenue aussi tyrannique que la tradition, et porta au dieu chrétien un coup mortel :

Nous l'avons si bien connu depuis son berceau en Égypte, où il fut élevé parmi les veaux et les crocodiles divins, les oignons, les ibis et les chats sacrés... Nous l'avons vu dire adieu à ces compagnons de son enfance, aux obélisques et aux sphinx du Nil, puis en Palestine devenir un petit dieu-roi chez un pauvre peuple de pasteurs... Nous le vîmes plus tard en contact avec la civilisation assyro-babylonienne ; il renonça alors à ses passions par trop humaines, s'abstint de vomir la colère et la vengeance ; du moins ne tonna-t-il plus pour la moindre vétille... Nous le vîmes émigrer à Rome, où il abjura toutes sortes de préjugés nationaux et proclama l'égalité céleste de tous les peuples. Il fit, avec ces belles phrases, de l'opposition contre Jupiter et intrigua tant qu'il

(1) Une édition allemande de ces deux études paraissait en même temps à Leipzig et à Hambourg, sous le titre de : *Zur Geschichte der neueren schönen Litteratur in Deutschland* (1833) ; — *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland* (1834).

arriva bientôt au pouvoir et, du haut du Capitole, gouverna la Ville et le monde... Nous l'avons vu s'épurer, se spiritualiser encore davantage, devenir paternel, miséricordieux, bienfaiteur du genre humain... Rien n'a pu le sauver. N'entendez-vous pas résonner la clochette? A genoux!... On porte les sacrements à un dieu qui se meurt.

Luther et Lessing sont tous deux comme les météores brillants qui, jusqu'à Kant, ont guidé et éclairé le peuple allemand dans sa marche vers le progrès et la liberté. Ils sont les premiers libérateurs qui ont rompu les chaînes de l'esprit. Kant est venu ensuite, ce grand démolisseur qui inaugura dans le domaine philosophique une révolution analogue, par ses effets, à la révolution politique française. Le déisme auquel s'était arrêté Lessing dut céder la place à un nouvel évangile ; il aboutit avec Hegel à un panthéisme sensualiste, à une philosophie de la nature qui marque la dernière étape dans l'évolution de l'esprit humain.

Les puissances du passé, cependant, n'ont pas complètement abdiqué. Un moment elles relèvent fièrement la tête avec le romantisme allemand, qui est un retour au moyen âge et au spiritualisme, une négation de tout le travail philosophique accompli depuis Luther.

Les Schlegel, les Tieck, les Novalis et les Brentano ne font pas que découvrir de nouvelles sources de poésie dans le Volkslied et les littératures romanes, ils deviennent surtout les plus ardents champions de la réaction féodale :

En France, la mode du gothique n'était qu'une mode et ne servait qu'à rehausser la joie des temps présents. On laisse flotter ses cheveux en boucles du moyen âge, mais il suffit d'une observation distraite du coiffeur qui vous dit que cela va mal pour qu'on se fasse abattre du même coup de ciseau la chevelure moyen âge et les idées qui s'y rattachent. Hélas! c'est tout autre chose en Allemagne. La raison en est que le moyen âge n'est pas encore entièrement mort et décomposé. Le moyen âge allemand ne gît point pourri dans son tombeau ; il est souvent animé par

un méchant fantôme; il apparaît au milieu de nous à la pleine clarté du jour et suce la vie la plus colorée de notre cœur.

C'est justement cette Allemagne romantique et moyenageuse que Mme de Staël a vue, quand, accompagnée de son fidèle mameluk, G. Schlegel, elle traversa « les mansardes de la littérature allemande ». L'Allemagne, qu'elle prétendait opposer à la France matérialiste de l'Empire, lui parut un « nébuleux pays d'esprits », où des hommes sans corps et tout vertu se promènent sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique.

Partout elle vit du spiritualisme et encore du spiritualisme; elle vanta, dit Heine, notre honnêteté, notre probité, notre moralité, notre simplicité, notre culture intellectuelle; elle ne vit pas nos maisons de correction, nos bouges, nos casernes. En lisant son livre, on croirait que chaque Allemand mérite le prix Montyon, et tout cela dans la seule intention de vexer l'empereur dont nous étions à cette époque les ennemis.

A la réaction romantique, dont le sens échappa à Mme de Staël, les deux plus nobles génies de la littérature allemande tinrent heureusement tête, en rejetant dans la nuit tous les fantômes du passé.

Schiller, le chantre inspiré de l'émancipation humaine, ne perd jamais de vue dans ses œuvres, dont chacune est comme un chant d'affranchissement, les progrès sociaux de l'humanité. « Il travailla, toute sa vie, à ce grand temple de la Liberté qui doit renfermer toutes les nations comme une même communauté. »

Gœthe est l'artiste par excellence; tout ce qu'il écrit est un chef-d'œuvre merveilleusement fini. « Et ses chefs-d'œuvre ornent notre chère patrie, comme de belles statues décorent un jardin; mais ce sont des statues. On peut en devenir amoureux, mais elles sont stériles. Les poésies de Gœthe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller. L'ac-

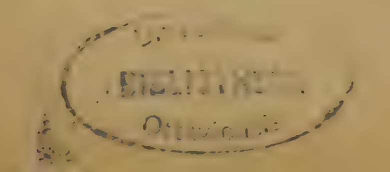
tion est fille de la parole, et les belles paroles de Gœthe ne créent pas d'enfants. C'est la condamnation de tout ce qui est né seulement de l'art. »

Toutefois, malgré son indifférentisme politique, le grand Olympien a su exprimer dans sa poésie toutes les aspirations de l'homme moderne. Le peuple allemand n'est-il pas son Faust avide de jouissances matérielles et acharné en même temps à la poursuite de la vérité, mais rétablissant à la fin en sa personne la belle harmonie grecque, l'union de l'art et de la vie?

Gœthe et Schiller ont préparé du reste la voie à une nouvelle phalange qui surgit maintenant pleine d'ardeur et d'audace et qui se donne comme mission de proclamer au monde la révolution philosophique qui aboutit en Allemagne à Hegel, en France à Saint-Simon. Heine trace ainsi le programme et le but de la Jeune Allemagne :

Les écrivains de la Jeune Allemagne ne font pas de différence entre vivre et écrire ; ils ne séparent point la politique de la science, de l'art, de la religion ; ils sont en même temps artistes, tribuns et apôtres... Une foi nouvelle les anime d'une passion dont les écrivains de la période précédente n'avaient pas idée, et cette foi, c'est la croyance au progrès, croyance qui naquit de la science... Nous avons mesuré les contrées, pesé les forces de la nature, calculé les ressources de l'industrie, et voyez, nous avons trouvé que cette terre est assez grande, qu'elle offre à chacun de nous un espace suffisant pour y bâtir la chaumière de son bonheur, que cette terre peut nous nourrir tous convenablement, si tous nous travaillons et si l'un ne veut pas vivre aux dépens de l'autre... Le nombre de ces savants et de ces croyants est sans doute encore petit, mais le temps est venu où les peuples seront comptés d'après les cœurs et non d'après les têtes.

Tandis que les écrivains de la Jeune Allemagne, disciples de Hegel et de Saint-Simon, jettent les bases de la cité future, la révolution qui doit anéantir à jamais le passé se prépare en Allemagne. Opérée déjà dans le domaine de l'es-



prit, elle est prête à passer dans le domaine des faits. Kantiens, fichtéens et philosophes de la nature évoqueront les vieilles divinités guerrières germaniques et les mèneront à l'assaut des cathédrales gothiques :

Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi ; il n'est pas très leste et vient en roulant un peu lentement; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement, comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est calme, et si vous voyez çà et là quelques hommes gesticuler un peu vivement, ne croyez pas que ce soient les acteurs chargés de la représentation. Ce ne sont que des roquets qui courent dans l'arène vide, aboyant et échangeant quelques coups de dents avant l'heure où doit entrer la troupe des gladiateurs qui combattront à mort.

Heine, qui ne fut pas toujours le mauvais prophète que l'on a dit, prévoit bien que ce peuple d'idéalistes et de rêveurs, que nous a présenté Mme de Staël, est à la veille de devenir terriblement pratique et qu'il mettra d'autant plus d'âpreté à jouir, à son tour, des biens de la terre qu'il aura rêvé plus longtemps.

Hegel, le glorificateur de la force, trouvera en Bismarck l'homme d'État qui appliquera ses principes et en tirera toutes les conclusions. En attendant, Heine nous donne, à nous Français, des conseils qu'il eût été bon et sage d'écouter avec plus d'attention :

Prenez gardes, Français ! Je n'ai que de bonnes intentions à votre égard et je vous dis d'amères vérités. Vous avez plus à craindre de l'Allemagne délivrée que de la Sainte-Alliance tout entière avec tous les Croates et les Cosaques...

Quoi qu'il arrive en Allemagne, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras.

... J'ai presque été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France.

Comme, en dépit de votre romantisme actuel, vous êtes nés classiques, vous connaissez votre Olympe. Parmi les joyeuses divinités qui s'y régalent de nectar et d'ambroisie, vous voyez une déesse qui, au milieu de ses doux loisirs, conserve néanmoins toujours une cuirasse, le casque sur la tête et la lance à la main.

C'est la déesse de la Sagesse !

Voilà comment Heine qui avait voulu faire connaître l'Allemagne à la France, dans le but généreux de rapprocher ces deux nations, finissait par se rendre compte que son rêve n'était qu'une utopie et que c'était sur un champ de bataille sanglant que la France et l'Allemagne se rencontreraient. Les symptômes de dissolution qu'il remarquait, à la même époque, dans la société française, étaient bien faits pour justifier et confirmer ses vues pessimistes.

Mémoires. — Aveux (1854-1856). Le poète blasé et désabusé du *Romancero* réapparaît tout entier dans les *Mémoires* et les *Aveux* écrits à la même époque.

Peu à peu, en effet, comme nous l'avons vu, Heine a perdu le joyeux optimisme qu'il manifeste dans les années de sa maturité. Par son indiscipline et sa brutale franchise, il a fait le vide autour de lui. Il s'est brouillé à mort avec les teutomanes, qu'il a cinglés dans la plupart de ses œuvres ; avec les poètes souabes, contre lesquels il a décoché ses flèches, tout dernièrement encore, dans *le Miroir des Souabes* (Schwabenspiegel) et dans *Atta Troll ;* avec les écrivains de la Jeune Allemagne et tous les radicaux, ses anciens frères d'armes, qui lui reprochent de faire de la politique un jeu d'esprit, le traitent de renégat et ne lui pardonnent pas son pamphlet injuste contre Börne

Suspect à tous les partis parce qu'il entend rester indépendant, terrassé par une cruelle maladie, découragé par l'anéantissement de toutes ses espérances, effrayé enfin par l'approche de la révolution sociale vers laquelle les communistes mènent l'humanité, il finit par s'absorber dans un pessimisme nihiliste qui ne manque pas de grandeur. Dans cette confession dernière que sont ses *Mémoires* et ses *Aveux*, il nous dit encore une fois combien était fou son rêve d'établir une démocratie de dieux terrestres; il désavoue son maître Hegel, le vrai prophète du communisme; il renie les doctrines saint-simoniennes, qu'il voit abandonnées par ceux-là mêmes qui les avaient promulguées. Enfin, libre à l'égard des Églises, comme il l'est à l'égard des partis politiques, il n'en reconnaît pas moins la sublimité du sentiment religieux et, de nouveau, il exprime sa sincère admiration pour la Bible :

C'est à ce saint livre que je dois la résurrection de mes sentiments religieux, et il devint dès lors pour moi une source de salut aussi bien qu'une merveille digne de ma plus haute admiration. Chose curieuse! Après avoir passé tant de belles années de ma vie à courir tous les bastringues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit et avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes possibles, sans y trouver de satisfaction; — après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom (1), le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bon noir devant la Bible. — Quelle humiliation! avec toute ma science, je ne suis pas arrivé à un meilleur résultat que le pauvre esclave ignorant qui avait appris à épeler les mots des saintes Écritures!

Les dernières pages des *Aveux* rappellent les poésies les plus désespérées du *Romancero*. Heine s'y compare à ce

(1) *La Case de l'oncle Tom* (Uncle Tom's Cabin) de Mme Beecher-Stowe venait de paraître à Boston (en 1852).

pauvre lépreux de *la Chronique de Limbourg* dont toute l'Allemagne fredonnait les chants, tandis que lui vivait repoussé de la société, loin de tout être humain :

Les lépreux du moyen âge, morts vivants, enveloppés jusqu'aux pieds d'un froc gris et le capuchon rabattu sur le visage, se promenaient portant à la main une énorme cliquette, dite « cliquette de saint Lazare », avec laquelle ils annonçaient leur approche, afin que chacun pût à temps les éviter. Le pauvre clerc, dont *la Chronique de Limbourg* rapporte la gloire qu'il s'était acquise comme chansonnier, était un de ces lépreux...

Oh ! sa gloire aussi était la moquerie de Dieu, la cruelle moquerie qui, au fond, est toujours la même, quoiqu'elle ait paru alors sous le costume plus romantique du moyen âge...

Parfois, dans mes sombres visions nocturnes, je crois voir devant moi le pauvre clerc lépreux de *la Chronique de Limbourg*, mon frère en Apollon, et, à travers le capuchon gris, ses yeux souffrants me regardent d'un air fixe et étrange ; mais, au même moment, il disparaît, et j'entends se perdre au loin, comme l'écho d'un rêve, le bruit étouffé de la cliquette de saint Lazare.

Comme le pauvre clerc lépreux, Heine s'éteignit, lui aussi, dans la solitude et après la plus cruelle des agonies, tandis que germaient les nobles et généreuses idées semées à profusion dans son œuvre et que l'Allemagne, qui chantait ses lieds, continuait en même temps à le méconnaître ou à le calomnier.





IV. Heine et son temps.

(1797-1856)

Dates.

1797 } 13 décembre 1797. Naissance de H. Heine, à Düsseldorf.
1805 }

Synchronismes. — France : Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions* (1797), *Atala* (1801), *Génie du Christianisme* (1802), *René* (1804) ; Mme de Staël, *Delphine* (1802). — Allemagne : Gœthe et Schiller, *Ballades* (1797) ; Schiller, *le Camp de Wallenstein* (1797) ; Fichte, *Principes de droit naturel* (1797) ; Gœthe, *Hermann et Dorothée* (1798) ; Schiller, *les Piccolomini* et *la Mort de Wallenstein* (1799), *Marie Stuart* (1800), *la Pucelle d'Orléans* (1801), *la Fiancée de Messine* (1803), *Guillaume Tell* (1804) ; Herder, *le Cid* (1805) ; Krummacher, *Paraboles* (1805) ; Gœthe, *Winckelmann et son siècle* (1805). ‖ 1797, Traité de Campo-Formio. Mort de Frédéric-Guillaume II. Avènement de Frédéric-Guillaume III. — 1798, Expédition d'Égypte. — 1799, Journée du 18-Brumaire. Constitution de l'an VIII. Bonaparte premier consul. — 1800, Batailles de Hochstædt, Marengo et Hohenlinden. — 1801, Traité de Lunéville. Avènement d'Alexandre Ier. — 1802, Concordat. Paix d'Amiens. — 1804, Napoléon empereur. Mort de Kant. — 1805, Napoléon, roi d'Italie. Défaite de Trafalgar. Victoire d'Austerlitz. Mort de Schiller.

1806 } Heine assiste à l'entrée des Français à Düsseldorf et à la proclamation de Murat, beau-frère de Napoléon, comme grand-duc de Berg. Il fait connaissance avec le tambour Legrand. Il suit les cours du lycée de Düsseldorf.
1815 }

Sync. — France : Mme de Staël, *Corinne* (1807), *De l'Allemagne* (1810) ; Chateaubriand, *les Martyrs* (1809), *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), *De Buonaparte, des Bourbons* (1814) ; Béranger, premier recueil de *Chansons* (1815). — Allemagne : Arnim et Brentano, *le Cor enchanté de l'enfant* (1806) ; Kleist, *Penthésilée* (1808), *Catherine de Heilbronn* (1810), *la Cruche cassée* (1811) ; Gœthe, *Faust, 1re partie* (1808), *les Affinités électives* (1809), *Poésie et Vérité* (1811) ; Fichte, *Discours à la Nation allemande* (1807) ; Zacharias Werner, *le 24 Février* (1809) ; Fouqué, *l'Ondine* (1811) ; Niebuhr, *Histoire romaine* (1811) ; Müllner, *la Faute*, (1813) ; Tieck, *Phantasus* (1812) ; Görres, *Mercure rhénan* (1814) ; Chamisso, *Pierre Schlemihl* (1814) ; Körner, *Lyre et Épée* (1814) ; Uhland, *Poésies* (1815). ‖ 1806, Victoire d'Iéna et d'Auerstaedt. Entrée des Français à Berlin. — 1807, Victoire sur les Russes à Eylau et Friedland. Traité de Tilsit. — 1808, Joseph Bonaparte proclamé roi d'Espagne. Capitulation de Baylen. Siège de Saragosse. Naissance du prince Louis Napoléon. — 1809, Divorce de Napoléon avec Joséphine. Mariage avec

Dates.

Marie-Louise. — 1812, Campagne de Russie. — 1813, Victoires de Lützen et Bautzen. Défaite de Leipzig. Invasion de la France. — 1814. Campagne de France. Abdication de l'empereur à Fontainebleau. Avènement de Louis XVIII. — 1815, Les Cent-Jours. Waterloo.

1815–1819 Heine devient « apprenti millionnaire » dans une banque de Francfort. De là, il va fonder, sous les auspices de son oncle, une maison de commission à Hambourg, mais ne fait que montrer son inaptitude au négoce. Il éprouve un profond amour pour sa cousine Amélie Heine. Il écrit *les Deux Grenadiers*.

Sync. — France : Benjamin Constant, *Adolphe* (1816) ; Lamennais, *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817) ; Casimir Delavigne, *les Messéniennes* (1818), *les Vêpres siciliennes* (1819) ; J. de Maistre, *Du pape* (1819). — Allemagne : Gœthe, *Voyage en Italie* (1816), *le Divan oriental* (1819) ; Grillparzer, *l'Aïeule* (1817) ; *Sappho* (1818) ; Schopenhauer, *le Monde comme volonté et comme représentation* (1819). ▫ 1817, Fête de la Wartbourg. — 1818, Fondation de la « Burschenschaft », association générale des étudiants, à Iéna. — 1819, Meurtre de Kotzebüe. Décrets de Karlsbad. Conseil de la censure à Berlin.

1819–1820 Heine est étudiant aux universités de Bonn et de Gœttingen.

Sync. — Lamartine, *Méditations* (1820).

1821–1823 Expulsé de l'université de Gœttingen, il se rend à Berlin, où il suit les cours de Hegel et fréquente le salon de Rahel Varnhagen. Pendant qu'Amélie Heine devient Mme Friedländer, il publie ses premières œuvres : *Poésies* (1821), *Lettres de Berlin* et *de la Pologne* (1822), *Almanzor* et *Ratcliff*, tragédies, et *Intermède lyrique* (1823).

Sync. — France : J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821) ; Casimir Delavigne, *le Paria* (1821) ; Victor Hugo, *Odes* (1822), *Han d'Islande* (1823) ; Alfred de Vigny, *Poèmes* (1822) ; Lamartine, *Nouvelles Méditations* (1823). — Allemagne : Grillparzer, *la Toison d'or* (1821) ; Kleist, *Bataille d'Hermann*, et *Prince de Hombourg* (1821) ; Gœthe, *Années de voyage de W. Meister* (1821) ; Platen, *Poèmes* (1821) ; W. Müller, *Chants des Grecs* (1821) ; Rückert, *Roses orientales* et *Printemps d'amour* (1822) ; Schlosser, *Histoire du XVIIIe siècle* (1823). ▪ 1821, Mort de Napoléon. Soulèvement de la Grèce. Ministère réactionnaire de Villèle.

1823–1824 Heine va se reposer chez ses parents retirés à Lunebourg et retourne à Hambourg où son ancienne passion veut renaître. Il s'éprend, de plus, de la sœur cadette d'Amélie, Thérèse Heine, mais sans plus de succès. Ce nouveau séjour à Hambourg nous a valu le cycle poétique du *Retour*. De Hambourg, Heine va reprendre ses études de droit à Gœttingen.

Sync. — France : Mignet, *Histoire de la Révolution française* ; Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne* (achevée en 1828) ; fondation

Dates.

—

du journal philosophique et littéraire *le Globe*. — Allemagne : Grabbe, *Don Juan* et *Faust*. ‖ Apogée de la puissance de Metternich. La Confédération germanique devient un protectorat autrichien.

1825 Il se convertit au protestantisme et subit sa thèse de doctorat à l'université de Gœttingen.

Sync. — France : Augustin Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre ;* Mérimée, *Théâtre de Clara Gazul ;* Fondation du journal saint-simonien *le Producteur*. — Allemagne : Grillparzer, *Bonheur et fin du roi Ottocar*. ‖ Mort du général Foy, de Saint-Simon. Avènement du roi Louis de Bavière.

1826 Séjour à Norderney, où naît le cycle des poèmes de *la Mer du Nord*. Publication du premier *Tableau de Voyage : Voyage dans le Harz*.

Sync. — France : Chateaubriand, *les Natchez ;* Hugo, *Ballades ;* Alfred de Vigny, *Cinq-Mars*. — Allemagne : Platen, *la Fourchette fatale ;* Tieck, *Révolte dans les Cévennes ;* Eichendorff, *Scènes de la vie d'un vaurien ;* Hölderlin, *Poésies*.

1827 Heine se repose de nouveau chez ses parents à Lunebourg, voyage en Angleterre, publie le 2e volume des *Tableaux de Voyage* et *le Livre des Chants*, devient collaborateur aux *Annales politiques* de Cotta.

Sync. — France : V. Hugo, *Cromwell*, *Derniers Jours d'un condamné ;* Thiers, *Histoire de la Révolution française ;* Augustin Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*. — Allemagne : Menzel, *la Littérature allemande*. ‖ Bataille de Navarin qui sauve l'indépendance de la Grèce Chute du ministère Villèle.

1828 Il va à Munich, où il désirait un poste à l'université ; voyage ensuite en Italie. Il publie un article élogieux sur la *Littérature allemande* de Menzel.

Sync. — France : V. Hugo, *les Orientales ;* Guizot, *Cours d'Histoire moderne*. — Allemagne : Grillparzer, *Un fidèle serviteur de son maître ;* Platen, *Poésies*.

1829 Il perd son père. Le roi de Bavière refuse de signer sa nomination comme professeur à l'université de Munich. Il retourne à Berlin et publie le 3e volume des *Tableaux de Voyage*.

Sync. — France : Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses ;* Alfred de Vigny, *Othello ;* Alexandre Dumas, *Henri III et sa Cour ;* Mérimée, *Chronique du règne de Charles IX ;* Publication de la *Doctrine de Saint-Simon*. — Allemagne : Platen, *l'Œdipe romantique*.

1830 Heine passe l'été dans l'île d'Helgoland. Il publie le 4e volume des *Tableaux de Voyage*.

Sync. — France : V. Hugo, *Hernani ;* Musset, *Contes d'Espagne et d'Italie ;* Balzac, *Physiologie du mariage ;* Stendhal, *le Rouge et le noir*. — Allemagne : Anastasius Grün, *le Dernier Chevalier ;* Börne, *Lettres de*

Dates.

Paris. ‖ Révolution de Juillet en France. Révolution dans l'Allemagne du Nord. Charles de Brunswick s'enfuit devant l'émeute. Prise d'Alger.

1831 En mai 1831, Heine arrive à Paris ; il est correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* jusqu'au milieu de l'année 1832.

Sync. — France : V. Hugo, *Feuilles d'automne ; Marion Delorme, Notre-Dame de Paris ;* Auguste Barbier, *Iambes.* — Allemagne : Grillparzer, *les Vagues de la mer et de l'amour ;* Grabbe, *Napoléon ;* A. Grün, *Promenades d'un poète viennois.* ‖ Ministère Casimir Périer. Prise de Varsovie. Le choléra à Berlin. Ministère Ancillon et Kamptz en Prusse.

1832 Les articles publiés dans la *Gazette d'Augsbourg* deviennent les *französische Zustände* (De la France). Heine cesse d'écrire dans le journal du baron de Cotta.

Sync. — France : V. Hugo, *le Roi s'amuse ;* G. Sand. *Indiana* et *Valentine ;* Brizeux, *Marie.* — Allemagne : Gœthe, *Faust, 2e partie ;* Lenau, *Poésies ;* Rehfues, *Scipio Cicala ;* Gutzkow, *Lettres d'un fou à une folle.* ‖ Mort de Gœthe, de Casimir Périer. Funérailles du général Lamarque. Fête de Hambach.

1833-1834 Pour faire connaître l'Allemagne aux Français, Heine écrit dans *l'Europe littéraire* de Bohain une série d'articles sous le titre de : *État actuel de la Littérature en Allemagne ; De l'Allemagne depuis Mme de Staël.* Il en fait paraître en même temps une édition allemande qui, en 1836, devient l'*École romantique.* En 1834, il publie de nouveaux articles dans la *Revue des Deux Mondes,* sous le titre de : *l'Allemagne depuis Luther. Mémoires* de Schnabelewopski (*Elementargeister*).

Sync. — France : V. Hugo, *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor ;* Edgar Quinet, *Ahasvérus ;* Casimir Delavigne, *les Enfants d'Édouard* (1833) ; G. Sand, *Lélia* (1833), *Jacques* (1834) ; Balzac, *Eugénie Grandet ;* Lamennais, *Paroles d'un croyant* (1834) ; Œuvres de Saint-Simon, publiées par Olinde Rodrigues. — Allemagne : Platen, *les Abassides* (1833) ; Raimund, *le Prodigue* (1833) ; Grillparzer, *le Rêve d'une vie ;* Ranke. *Histoire des Papes ;* Wienbarg, *Campagnes esthétiques ;* Gutzkow, *Maha Guru ;* Mundt, *Sylves critiques* et *Désarroi de la vie* (Lebenswirren). ‖ 1833, Échauffourée de Francfort. Mort de Rahel. — 1834, Attentat de Fieschi. Lois de Septembre. Suicide de Charlotte Stieglitz. Établissement du *Zollverein* (union douanière).

1835 La diète de Francfort, sur la dénonciation de Menzel, interdit tous les écrits de la « Jeune Allemagne ». Heine se trouve en tête de la liste des écrivains condamnés. Il adresse une lettre à la diète pour se défendre.

Sync. — France : V. Hugo, *Chants du Crépuscule ;* A. Dumas, *Antony ;* Tocqueville, *la Démocratie en Amérique ;* Balzac, *le Père Goriot ;* A. de Vigny, *Chatterton, souvenirs de servitude et de grandeur mili-*

Dates.

—

taire ; Lamartine. *Voyage en Orient.* — Allemagne : Gutzkow, *Néron et Wally ;* Mundt, *Madonna ;* Lenau, *Faust ;* G. Büchner, *Mort de Danton ;* Bettina, *Correspondance de Gœthe avec un enfant ;* Strauss, *Vie de Jésus.*

1836 *Nuits florentines*, dans le genre des *Tableaux de Voyage.*

Sync. — France : Lamartine, *Jocelyn ;* Musset, *Confession d'un enfant du siècle.* — Allemagne : Immermann, *les Épigones ;* G. Büchner, *Printemps.*

1837 Pamphlet contre Menzel, *le Dénonciateur.* Publication des *Lettres à Lewald.*

Sync. — France : Michelet commence son *Histoire de France*, achevée en 1867. — Allemagne : Grillparzer, *la Juive de Tolède ;* Lenau, *Savonarole ;* Annette de Droste, *Poésies ;* Eckermann, *Conversation avec Gœthe.* ‖ Prise de Constantine. Protestation des sept professeurs de Gœttingen.

1838 } Nouveaux pamphlets : *le Miroir des Souabes* (1838) ; — *Sur Börne*
1840 } (1840). Heine reprend sa collaboration à la *Gazette d'Augsbourg.*

Sync. — V. Hugo, *Ruy Blas* (1848), *Rayons et Ombres* (1840) ; Lamartine, *Chute d'un ange* (1838) ; Blanqui, *Histoire de l'économie politique* (1838) ; Stendhal, *la Chartreuse de Parme* (1839) ; Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens ;* G. Sand, *Cosima ;* Sainte-Beuve, *Port-Royal* (1840). — Allemagne : Grabbe, *Bataille d'Hermann ;* Freiligrath, *Poésies ;* Feuchtersleben, *Diététique de l'âme* (1838) ; Gutzkow, *Richard Savage ;* Immermann, *Münchhausen* (1839) ; Grillparzer, *Malheur à celui qui meurt ;* Immermann, *Tristan et Iseult ;* Hebbel, *Judith ;* Geibel, *Poésies ;* Arndt, *Souvenirs* (1840). ‖ Chute du ministère Thiers, remplacé par le ministère Guizot. Question d'Orient. Avènement de Frédéric-Guillaume IV.

1842 Voyage aux Pyrénées. Composition d'*Atta Troll*, publié en 1847.

Sync. — France : Louis Blanc, *Histoire de dix ans* (1841) ; Edgar Quinet, *Génie des religions* (1842). — Allemagne : Herwegh, *Poésies d'un vivant ;* Hoffmann von Fallersleben, *Chants non politiques ;* Feuerbach, *Essence du Christianisme* (1841) ; Lenau, *les Albigeois ;* Dingelstedt, *Chants d'un veilleur de nuit cosmopolite ;* Halm, *le Fils du désert.* ‖ Mort du duc d'Orléans. Incendie de Hambourg.

Heine cesse tout à fait sa collaboration à la *Gazette d'Augsbourg* et fait un dernier voyage en Allemagne jusqu'à Hambourg. Au re-
1843 } tour, il écrit *l'Allemagne, conte d'hiver*, et publie les poésies lyri-
1844 } ques et satiriques composées depuis son arrivée à Paris, sous le titre de *Nouveaux Poèmes.* Mort de l'oncle Salomon, de Hambourg.

Sync. — France : V. Hugo, *les Burgraves ;* Ponsard, *Lucrèce ;* E. Sue, *Mystères de Paris* (1843) ; A. Dumas, *les Trois Mousquetaires* (1844). — Allemagne : Feuerbach, *la Philosophie de l'avenir ;* Auerbach, *Histoires villageoise de la Forêt-Noire* (1843) ; Gutzkow, *Tresse et Épée ;*

Dates.

—

Hebbel, *Marie-Madeleine ;* Wagner, *Tannhäuser* (1845). ‖ Le duc d'Aumale enlève la smala d'Abd-el-Kader (1843). Victoire d'Isly sur les Marocains (1844).

1846 Charles Heine, fils de l'oncle Salomon, consent enfin, après une longue résistance, à continuer au poète une rente annuelle.

Sync. — France : A. Dumas, *Monte-Cristo ;* E. Sue, *le Juif errant ;* Thiers commence l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845) ; G. Sand, *la Mare au diable* (1846). — Allemagne : Dahlmann, *Histoire de la Révolution française ;* Max Stirner, *l'Unique et sa propriété ;* Feuerbach, *Essence de la religion ;* A. Humboldt, *Kosmos* (1845) ; G. Keller, *Poésies ;* Freiligrath, *Profession de foi* (1846).

1848 Une affection de la moelle épinière terrasse Heine, qui ne se relèvera plus de son lit d'agonie.

Sync. — France : Lamartine, *Histoire des Girondins ;* Michelet, *Histoire de la Révolution française* (1847) ; Quinet, *Révolution d'Italie ;* G. Sand, *la Petite Fadette* et *François le Champi* (1848). — Allemagne : Gutzkow, *Uriel Acosta ;* Laube, *les Élèves de Charles ;* G. Humboldt, *Lettres à une amie* (1847) ; Geibel et Kopisch, *Poésies* (1848). ‖ Révolution de Février.

1848–1851 Heine compose les poésies du *Romancero*, paru en 1851.

Sync. — France : E. Sue, *les Sept Péchés capitaux* (1849). — Allemagne : Freiligrath, *Nouveaux Chants politiques et sociaux* (1849) ; Redwitz, *Amaranthe* (1849) ; O. Ludwig, *le Forestier héréditaire ;* Auerbach, *Andréas Hofer ;* Gutzkow, *les Chevaliers de l'esprit ;* Bodenstedt, *Mille et un jours en Orient* (1850) ; Hebbel, *Hérode et Marianne ;* O. Roquette, *Voyage de noces du Forestier ;* Fontane et Keller, *Poésies* (1851). ‖ Coup d'État du 2 décembre 1851. Conférence d'Olmütz. Exposition de Londres.

1851–1854 Durant sa cruelle maladie, Heine écrit ses *Aveux*, *les Dieux en exil* (1853-1854).

Sync. France : A. Dumas fils, *la Dame aux Camélias* (1852) ; V. Hugo, *les Châtiments* (1853). — Allemagne : G. Keller, *le Vert Henri* (1851) ; O. Ludwig, *les Macchabées ;* Wagner, *Opéra et Drame* (1852). ‖ Guerre de Crimée. Bataille de l'Alma (1854).

1854–1856 *Derniers Poèmes*, publiés en 1869. — Mort de Heine, le 17 février 1856.

Sync. — France : V. Hugo, *les Contemplations* (1856). — Allemagne : Freytag, *les Journalistes* (1854), *Doit et Avoir* (1855) ; Scheffel, *le Trompette de Säkkingen* (1854) ; P. Heyse, *Nouvelles ;* Giesebrecht, *Histoire de l'empire allemand ;* Büchner, *Force et Matière* (1855) ; Laube, *Comte d'Essex ;* O. Ludwig, *Entre ciel et terre ;* G. Keller, *Les Gens de Seldwyla* (1856). — Mort d'Augustin Thierry (1856).

Bibliographie

La bibliographie de Heine est considérable : à elle seule, elle pourrait fournir la matière d'un volume. Je me bornerai à signaler les ouvrages les plus importants qui lui ont été consacrés.

Une des meilleures, sinon la meilleure édition critique de Heine, est celle d'Elster, 7 vol. (Bibliographisches Institut, Leipzig et Vienne).

Nous avons, de plus, trois livres d'Extraits fort bien composés à l'usage des élèves :

1° Pages choisies des grands écrivains : *H. Heine*, par Roustan (A. Colin et Calmann-Lévy, Paris).

2° *H. Heine*. Extraits (en allemand), par Sigwalt (Garnier, Paris).

3° *H. Heine*. Chansons et poèmes. Transcriptions en rimes françaises, par M. Pellisson (Hachette, Paris, 1910).

Nous avons une bonne biographie, mais pas encore définitive, de Heine, celle de Strodtmann : *Heines Leben und Werke*, 2 vol. 3e édit. (Hoffmann et Campe, Hambourg, 1884).

Parmi les ouvrages généraux sur Heine, j'indique spécialement l'*Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle* de Treitschke ; — l'*Histoire de la Jeune Allemagne* de Prœlss ; — les histoires de la Littérature allemande de W. Scherer, Hillebrand, Gœdeke, R. Meyer, Julian Schmidt, etc... ; — *les Grands Courants littéraires au XIXe siècle ; — la Jeune Allemagne* de G. Brandès ; — *les Courants sociaux et intellectuels au XIXe siècle*, par Ziegler ; — *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, par Virgil Rossel (Fischbacher, Paris, 1897) ; — *l'Allemagne de 1810 à 1852*, par Denis (Paris, 1898) ; — *Gutzkow et la Jeune Allemagne*, par Dresch (Paris, 1904) ; etc...

Les principaux ouvrages spéciaux sur Heine sont ceux de Meissner, Hüffer, Bölsche, Nassen, Nietzki, Kirchbach, Melchior et Karpeles, etc.., en allemand. En français, nous avons les excellentes études de Ducros, *H. Heine et son temps* (Firmin-Didot, Paris, 1898) ; — Hennequin, *les Écrivains francisés* (Perrin, Paris, 1889) ; — Legras, *H. Heine, poète* (Calmann-Lévy, Paris, 1897) ; — Lichtenberger, *Heine penseur* (Alcan, Paris, 1905).

Il me faut signaler enfin les nombreux articles publiés, dans la *Revue des Deux Mondes*, par Edgar Quinet, Gérard de Nerval, Saint-René Taillandier, Caro, Montégut et Valbert, etc.



Table des matières.



Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (Suite)

Corneille : Théâtre choisi illustré. Avec biographie et notes, par H. CLOUARD. *Trois vol.* ill. de 24 gr. dont 13 hors texte. Chaque vol., br., **1** fr. ; rel. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **6** francs

Molière : Théâtre complet illustré. Avec biographie et notes, par Th. COMTE, agrégé de l'Université. *Sept volumes* illustrés de 63 gravures, dont 36 hors texte d'après BOUCHER. Chaque volume, broché, **1** fr. ; relié toile souple. . . **1** fr. **30**
En *deux volumes*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **13** francs

La Fontaine : Fables illustrées. Avec biographie et notes, par M. MOREL, agrégé de l'Univ. *Deux vol.* ill. de 24 grav. Chaque vol., br., **1** fr. ; rel. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **4** fr. **50**

Boileau : Œuvres poétiques illustrées. Avec biographie et notes, par L. COQUELIN. 8 gr. et 1 autogr. Br., **1** fr. ; rel. t. souple, **1** fr. **30** ; demi-peau. **3** francs

Bossuet : Oraisons funèbres, Sermons. Avec biographie et notes, par Henri CLOUARD. *Deux vol.* illustrés de 18 grav. Chaque vol., br., **1** fr. ; rel. t. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . . **4** fr. **50**

Mme de La Fayette : La Princesse de Clèves. Avec biogr. et notes, par L. COQUELIN. 7 grav. dont 2 h. t. Broché, **1** fr. ; rel. t., **1** fr. **30** ; demi-peau. **3** francs

Saint-Simon : Mémoires (extraits). Avec biogr. et notes, par Aug. DUPOUY, agrégé de l'Univ. *Quatre vol.*, 17 grav. Chaque vol., br., **1** fr. ; rel. t. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . . **7** francs

Abbé Prévost : Manon Lescaut. Avec biographie et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. 11 grav. Broché, **1** fr. ; rel. t. souple, **1** fr. **30** ; demi-peau. **3** francs

Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées. Avec biographie et notes, par DUPOUY, agrégé de l'Univ. *Trois vol.*, 17 grav. Chaque vol., br., **1** fr. ; rel. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée . . . . **6** francs

Stendhal : La Chartreuse de Parme. Avec biographie et notes, par DUPOUY. *Deux volumes* ill. de 4 grav. hors texte. Chaque vol., br., **1** fr. ; relié. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **4** fr. **50**

Balzac : Œuvres choisies illustrées. *Huit volumes* ill. de 7 gr. et 2 autogr. (*Le Père Goriot*, 1 vol. ; *Eugénie Grandet*, 1 vol. ; *La Cousine Bette*, 2 vol. ; *Le Cousin Pons*, 1 vol. ; *Le Lys dans la vallée*, 1 vol. ; *Le Médecin de campagne*, 1 vol. ; *La Peau de chagrin*, 1 vol.). Chaque volume, broché, **1** fr. ; relié toile. **1** fr. **30**
Les huit volumes reliés toile, sous étui . . . . **11** francs
En *trois volumes*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **16** fr. **50**

Musset : Œuvres complètes illustrées. *Huit volumes* ill. de 7 gr. et 2 autogr. (*Premières poésies*, 1 vol. ; *Poésies nouvelles*, 1 vol. ; *Comédies et Proverbes*, 3 vol. ; *Confession d'un enfant du siècle*, 1 vol. ; *Contes*, 1 vol. ; *Nouvelles*, 1 vol.). Chaque volume, broché, **1** fr. ; relié toile . . . . **1** fr. **30**
Les huit volumes reliés toile, sous étui . . . . **11** francs
En *trois volumes*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **16** fr. **50**

Anthologie des écrivains français du XVIIIe siècle. Avec biographie et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Deux volumes* (Poésie, 1 vol. ; Prose, 1 vol.). 61 portraits, dont 8 h. t., et 56 autogr. Chaque vol., br., **1** fr. ; rel. toile. **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **4** fr. **50**

Anthologie des écrivains français du XIXe siècle. Avec biographie et notes, par GAUTHIER-FERRIÈRES. *Quatre volumes* (Poésie, 2 vol. ; Prose, 2 vol.). 89 portr. dont 16 h. t. et 83 autographes. Chaque vol., broché, **1** fr. ; relié toile. . **1** fr. **30**
En *un seul volume*, reliure demi-peau, tête dorée. . . . . **7** francs

Toute commande d'au moins 25 fr. peut être payée sur demande spéciale à raison de 5 fr. par mois.

Bibliothèque Larousse

LITTÉRATURE (*Suite*)

2° *Études littéraires.* — Conçus sur un plan uniforme, les volumes ci-dessous comportent, avec la vie des écrivains, l'étude de leur œuvre accompagnée d'extraits caractéristiques.

Montaigne, par Louis COQUELIN. 6 grav. Br., **0 fr. 75**; relié toile. **1 fr. 05**
Musset, par GAUTHIER-FERRIÈRES. 4 grav. Br., **0 fr. 75**; relié toile. **1 fr. 05**
Daudet, par P. et V. MARGUERITTE, etc. 8 gr. Br., **0 fr. 75**; rel. toile. **1 fr. 05**
Schiller, par Ch. SIMOND. 4 gravures. Broché, **0 fr. 75**; relié toile. **1 fr. 05**
Gœthe, par Ch. SIMOND. 4 gravures. Broché, **0 fr. 75**; relié toile. **1 fr. 05**
Tolstoï, par OSSIP-LOURIÉ. 4 gravures. Broché, **0 fr. 75**; relié toile. **1 fr. 05**
Ibsen, par OSSIP-LOURIÉ. 4 gravures. Broché, **0 fr. 75**; relié toile. **1 fr. 05**

3° *Histoire de la Littérature.* — Cette section mettra à la disposition du public, sous une forme peu coûteuse, d'excellents précis des diverses littératures, pour la plupart desquelles il n'existait guère jusqu'ici que des traités d'un prix assez élevé.

La Littérature française au XIXe siècle, par Ch. LE GOFFIC. 76 gravures. Broché, **1 fr. 75**; relié toile. . . . . **2 fr. 25**
Littérature anglaise, par W. THOMAS. 56 gr. Br., **1 fr. 20**; rel. t. **1 fr. 50**
Littérature italienne, par G.-M. GATTI. 23 gr. Br., **1 fr.**; rel. toile. **1 fr. 30**
Histoire de la Littérature russe, par Louis LEGER, membre de l'Institut. Nombreuses gravures. Broché, **0 fr. 75**; relié toile. . . . . **1 fr. 05**

BEAUX-ARTS

Rembrandt, par A. BRÉAL. 24 gravures. Broché, **1 fr. 20**; relié toile. **1 fr. 50**
L'Art à l'Ecole, par Ch.-M. COUYBA, sénateur, et les membres du Comité de la *Société nationale de l'Art à l'École*. 70 grav. Broche, **1 fr. 20**; relié toile. **1 fr. 50**

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Histoire de Russie, par L. LEGER. 12 gr., 2 cartes. Br., **0 fr. 75**; rel. **1 fr. 05**
Géographie rapide de l'Europe, par O. RECLUS. 16 gr. Br., **1 fr. 20**; rel. **1 fr. 50**
Géographie rapide de la France, par RECLUS. 18 gr. Br., **1 fr. 20**; rel. **1 fr. 50**

VIE SOCIALE ET DROIT USUEL

La Vie économique, par Frédéric PASSY. Broché, **1 fr. 20**; rel. t. **1 fr. 50**
Entre locataires et propriétaires, par D. MASSÉ. Br., **1 fr. 20**; rel. **1 fr. 50**
Les Assurances, par E. ADAM. Guide pratique. Br., **0 fr. 75**; rel. t. **1 fr. 05**
Ce que la loi punit, par GUYON. Code pénal expliqué. Br., **0 fr. 90**; rel. **1 fr. 20**
Les Accidents du travail, par L. ANDRÉ. Br., **0 fr. 90**; rel. toile. **1 fr. 20**
Assistance aux vieillards, aux infirmes, aux incurables. Guide pratique à l'usage des fonctionnaires départementaux, etc. Br., **1 fr. 20**; rel. toile. **1 fr. 50**
Code municipal, par Max LEGRAND. Broché, **1 fr. 20**; relié toile. **1 fr. 50**

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

La Définition de la Science, entretiens philosophiques, par F. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. 88 gravures. Broché, **1 fr. 20**; relié toile. **1 fr. 50**
La Photographie des couleurs, par COUSTET. 22 gr. Br., **0 fr. 75**; rel. t. **1 fr. 05**
Les Alliages métalliques, par HEMARDINQUER. 9 gr. Br., **0 fr. 50**; rel. t. **0 fr. 75**
La Voix professionnelle, par le Dr P. BONNIER. 39 gr. Br., **2 fr.**; rel. **2 fr. 50**

(Voir la suite page suivante)

Bibliothèque Larousse

MÉDECINE ET HYGIÈNE

L'Estomac : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 14 gravures. Broché, 1 fr.; relié toile . . . . 1 fr. 30

L'Œil : hygiène, maladies, traitement, par le Dr VALUDE, médecin de la clinique nationale des Quinze-Vingts. 54 grav. Broché, 1 fr.; rel. toile. 1 fr. 30

L'Oreille : hygiène, maladies, traitement, par le Dr M.-A. LEGRAND. 74 grav. Broché, 1 fr. 20; relié toile . . . . 1 fr 50

La Bouche et les Dents, par le Dr ROSENTHAL. 28 gr. Br., 1 fr.; rel. 1 fr. 30

Le Nez et la Gorge, par le Dr A. NEPVEU. 48 grav. Br., 1 fr.; rel. 1 fr. 30

La Peau et la Chevelure, par le Dr M.-A. LEGRAND. 65 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile . . . . 1 fr. 50

Arthritisme et artério-sclérose, p. le Dr LAUMONIER. Br., 1 fr. 20; r. 1 fr. 50

Hernies et varices, par L. et J. RAINAL. 55 grav. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20

Les Maladies de poitrine, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 63 gravures. Broché, 1 fr. 35; relié toile . . . . 1 fr. 75

Précis d'alimentation rationnelle, p. le Dr PASCAULT. Br., 1 fr. 20; r. 1 fr. 50

Pour élever les nourrissons, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. Conseils pratiques à l'usage des jeunes mères. 62 grav. Broché, 0 fr. 90; relié toile 1 fr. 20

Pour préserver des maladies vénériennes, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE. 34 gravures. Broché, 0 fr. 75; relié toile . . . . 1 fr. 05

AGRICULTURE

Routine et progrès en agriculture, par R. DUMONT. Excellent ouvrage à répandre parmi les petits et moyens cultivateurs. 92 gr. Br., 1 fr. 80; rel. 2 fr. 25

Le Jardin de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur, par P. BERTRAND. Manuel pratique de jardinage. 60 grav. et 9 pl. Br., 1 fr. 20; rel. t. 1 fr. 50

Le Verger de l'instituteur, de l'ouvrier et de l'amateur, par P. BERTRAND. 193 gravures. Broché, 1 fr. 20; relié toile . . . . 1 fr. 50

Le Bétail, par Marcel VACHER, membre du Conseil supérieur de l'Agriculture. Amélioration et reproduction. 10 grav. Broché, 0 fr. 75; relié toile . . 1 fr. 15

Le Porc, par Marcel VACHER. 10 gravures. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 15

Toute la Basse-Cour, par H. VOITELLIER. Traité pratique et complet d'élevage productif. 11 gravures, 24 planches. Broché, 1 fr. 50; cartonné. . 1 fr. 95

Améliorations du sol (*Drainage et irrigations*), par M. ABADIE, prof. à l'École natle d'agriculture de Rennes. 95 grav. Br., 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

Des fourrages verts toute l'année, par H. COMPAIN, chef de culture à l'École nationale de Grignon. 44 gravures. Broché, 0 fr. 90; relié toile. 1 fr. 20

CONNAISSANCES PRATIQUES

Défends ton argent, par G. SOREPH. 4 gr. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20

La Cuisine à bon marché, par Mme J. SÉVRETTE. Br., 0 fr. 90; rel. 1 fr. 20

La Nourriture de l'Enfance, par le Dr H. LEGRAND. Br., 1 fr. 20; rel. 1 fr. 50

Le Guide mondain, par la Ctesse DE MAGALLON. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20

Le Passe-temps des mois, par DELOSIÈRE. 111 grav. Br., 0 fr. 75; rel. 1 fr. 05

La Maison fleurie, par F. FAIDEAU. 61 grav. Br., 0 fr. 90; rel. toile. 1 fr. 20

Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par CHEVRIER. Manuel pratique à l'usage des ouvriers, contremaîtres, etc. Nombr. grav. Br., 0 fr. 75; rel. t. 1 fr. 05

Pour former un tireur, par VIOLET et VOULQUIN (publié sous le patronage de l'*Union des Sociétés de tir de France*). 38 gr. Br., 0 fr. 75; rel. toile. 1 fr. 05

Frontières françaises, forts, camps retranchés, par G. VOULQUIN. *Trois vol.* illustrés de nombreuses grav. et cartes. Chaque vol. br., 1 fr. 20; rel. 1 fr. 50

Envoi franco contre mandat-poste (pour l'étranger, ajouter 20 cent. par vol.).

Une merveilleuse encyclopédie à bon marché



Reproduction réduite (format 21 × 30. 5 cent.).

Le Larousse pour tous

Publié sous la direction de Claude AUGÉ

Deux magnifiques volumes de près de 1 000 pages chacun (format 21 × 30, 5), 17 325 gravures, 216 cartes en noir et en couleurs, 35 superbes planches en couleurs. Prix de l'ouvrage complet, broché . . . . **35** francs
Relié demi-chagrin, fers spéciaux de George AURIOL. . . . . **45** francs

Payement par traites de **5 francs tous les deux mois**
(Au comptant, 10 0/0 d'escompte)

Avoir un « Larousse », une de ces encyclopédies si universellement renommées où on trouve tout ce qu'on peut avoir besoin de savoir, qui vous renseigne sur tout ce qui vous embarrasse, qui vous donne, peut-on dire, dans la vie une véritable supériorité intellectuelle et pratique, c'était là un privilège réservé jusqu'ici à ceux qui pouvaient acquérir des ouvrages d'un prix élevé comme le *Grand Dictionnaire Larousse* ou le *Nouveau Larousse illustré*. Chacun maintenant, grâce au **Larousse pour tous,** va enfin pouvoir, si modestes que soient ses moyens, bénéficier des immenses avantages que procure journellement la possession d'un tel ouvrage.

Ce sont **toutes les connaissances humaines,** tous les résultats de la science et de l'érudition, toute l'essence de la littérature et de l'art, toutes les données de la vie pratique, que ce merveilleux dictionnaire encyclopédique met désormais véritablement à la portée de tous, à un prix des plus modiques. On y trouve tous les mots de la langue, la grammaire, les étymologies, l'historique de toutes les littératures et l'analyse des œuvres remarquables, la description des chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, l'histoire, la mythologie, la biographie de tous les personnages célèbres, la géographie, la philosophie, les sciences mathématiques, physiques et naturelles, les sciences appliquées, les connaissances pratiques et professionnelles, etc., etc. : le tout présenté sous la forme la plus accessible, la plus commode et la plus claire, et accompagné de **milliers de gravures** et d'une profusion de **planches et cartes en noir et en couleurs** de toute beauté.

Demander le prospectus spécimen.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6e)
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Tous ceux qui lisent, tous ceux qui étudient ont besoin d'un

Petit Larousse illustré

Magnifique volume de 1 664 pages (format 13,5 × 20), 5 800 gravures, 680 portraits, 130 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 120 cartes dont 7 en couleurs. — Relié toile, fers spéciaux de E. GRASSET, en trois tons. **5 francs**

En reliure peau, très élégante . . . . **7 fr. 50**

(1 franc en sus pour frais d'envoi dans les localités non desservies par le chemin de fer, et à l'étranger.)



Reproduction réduite du *Petit Larousse illustré* (13,5 × 20).

Le *Petit Larousse illustré* est unanimement reconnu comme le meilleur, le plus complet et le plus pratique de tous les dictionnaires manuels. Il contient plus de matières, des informations plus nombreuses, des développements encyclopédiques plus abondants, une illustration plus riche et plus strictement documentaire qu'aucun des ouvrages similaires, même d'un prix plus élevé. Divisé en trois parties (LANGUE FRANÇAISE, — LOCUTIONS LATINES ET ÉTRANGÈRES, — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE), il renferme : le *vocabulaire complet* de la langue, avec de nombreux exemples à l'appui des définitions, les sens divers de tous les mots, la *prononciation figurée* de tous ceux qui offrent quelque difficulté ; la *grammaire* ; les *étymologies* ; les *synonymes* et *antonymes* ; les *proverbes, locutions proverbiales* et *expressions diverses* ; de nombreux *développements encyclopédiques* (droit, médecine usuelle beaux-arts, sciences, etc.); des *résumés historiques, géographiques, biographiques, mythologiques*; des *notices bibliographiques* sur les principaux ouvrages de toutes les littératures; des *notices sur les œuvres d'art célèbres*; les *types et personnages littéraires et sociaux*, etc. C'est un ouvrage indispensable dans la famille et on le consultera toujours avec profit pour ses mille renseignements dont on a journellement besoin ; il sera tout particulièrement précieux aux jeunes gens pour leurs études par la richesse de sa documentation et le caractère instructif de son illustration. (*600 000 exemplaires vendus à ce jour.*)

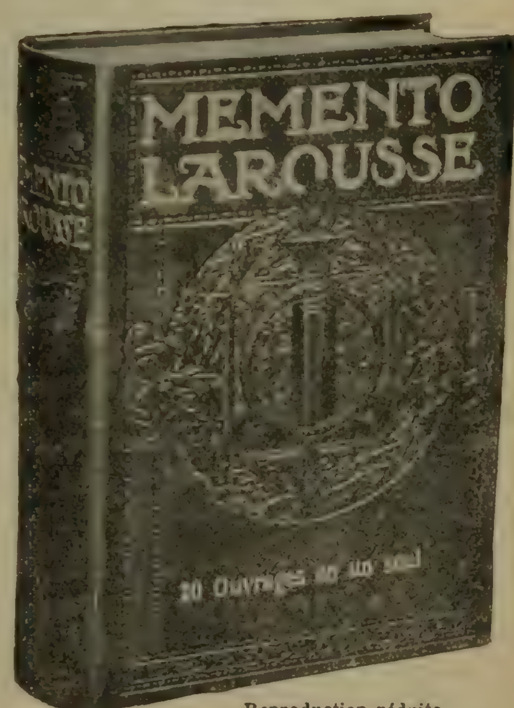
Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Toutes les connaissances utiles en un volume.

Mémento Larousse

Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume toutes les connaissances d'utilité journalière : un traité de grammaire, un abrégé d'histoire, une géographie avec un atlas de 50 cartes en couleurs, une cosmographie, une arithmétique, des éléments d'arpentage, un traité de dessin, un traité de sciences physiques et naturelles, des notions d'agriculture, le droit usuel, le savoir-vivre, l'hygiène, des recettes et procédés, etc. (*Vingt ouvrages en un seul.*)

Beau volume de 730 pages (format 13,5 × 20), 900 gravures, 82 cartes, dont 50 en couleurs.
Cartonné . . . . 5 francs
Relié toile, fers spéciaux de GIRALDON, titre or. . . 6 francs



Reproduction réduite du *Mémento Larousse* (13,5 × 20).

Règles de grammaire, principes d'arithmétique, notions de sciences, d'histoire, etc., il ne se passe pour ainsi dire pas de jour que nous n'ayons besoin de retrouver quelque connaissance oubliée, quelque renseignement qui nous échappe. Tout le monde a remarqué la rapidité avec laquelle s'effacent les leçons apprises au temps de notre enfance, et qui ne s'est vu maintes fois embarrassé devant des questions auxquelles répondrait le premier écolier venu? On saisit donc quels services continuels rendra à tous un livre comme le *Mémento Larousse :* un livre qui résume, en un volume maniable et facile à consulter, tous les livres de classe qu'on ne possède plus et auxquels il serait du reste incommode d'avoir recours. Le *Mémento Larousse* est plus encore. Englobant sous une forme méthodique et substantielle tous les matériaux d'une solide instruction, il ne s'en tient pas aux programmes scolaires. Il a cette originalité de faire place, à côté de la partie purement intellectuelle, à une foule de notions de la vie usuelle qu'on aurait peine à trouver réunies ailleurs. Il forme ainsi un tout d'une exceptionnelle valeur pratique, un véritable vade-mecum. C'est le complément naturel du *Petit Larousse*, et on peut dire que ces deux ouvrages, l'un dans l'ordre alphabétique, l'autre dans l'ordre méthodique, condensent l'essence même des connaissances utiles

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.

Dictionnaires divers

Dictionnaire usuel de Droit, par Max LEGRAND, avocat. Un volume in-8° de 840 pages, 15 grav. et 3 cartes. 8e mille. Broché, **7 fr. 50**; relié toile. **9 francs**

Supplément. 60 pages. Broché . . . . **1 franc**

Rédigé dans un esprit essentiellement pratique, ce dictionnaire met à la portée de tous ce qu'il peut être utile de savoir en matière juridique, sous une forme aussi claire et accessible que possible, et l'ordre alphabétique en rend en outre la consultation infiniment plus commode que celle d'un code. Il est superflu d'insister sur les services qu'un ouvrage ainsi conçu peut rendre à chacun dans la conduite de ses affaires : ce sera en particulier un guide des plus précieux toutes les fois qu'on aura un contrat à passer, un procès à intenter ou à soutenir, ou simplement quelque formalité administrative ou judiciaire à remplir. Un appendice placé à la fin du volume donne la formule d'un certain nombre d'actes d'une application courante : reconnaissances, procurations, baux, etc.

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle, par le Dr GALTIER-BOISSIÈRE (Ouvrage honoré de souscriptions des ministères de l'Instruction publique et de la Guerre). Un volume in-8° de 576 pages, 849 gravures, photographies, radiographies, 4 cartes, 4 pl. en couleurs. 33e mille. Broché, **6 fr.**; relié toile. **7 fr. 50**

Voici un ouvrage qui sera précieux dans la famille. Médications et traitements divers, description des organes, hygiène preventive et curative, pharmacie de ménage, soins spéciaux aux mères et aux enfants, accidents, empoisonnements, falsifications, etc., tout y est exposé avec une clarté remarquable et un sens pratique sur lequel on ne saurait trop insister dans un livre de ce genre. Un développement étendu a été donné en particulier à la médication par l'eau chaude ou froide, par la gymnastique française ou suédoise, par le massage, par l'électricité, par les petits moyens de la médecine d'urgence sans drogue proprement dite ; à l'hygiène des exercices, comme le cyclisme, l'équitation, la chasse ; à l'hygiène professionnelle, etc.

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par H. STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, etc. Un volume in-12 de 960 pages. 5e édition. Relié toile. . . . . **6 francs**

Dans ce livre on trouvera, groupés d'une façon méthodique, tous les mots de la langue française de même provenance, qui, dans les autres dictionnaires, se trouvent forcément éparpillés d'après l'ordre alphabétique. On comprend quel intérêt présente cet ouvrage, tant au point de vue des recherches étymologiques qu'au point de vue de l'étude des mots.

Vocabulaire synthétique de la langue française, par L. GRIMBLOT. Un fort volume in-12, illustré de 4 500 grav. Broché, **10 fr.**; relié toile. . **12 francs**

Cet ouvrage permettra de se livrer à une étude approfondie du vocabulaire. On y trouvera les mots racines des diverses provenances groupés avec leurs dérivés autour de l'idée à laquelle ils se rapportent.

Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises, précédé d'un traité de versification, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. 3e édition. Relié toile. . . . . **2 fr. 50**

Ce dictionnaire offre des avantages considérables sur tous les ouvrages similaires. Outre que sa nouveauté le met au courant des derniers enrichissements de la langue, il se recommande par l'originalité de son plan, grâce auquel les rimes sont présentées d'une façon particulièrement pratique.

Livres d'intérêt pratique

La Cuisine et la Table modernes. Ouvrage écrit spécialement pour la maîtresse de maison. In-8°, 500 pages, 600 gravures, dont 135 reproductions photographiques d'après nature. 13e mille. Broché, **5** francs; relié toile . . **6 fr. 50**

Cet ouvrage n'est pas un banal livre de cuisine; c'est un guide pratique dû à la collaboration d'hommes du métier et dans lequel on trouvera non seulement les recettes culinaires proprement dites, mais encore tout ce qu'une femme doit savoir sur l'hygiène de l'alimentation, le pain, les condiments, la viande, la volaille, le poisson, les légumes, les conserves, le matériel de cuisine, le service de table, etc. L'illustration, comme le texte, vise toujours le côté utilitaire, l'initiation pratique, et toute une série de photographies instantanées constituent entre autres un véritable enseignement par les yeux.

La Chasse moderne, *encyclopédie du chasseur*, due à la collaboration des personnalités les plus autorisées du monde cynégétique. In-8°, 710 pages, 438 gravures (dessins d'après nature et photographies instantanées), 24 tableaux synthétiques, 85 airs de chasse. 14e mille. Br., **7 fr. 50**; relié toile. . **10 francs**

Ce remarquable ouvrage forme une encyclopédie complète de l'art de la chasse, extrêmement sérieuse et documentée, où on trouvera tout ce qu'il est intéressant de savoir sur les armes et munitions, sur les chiens, leur dressage, leurs maladies, sur le tir, sur le gibier à poil et à plume, sur le gibier d'eau, le gibier de passage, les battues, la chasse à courre, la fauconnerie, etc. Les divers chapitres sont signés des personnalités les plus autorisées du monde cynégétique.

La Pêche moderne, *encyclopédie du pêcheur*, due à la collaboration de spécialistes compétents. In-8°, 600 pages, 680 gravures, 32 tableaux synthétiques. 7e mille. Broché, **6 fr. 75**; relié toile. . . . . **9 francs**

Conçu sur le même plan que la *Chasse moderne*, cet ouvrage est le vade-mecum indispensable de tous ceux qui s'adonnent à la pêche. Tout ce qui peut intéresser un pêcheur y est passé en revue par des spécialistes compétents : histoire naturelle du poisson, pisciculture, amorces et appâts, engins et matériel, pêche en eau douce, pêche de plage, pêche au filet, pêche de l'écrevisse et de la grenouille, hygiène, législation, etc. L'ouvrage se termine par un calendrier du pêcheur et un dictionnaire index.

La Photographie, par H. DESMAREST. In-12, 65 gravures. 6e édition. Broché, **1 fr. 25**; relié toile. . . . . **2 francs**

Épargner aux débutants des tâtonnements, les mettre à même de faire immédiatement de bonnes photographies et aider les amateurs sérieux de conseils résultant d'une longue expérience, tel est le but de ce livre sans prétention, dépourvu de formules chimiques trop compliquées, qui résume d'une façon simple et pratique toutes les opérations et manipulations photographiques et permettra à tous de devenir d'excellents praticiens.

Le Naturaliste amateur, par Maurice MAINDRON. Petit guide pratique : botanique, zoologie, minéralogie, géologie. Un volume in-8°, illustré de 166 gravures. 2e édition. Broché. . . . . **3 francs**

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un volume in-8° de 140 pages, 162 gravures (dessins d'après nature et reprod. photogr.). Broché, **2 fr. 25**; relié. **3 francs**

Envoi franco au reçu d'un mandat-poste.